ÉPICURE

OPPOSÉ

A DESCARTES.

Imprimerie de Hennuyer et Turpin, rue Lemercier, 24. Batignolles.

(9)

ÉPICURE

OPPOSÉ

A DESCARTES

OU

EXAMEN CRITIQUE DU CARTÉSIANISME;

MÉMOIRE

Envoyé au concours ouvert par l'Académie des sciences morales et politiques en 1839.

PAR

J. A. ROCHOUX,

PROFESSEUR AGRÉGÉ A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS,
MÉDECIN DE L'INFIRMERIE DE BICÊTRE,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE, ETC.

Quid verum atque decens curo et rogo, et omnis in hoc sum.
HORAT., *Epist.*, lib. I.

PARIS.

JOUBERT, LIBRAIRE,

RUE DES GRÈS, 14, PRÈS DE LA SORBONNE.

1843

PRÉFACE.

La philosophie expérimentale moderne, dont Bacon est le glorieux ordonnateur et non le créateur, avait trouvé en France, dans l'illustre Gassendi, l'homme le plus capable d'en embrasser l'immense domaine, d'en réunir toutes les richesses, qui se soit vu en Europe depuis la renaissance des hautes études, et, en même temps, l'écrivain le plus propre à communiquer aux autres les trésors de son prodigieux savoir. Cependant son admirable ouvrage, écrit en latin, à une époque où l'usage de traiter les sciences en langue vulgaire commençait à s'introduire, a eu, à cause de cela, peu de popularité. Deux volumes in-folio ont bien pu aussi effrayer ceux qui ne se doutaient guère qu'on dût y trouver plus de véritable science que dans plusieurs milliers d'écrits sur le même sujet. D'un autre côté, Bernier publiait un prétendu *Abrégé de la Philosophie de Gassendi*, où, sous prétexte de la ramener à l'orthodoxie, il dénaturait l'œuvre de son maître, au point de la rendre tout à fait méconnaissable. Puis on voyait Locke et Condillac s'emparer, sans dire où ils les prenaient, de quelques bribes d'un riche domaine, les exploiter tant bien que mal, et passer, aux yeux de quiconque n'en savait pas davan-

tage, pour les fondateurs d'une école qu'ils auraient perdue, si la maladresse de ses avocats pouvait nuire à la cause de la vérité. Ils étaient remplacés par les philosophes dits *encyclopédistes*, dont l'héritage tombait des mains de D'Alembert et de Diderot dans celles du lourd, de l'épais, du diffus Naigeon, dont tout le mérite, à part sa qualité d'honnête homme, est d'avoir été bêtement et franchement athée. Enfin arrivaient Destutt de Tracy, Laromiguière et M. Valette, qui pourrait bien ne pas clore la progression décroissante.

A l'exemple de son prédécesseur immédiat, ce dernier paraît, jusqu'à présent, vouloir circonscrire sa philosophie dans l'étude de la logique seule. Destutt de Tracy, au moins, il faut lui rendre cette justice, sentait bien qu'un philosophe, pour mériter ce titre, doit embrasser l'ensemble de la science. Mais peu versé dans les connaissances naturelles, et manquant de véritable érudition, il entreprenait une tâche de beaucoup au-dessus de ses forces. Comment en effet aurait-elle pu être remplie par un homme qui, pour sa part, s'imaginait avoir trouvé des idées nouvelles en idéologie, et comparait les prétendues découvertes récemment faites dans cette science à celles de la chimie moderne [1]?

Pendant que, au lieu d'avancer, l'œuvre de Bacon paraissait graduellement s'amoindrir par l'incapacité de ceux qui croyaient travailler à son perfectionnement, elle avait en outre à supporter les attaques d'un autre genre d'adversaires. Des hommes de bonne foi n'hé-

(1) *Eléments d'Idéologie*, t. 1, Préface, p. XIX; et c. XIV, p. 300, note.

sitaient pas à attribuer aux philosophes encyclopédistes les malheurs au prix desquels la révolution française devait s'acheter. Pour sa part, Kant les mettait sur le compte de l'épicurisme [1], avec tout autant de raison que Napoléon pouvait en avoir à imputer ses revers aux sourdes menées des idéologues [2].

Assez longtemps avant l'époque où le despotisme aux abois donnait de sa chute cette pitoyable explication, la même pensée, au fond, inspirait la réaction cauteleuse dirigée contre ce qu'on appelait alors le *philosophisme* [3]. Car le parti réactionnaire était forcé d'obéir à des hommes d'un esprit assez judicieux pour sentir la nécessité de ne pas attaquer directement la philosophie et la science, qui n'auraient jamais trouvé grâce devant ceux dont le zèle, plus ardent qu'éclairé, n'eût été tempéré par rien, s'ils avaient été maîtres de lui donner carrière.

Ce fut au milieu de telles conjonctures que l'abbé Frayssinous, depuis évêque d'Hermopolis, ouvrit à Saint-Sulpice ses conférences, dans le but de montrer que les dogmes de la religion chrétienne peuvent très-bien se concilier avec les vérités scientifiques [4]. M. Bautain est ensuite allé beaucoup plus loin; il a voulu soumettre entièrement la philosophie au joug de la religion [5]. Mais, il faut se hâter de le dire, la plupart

(1) *Phil. de Kant*, par Ch. Villers, p. 165 et suiv.

(2) *Discours au sénat conservateur*, 1813.

(3) Tabaraud, *Hist. crit. du philosophisme anglais.* — Portalis, *De l'abus et de l'usage de l'esprit philosophique*, etc.

(4) *Défense du Christianisme, ou Conférences*, etc.

(5) *Psychologie expérimentale*, t. 1, Dédicace.

des hommes dits *religieux*, comme les nouveaux Bénédictins de Solesme ([1]), M. Jules Simon ([2]), et beaucoup d'autres, se contenteraient volontiers d'un traité de paix passé d'égal à égal entre les deux partis. C'est à obtenir ce résultat que travaillent de toutes leurs forces la Société de la morale chrétienne et les lauréats qui obtiennent ses prix, comme madame Niboyet et M. Hollard ([3]). L'École Polytechnique qui, s'il faut en croire M. Saint-Marc-Girardin, pousse aussi, elle, à la religion ([4]), ne serait sans doute pas plus exigeante, ni peut-être même le général Duvivier, bien qu'il insiste sur le besoin de raviver la foi de l'armée ([5]), comme si c'était une affaire à décider par un ordre du jour, aussi facilement que la couleur du pantalon ou la forme de l'habit des soldats. En attendant, nous dirons, avec Bayle, à ces conciliateurs à divers titres ([6]), « que la philosophie et la théologie sont deux facultés « qui ne s'accorderaient guère ensemble, si l'autorité « n'y mettait ordre ([7]). » La science, à coup sûr, peut

([1]) V. la *Gazette de France*.

([2]) *Revue des Deux Mondes*, fév. 1843, *Etat de la philos.*, etc., p. 392 et suiv.

([3]) *Dieu manifesté par les œuvres de la nature.*

([4]) *Revue des Deux Mondes*, 15 déc. 1842. *L'Afrique sous saint Augustin*, p. 893.

([5]) *Op. cit.*

([6]) « Ces néophytes honorent la Religion dans sa vieillesse, ils la res« pectent dans son déclin; mais l'enseignent-ils, la professent-ils, la « croient-ils seulement? Je ne saurais le dire (*a*) », répond M. de Rémusat. Ma réserve ne sera pas aussi grande, et j'écrirai hardiment Non.

([7]) *Dict. hist. et crit.*, t. I, p. 329, X.

(*a*) *Essais de Phil.*, t. II, p. 595.

faire beaucoup de déistes, mais elle ne convertira jamais personne au rituel, à la liturgie d'aucune religion.

Quoi qu'il en soit, toutes ces tentatives, de même qu'une foule d'autres, tantôt aussi elles plus ou moins hostiles, tantôt conciliatrices, se réduisaient, en fin de compte, à des efforts partiels, isolés, désunis, peu propres à satisfaire ceux qui auraient voulu mettre de l'ensemble, de l'accord dans le mouvement antiphilosophique. Un moment on crut y parvenir au moyen de la philosophie écossaise, conception informe, ridicule avorton, mort aussitôt après avoir vu le jour : peine perdue. Il fallut donc chercher un autre point de ralliement. On espéra et l'on espère encore l'avoir trouvé dans la philosophie de Descartes, dont les principes réellement insaisissables, chatoyant par leur continuel amalgame du faux avec le vrai, sont d'une merveilleuse ressource pour séduire ou égarer l'opinion.

La tâche de les remettre en lumière fut dévolue à M. Royer-Collard, « qui, le premier, dans une chaire « française, combattit la philosophie des sens et réha- « bilita Descartes », au dire de M. Cousin ([1]). Depuis, rien n'a été négligé pour rendre la vie au cartésianisme. Mais les efforts incessants des néocartésiens, secondés de toutes les faveurs, de toute l'influence de l'autorité, n'ont pas encore pu opérer ce miracle. M. de Rémusat le déclare positivement, quand il se

([1]) *OEuvres de Descartes*, par M. Cousin, t. I, *Epit. dédic.*

présente comme ayant pour but « de seconder le mou-« vement philosophique qui s'est manifesté parmi « nous, mais qui ne s'est guère étendu au delà de l'en-« ceinte des écoles [1]. »

Dans l'espoir d'obtenir un succès, s'il se pouvait, moins négatif, M. Cousin fit mettre au concours, en 1839, pour sujet du prix que l'Académie des sciences morales et politiques devait décerner en 1841, l'EXAMEN CRITIQUE DU CARTÉSIANISME [2]. Sous ce titre, qui devait engager les concurrents à dire sans réserve toute leur pensée, on annonçait vouloir appeler la critique, quand, au fond, on était fermement décidé à n'admettre que l'éloge de la philosophie de Descartes. Bien que porté moi-même à le croire, bien qu'édifié par un de mes amis sur la pensée secrète de la commission, je voulus en avoir la preuve, et j'envoyai au concours un Mémoire qui fut accueilli comme il devait l'être par les commissaires dont voici les noms :

M. Cousin, ce modèle d'obscurité audacieuse, étourdissante et vide, que les caprices de la fortune ont fait le chef d'une philosophie vraiment inqualifiable [3] ;

(1) *Essais de philosophie*, t. I, Avertiss., p. I et II.

(2) Pour demander, de nos jours, un nouvel examen du cartésianisme, il faut ignorer l'existence de l'excellent travail de Huet, intitulé : *Censura philosophiæ cartesianæ*, ou s'imaginer, bien follement, que le jugement porté par le savant évêque puisse être le moins du monde infirmé.

(3) C'est de la meilleure foi du monde que M. Cousin s'imagine avoir du mérite. Qu'y a-t-il là d'étonnant ? Ne voyant jamais clair dans sa pensée, il doit se priser en proportion de ses succès fort capables de faire tourner une tête plus forte que la sienne. Il peut donc, très-sérieusement, se croire philosophe, spiritualiste, voire même religieux ; se considérer en outre

M. Barthélemy Saint-Hilaire, ami dévoué de M. Cousin; l'honnête de Gérando, alors caduc et décrépit, désirant le repos avant tout, et qui, deux ans avant, avait donné une belle preuve de décadence intellectuelle, dans son rapport si spirituellement flagellé par Timon (1); Edvardz, déjà absorbé par le désir de se faire catholique; Jouffroy, que la faiblesse de son caractère et sa déplorable ambition avaient condamné à combattre toute sa vie contre la vérité, au risque de ne pas pouvoir, même après sa mort, lui rendre un tardif et incomplet hommage; enfin M. Damiron, qui a su s'attirer l'attention d'une époque aussi insoucieuse que la nôtre, par la manière dont il a mutilé, dénaturé la pensée du pauvre Jouffroy, son ami, et étouffé de tout son pouvoir la voix qu'il avait mission de faire entendre (2).

Nommé rapporteur de la commission du concours, il m'a traité en *ami*, c'est-à-dire que chacun des points principaux de mon Mémoire est devenu pour lui une occasion de jugements ou d'assertions, dont il faut prendre le contrepied si l'on veut arriver à la vérité. On pourra facilement s'en convaincre si l'on jette un coup d'œil sur les cinq fragments de son rapport, qui

comme un des piliers de la foi, et, dans cette supposition, s'abandonner à un chagrin fou, pour n'avoir pas été invité au grand dîner diplomatique donné par l'archevêque de Paris.

(1) *Défense de l'évêque de Clermont.*

(2) Nous engageons ceux qui pourraient trouver notre jugement sur M. Cousin, empreint d'une excessive sévérité, à voir dans la *Revue indépendante*, de novembre et décembre 1842, comment Jouffroy parlait de la philosophie de son ancien maître dans les passages que M. Damiron a supprimés, torturés ou défigurés.

m'ont paru suffisants pour donner une idée exacte de tout le reste, et que j'ai reproduits et réfutés aux endroits de mon Mémoire qu'ils attaquent. Quant au Mémoire lui-même, excepté cette Préface, l'addition ou la modification d'une douzaine de notes, et quelques changements de rédaction dans à peu près autant de phrases du texte, il reste absolument tel qu'il a été envoyé au concours. A défaut de tout autre mérite, on lui reconnaîtra au moins celui de répondre d'une manière nette et précise aux diverses questions posées par le programme de l'Académie des sciences morales et politiques, qu'avant d'aller plus loin je vais transcrire ici, et dont le lecteur doit commencer par prendre connaissance, s'il veut se mettre à même de comparer les demandes avec les réponses.

PROGRAMME

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES SUR LA QUESTION DU CARTÉSIANISME.

« 1° Exposer l'état de la philosophie avant Descartes.

« 2° Déterminer le caractère de la révolution philosophique « dont Descartes est l'auteur : faire connaître la méthode, les prin- « cipes et le système entier de Descartes dans toutes les parties « des connaissances humaines.

« 3° Rechercher les conséquences et le développement de la « philosophie de Descartes, non-seulement dans ses disciples « avoués, tels que Régis et Rohault, mais dans les hommes de « génie qu'il a suscités : par exemple Spinosa, Mallebranche, Locke, « Bayle et Leibnitz.

« 4° Apprécier particulièrement l'influence du système de Des-
« cartes sur celui de Spinosa et sur celui de Mallebranche.

« 5° Déterminer le rôle et la place de Leibnitz dans le mouve-
« ment cartésien.

« 6° Apprécier la valeur intrinsèque de la révolution carté-
« sienne considérée dans l'ensemble de ses principes et de ses
« conséquences, et dans la succession des grands hommes qu'elle
« embrasse, depuis l'apparition du *Discours de la Méthode* en 1637,
« jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, et la mort de
« Leibnitz. Rechercher quelle est la part d'erreurs que renferme
« le cartésianisme, et surtout quelle est la part des vérités qu'il a
« léguées à la postérité. »

Tels sont les divers sujets que nous allons avoir à étudier, et sur chacun desquels nous nous efforcerons ensuite de porter un jugement aussi explicite que motivé.

ÉPICURE

OPPOSÉ

A DESCARTES.

INTRODUCTION.

Les six parties du programme ci-dessus me semblent pouvoir être facilement rattachées à quatre sections, où toutes les questions proposées seraient traitées avec autant de soin et de détails qu'il serait possible d'en apporter dans autant de divisions qu'en contient le programme. Croyant qu'une chose où il s'agit uniquement de l'arrangement et de la distribution des matières doit être laissée à la libre disposition des concurrents, pourvu, toutefois, que les conditions essentielles du programme soient pleinement exécutées, je m'efforcerai de les remplir en traitant dans ma réponse, répartie en quatre sections, 1° de l'état de la philosophie avant l'époque de Descartes; 2° du cartésianisme considéré en lui-même; 3° des sectateurs de Descartes, et 4° des applications du cartésianisme. Si ce cadre est convenablement rempli, toutes les questions de l'Académie auront reçu la solution demandée.

Maintenant j'ajouterai, pour faire excuser les notes assez nombreuses contenues dans cet écrit, qu'il me semble impossible, l'exemple de Bayle en est la preuve, de pouvoir traiter convenablement un sujet philosophique de quelque importance sans y avoir recours. Ces sortes de pièces justificatives, qui seules offrent le moyen de dé-

barrasser le texte des longueurs qui le rendraient fatigant, permettent en même temps de vérifier les assertions qu'il renferme quand et comme on le veut. A l'égard des citations prises dans Descartes, trois ou quatre seulement ont été empruntées à l'édition de ses *Lettres* dont s'est servi Baillet; toutes les autres sont tirées de l'édition de ses œuvres donnée par M. Vr. Cousin.

SECTION I.

ÉTAT DE LA PHILOSOPHIE AVANT DESCARTES (1).

La philosophie, ou la *science des idées générales qui lient toutes les connaissances naturelles* (2), avait cessé de faire entendre sa voix, dans ces longs siècles d'une barbarie lentement préparée par le despotisme militaire des Romains,

(1) M. Damiron consacre un assez long passage de son rapport à établir que la première section de mon Mémoire est beaucoup trop courte (*a*).

Ce reproche serait fondé si, par *état de la philosophie* avant Descartes, on pouvait entendre *l'histoire* de la philosophie avant ce philosophe. Mais le programme n'aurait pas pu demander pareille chose sans exiger l'impossible, ou sans mettre chacun des concurrents dans la nécessité d'annexer à son Mémoire les six gros volumes in-quarto de Brucker (*b*). Evidemment, la question actuelle était bien de montrer le point où en était arrivée la philosophie quand Descartes s'est mis à philosopher. Si donc j'ai pu le faire en un petit nombre de pages, loin d'y voir un tort de ma part, on devrait bien plutôt me féliciter de ma brièveté, surtout si je n'ai rien omis d'essentiel. Or, il faut bien que cela soit, puisque monsieur le rapporteur garde le silence à cet égard.

(2) Platon a été admiré pour avoir, ainsi que Pythagore, défini la philosophie, une *méditation sur la mort* (*c*). « Philosopher, c'est apprendre à « mourir », aimait à répéter Montaigne (*d*); comme si, au lieu de cela, le but de l'homme ne devait pas être de faire le meilleur emploi possible de sa courte existence.

Qu'on ait ou non appris à mourir, on n'aura pas longtemps à profiter de son savoir ou à souffrir de son inexpérience, quand arrivera le mo-

(*a*) *Moniteur Universel*, 26 juillet 1841, p. 1880, 3e col. — (*b*) *Histor. critica philos.*, etc. — (*c*) In *Phædon*. — (*d*) *Essais*, t. I, c. XIX, p. 68 et suiv.

et accélérée par la chute de leur funeste domination. Toute-puissante après le bouleversement de l'ancienne civilisation, la religion chrétienne qui, en 1209, au concile de Soissons, sous Philippe-Auguste, avait condamné au feu les œuvres d'Aristote[1], permit enfin d'en enseigner la logique, dont les écoles ne pouvaient plus se passer, au moment où l'on commençait à sentir la valeur de cette antiquité, si complétement oubliée jusqu'alors. Par suite de cette modification des premiers arrêts, l'étude de la philosophie d'Aristote devint générale et fit oublier celle de Platon qui avait été seule en honneur dans les premiers siècles du christianisme.

Jamais triomphe ne fut en apparence plus complet, ne parut devoir être plus durable que celui du philosophe de Stagire. Son autorité, dans les disputes, était admise comme article de foi, et personne n'aurait osé combattre publiquement une seule de ses assertions[2]. A une époque où les livres étaient bien loin d'être communs comme ils le

ment d'en finir; mais si jusque-là on a mal employé sa vie, ce sera un malheur bien autrement grand. Voilà pourquoi Epicure, considérant le but de la philosophie, avait parfaitement raison de la définir : « Exercitationem quæ rationibus mutuisque sermonibus vitam beatam parit (*a*). » Après avoir parlé comme il a été dit plus haut, Montaigne, qui ne craint jamais de se contredire, tient, dans une autre occasion, un langage semblable à celui d'Epicure (*b*). Quant à M. de Rémusat, il trouve prudent de ne pas définir la philosophie (*c*). C'est assurément là faire preuve d'un grand esprit de conciliation. Reste seulement alors à trouver le moyen de s'entendre sur une chose qu'on ne définit pas.

(1) De Launoy, *De variâ Aristotelis in Academiâ parisiensi fortunâ*, c. I, p. 4. — A la page suivante, de Launoy rapporte que sur quatorze personnes, la plupart dans les ordres religieux, qui avaient cherché à répandre l'aristotélisme, dix furent brûlées, et les quatre autres condamnées à une prison perpétuelle. Le moine Marianus Antissiodorensis, à qui il emprunte ce récit, approuve cet acte de barbarie, comme ayant eu pour résultat l'avantage inappréciable de maintenir l'unité de la religion chrétienne.

(2) Jamais une assertion d'Aristote, quelle qu'elle fût, n'était écartée par

(*a*) Sext. Empiricus, *advers. Ethicos*, p. 466. — (*b*) *Essais*, t. IV, p. 213 et suiv. — (*c*) *Essais de Phil.*, t. I, p. 2.

sont aujourd'hui, vers 1580, on comptait plus de douze mille volumes imprimés sur la philosophie d'Aristote, qui, avant ce temps, avait déjà été l'objet des travaux de plus de quatorze mille commentateurs[1]. L'ensemble de ces écrits formait le péripatéticisme moderne, qui tout à la fois avait envahi les écoles de théologie, et, sous le nom de philosophie scolastique, était la seule philosophie enseignée aux laïques. Dans cette succession d'écrits, où domine presque toujours une stérile polémique, on était allé en s'écartant de plus en plus des idées d'Aristote, qu'on avait cessé de lire, sans cesser d'invoquer son nom ; si bien que l'aristotélisme était, on pourrait dire, devenu l'opposé de son titre.

Un joug aussi absurde ne pouvait toujours continuer à peser sur les esprits ; ils devaient finir par s'en débarrasser. Les prodigieuses découvertes faites dans les quatorzième et quinzième siècles, et dès la fin du treizième, étaient de nature à émouvoir toutes les intelligences douées de quelque indépendance et d'un peu d'élévation. Sous leur influence, une nouvelle ère commença : l'époque d'un nouvel examen, d'une véritable rénovation dans les sciences était arrivée. En Italie, Jordanus Brunus attaquait avec succès la scolastique, à laquelle il avait la prétention de substituer la philosophie dont il était l'auteur[2]. Plus modeste, François Patrice combattait l'aristotélisme avec l'intention de ramener les esprits aux doctrines de Platon[3]; ce qui, à la vérité, était loin de constituer un progrès quant au fond,

le *transeat* (*a*) dont on faisait un si grand usage dans la discussion des thèses : on la reconnaissait toujours pour vraie. Seulement ceux dont elle pouvait contrarier les opinions s'efforçaient de l'interpréter de manière à ce qu'elle n'y parût plus opposée.

[1] V. un traité du père Labbe, intitulé : *Aristotelis et Platonis, græcorum interpretum typis hactenus editorum, brevis conspectus*. Paris, 1657 ; et *Encyclop. méthod.*, t. I, art. ARISTOTE, p. 190, 1re col., et p. 225, 2e col.

[2] Bayle, *Dict. hist. et crit.*, t. I, p. 679.

[3] *Nova de universis philosophia, quinquaginta libris comprehensa,*

(*a*) Bayle, *Dict. hist., etc.*, t. I, p. 326.

mais en était un, en tant qu'attaque dirigée contre la philosophie régnante. A peu près en même temps, Telesio, adversaire bien plus ardent du péripatéticisme, s'efforçait de le remplacer *par la philosophie de Parménide*[1] qu'il donnait comme sienne, et Galilée lui portait des coups plus rudes par ses travaux et ses découvertes en astronomie[2].

Dominé par ce grand mouvement des idées, Bacon, qui méprisait encore plus Aristote que Platon[3], élevait à la gloire de l'Angleterre un monument impérissable, par la publication de cette *Instauratio magna*[4] où, tout en se hâtant sans doute trop de fixer les limites du vaste champ des sciences, il n'en contribuait pas moins à hâter l'œuvre de leur régénération[5]. En France, Ramus sapait avec vigueur le vieil édifice[6], et, pour prix de ses généreux efforts, perdait malheureusement la vie[7]. Quant à l'Université, elle tenait bon pour Aristote[8], parce qu'un corps enseignant, étant toujours de sa nature essentiellement conservateur, ne saurait se mettre à la tête du progrès. Elle devait continuer et continuait aussi à prendre sous sa pro-

in quâ aristotelico methodo, non per motum, sed per lucem et lumina ad primam causam ascenditur. Deinde novâ et peculiari methodo, tota in contemplationem venit divinitas. Postremo methodo platonicâ rerum universitas à conditore Deo deducitur.

(1) *De naturâ, juxta propria principia.*

(2) *Systema cosmicum.*

(3) *OEuvres philos.*, t. II. *Partus masculus*, p. 343 et 344.

(4) *Opera omnia*, in-fol. Francfort, 1665.

(5) Bacon n'est célèbre par aucune de ces grandes découvertes qui ont immortalisé quelques hommes privilégiés. Il a peut-être fait mieux ; il a porté au plus degré l'esprit de critique, la justesse et la hardiesse du jugement. Son infaillible pénétration lui a révélé tous les avantages que les sciences bien cultivées pourraient procurer à l'homme, et il n'a rien négligé pour propager cette grande pensée. Elle a fructifié au delà peut-être de ses espérances, et, de nos jours, tout le monde cherche à appliquer utilement les découvertes scientifiques. L'esprit de Bacon semble incarné ; cependant son nom est moins souvent cité que jamais.

(6) V. *Aristotelicæ animadversiones.*

(7) Thuanus, *Hist. tempor.*, t. XXV.

(8) De Lannoy, *De variâ Aristotelis*, etc.

tection la matière première, la forme et la privation, les entéléchies, les formes substantielles, les modalités, les quiddités, et tout ce jargon inintelligible des écoles, basé sur de pures suppositions en dehors des faits et de l'observation. Partout ailleurs se montrait une tendance irrésistible à secouer le joug de l'autorité magistrale, et à ne se soumettre qu'aux décisions de l'expérience.

On le voit, à l'époque où parut Descartes, tout, sans en excepter la réforme de Luther, était merveilleusement préparé pour une révolution à laquelle il a pris une si grande part. Précédé dans la lutte, il y fut efficacement secondé par d'autres philosophes qui, tout en conservant des opinions fort différentes des siennes, n'en étaient pas moins les adversaires du péripatéticisme scolastique. De ce nombre étaient le médecin Chaudoux, dont les discussions philosophiques eurent, au rapport de Baillet, un début des plus brillants, bientôt interrompu par la mort peu glorieuse du docteur (1); Hobbes, le père Mersenne, et surtout Gassendi, l'émule, le rival, ou plutôt l'antagoniste de Descartes. Plus âgé que lui de quatre ans, il avait abandonné d'assez bonne heure la philosophie scolastique, pour pouvoir commencer, à trente-quatre ans, la publication d'une réfutation complète de l'aristotélisme (2).

Les deux premiers livres de ce travail, chef-d'œuvre de discussion comme toute la polémique de cet auteur, à la fois si savant, si raisonnable et si ingénieux (3), excitèrent une telle rumeur parmi les partisans de l'ancienne philosophie, que le pacifique Gassendi crut prudent de ne pas

(1) *Vie de Descartes*, t. I, p. 160.

(2) *Opera omnia*, t. III. *Exercitationes paradoxicæ adv. Aristoteleos.*

(3) Baillet, dans son admiration pour Descartes, n'hésite pas à lui donner le premier rang parmi les philosophes modernes. Il est vrai qu'ensuite il accorde le second rang à Gassendi (*a*), que tout le monde, au rapport de Bayle, s'accordait à considérer comme le plus lettré des philosophes, et le plus philosophe des hommes lettrés (*b*).

(*a*) *Vie de Descartes.*, t. I, p. 110. — (*b*) *Dict. hist. et crit.*, t. II, p. 102. E.

pousser plus loin son entreprise[1] : l'exemple de Ramus était bien propre à faire réfléchir. Toutefois, en cessant de combattre directement Aristote, il n'en continua pas moins la guerre en consacrant, pour ainsi dire, sa vie tout entière à faire revivre la philosophie d'Epicure, philosophie exclusive de toute autre, nourrissant la prétention de régner seule, à son tour, à la place des systèmes qu'elle veut renverser, et dont je dois, par ces motifs, donner ici un exposé succinct.

Objet des attaques à chaque instant répétées de Cicéron, qui a composé pour le combattre le livre *De finibus*, et lui a toujours décoché quelque trait dans chacun de ses nombreux ouvrages philosophiques[2], l'épicurisme, combattu aussi par Plutarque[3], fut en butte, dès les premières années du christianisme, aux fougueuses sorties de Clément d'Alexandrie[4], de Lactance[5], et de saint Am-

[1] Gassendi déclare avoir interrompu sa critique d'Aristote (*a*) en apprenant la publication du livre de Franç. Patrice sur le même sujet (*b*); mais de Lannoy (*c*) et Bayle (*d*) nous apprennent qu'il a eu un motif de plus pour garder le silence.

[2] V. notamment *Academicæ quæstiones, De fato, De naturâ deorum, De legibus.* Dans sa thèse de *Phædro epicureo,* M. A. Olleris se propose de faire connaître les motifs qui ont fait de Cicéron le détracteur acharné de l'épicurisme. Il en signale quelques-uns, mais il omet le principal; c'est que la philosophie d'Epicure est par essence antipathique à ces sentiments vaniteux d'histrion, qui étaient la vie tout entière de Cicéron.

[3] OEuvres complètes, t. XVI. *Qu'on ne saurait vivre joyeusement suivant la doctrine d'Epicure.*

[4] Clément d'Alexandrie parle d'Epicure : « Quasi decernentem beatam « victoriam seu felicitatem, non ut hominum ratione præditorum, ac phi- « losophorum, sed ut quorumdam pecorum victitantium stercoribus (*e*). »

[5] Voici, sans compter ce qu'il disait sur les mœurs des épicuriens (*f*), un échantillon de la manière dont Lactance traitait le système des atomes; « Ubi sunt, s'écriait-il, aut unde ista corpuscula? Cur illa nemo, præter « Leucippum somniavit, à quo Democritus eruditus hereditatem stultitiæ

(*a*) *Opera omnia,* t. III, *exercit. paradox.*, etc., p. 210. — (*b*) *Peripateticæ disquisitiones...* — (*c*) *De Variâ Aristotelis in Acad.*, etc., p. 5. — (*d*) *Dict. hist.*, t. I, p. 327, *a*. — (*e*) *Stromata*, l. II. — (*f*) *Institutiones*, l. III, c. VII.

broise ([1]). Elles contribuèrent pour beaucoup à amener la réprobation générale sous laquelle il resta comme étouffé jusque vers la fin du quinzième siècle. Mais à peine les savants de cette époque eurent-ils pris quelque connaissance de cette philosophie si unanimement anathématisée, qu'ils la vengèrent d'une manière éclatante des calomnies absurdes et atroces dont, pendant si longtemps, on s'était, comme à l'envi, efforcé de la flétrir. Bonciarius ([2]), Andreas Arnaudus Forcalquieriensis([3]), et le poëte Stellatus([4]) se distinguèrent surtout dans cette œuvre de réhabilitation, commencée

« relinquit Epicuro ? » Ailleurs, il ajoute, toujours sur le même sujet: « An solus Leucippus oculos habuit, solus mentem ? qui profectò solus « omnium cæcus et excors fuit, quia loqueretur quæ nec æger quisquam « delirare, nec dormiens possit somniare (*a*). »

On ne sait ce qu'il faut le plus admirer dans ces quelques lignes, ou de la passion qui trouble le jugement de Lactance, ou de l'ignorance qui lui fait réduire à Epicure et à Démocrite tous les sectateurs de Leucippe, dont le nombre, au rapport de Cicéron, était déjà très-grand en Italie au temps d'Amafidius (*b*).

([1]) *De Abraham*, l. II, c. I et II.

([2]) Bonciarius, professeur de philosophie à Pérouse, s'est attaché à prouver « Neminem ex priscis philosophis accessisse propiùs ad veritatem « quàm Epicurus; contrà, nullos ab eâ longiùs recessisse quàm stoicos (*c*). — Seule parmi toutes les opinions de l'antiquité, la philosophie d'Epicure a trouvé grâce devant Bacon, qui cite souvent Lucrèce, sans nommer l'auteur traduit. Voici comment, à deux reprises différentes, il parle de cette philosophie : « .....Atque hujus de quâ loquimur, inquisitionis de « primâ conditione seminum sive atomorum, utilitas, nescimus annon « sit omnino maxima; ut quæ sit actûs et potentiæ suprema regula, et « spei et operum vera moderatrix (*d*). — .....Nobis verò digna videtur De« mocriti philosophia quæ à neglectu vindicetur, præsertim quando cum « auctoritate primi seculi, in plurimis conveniat (*e*). »

([3]) « Fuisse Epicurum injustiùs lacessitum et laniatum ab obtrectatoribus » (*f*).

([4]) Stella raconte avoir rencontré dans le ciel un vieillard dont l'aspect

(*a*) *De irâ Dei.* — (*b*) *Tuscul. disput.*, l. IV, p. 153. — (*c*) *Epicurus, sive dialogus de antiquâ philosophiâ.* — (*d*) *OEuvres phil.*, l. III. *Cogitationes de naturâ rerum*, p. 87. — (*e*) *Op. cit.*, *De princip. atque origin.*, *etc.*, p. 115. — (*f*) *Joci.*

déjà par Albert le Grand ([1]). Mais à Gassendi, plus qu'à tout autre, appartient l'honneur d'avoir tiré de Lucrèce, de Sénèque([2]), de Diogène Laërce, et de quelques fragments épars dans les anciens auteurs un si bon parti que, grâce à ses efforts ([3]), la philosophie d'Epicure et Epicure lui-même, pour les plus petits détails de sa vie, sont en réalité, suivant la remarque de Bayle, maintenant mieux connus qu'aucune autre philosophie et aucun autre philosophe([4]). Il est donc facile de dire en peu de mots, avec la certitude d'être bien compris, en quoi consiste cette philosophie.

Pour Epicure, l'*atome*([5]) possède, de toute éternité, la même somme d'activité, de mouvement spontané([6]), et,

était tout à la fois rempli de majesté et de douceur : c'était Epicure, à qui il s'adressa en ces termes :

..... Sapientia quando
Mira tuis habitat fibris....
..... Præcepta salutis
Da, precor, et juvenem prudentibus instrue dictis (*a*).

([1]) *De anim. immortalitate.* V. Gassendi, t. V, p. 191.

([2]) Sénèque, malgré ses préventions de secte, s'est, la plupart du temps, montré juste envers Epicure; par exemple lorsqu'il dit : « In eâ quidem « ipse sententiâ sum, Epicurum sancta et recta præcipere, et si propiùs ac- « cesseris, *tristia* » (*b*).

([3]) *De vitâ et moribus Epicuri.* Opera omnia, t. V.

([4]) *Dict. hist.*, t. II, p. 369, art. Epicure.

([5]) Leucippe, et non Moschus dès avant le siége de Troie, comme le suppose à tort Posidonius (*c*), est l'auteur du système des atomes (*d*) que Démocrite avait gâté, en leur accordant les rudiments de la sensibilité (*e*), et qu'Epicure a rendu à tout jamais célèbre, en le rétablissant dans sa simplicité première.

([6]) Epicure a dit, par la bouche de Lucrèce :

Prima per se moventur primordia rerum (*f*).

— Un homme dont la piété sincère repoussait avec tant d'énergie les avances de Lamettrie, Haller a dit, au sujet de l'activité de la matière : « Sed denique à sapientibus viris dici potuisse miror, non esse in corpore « vim motûs generatricem. Adeone et effervescentia, et putredo, et gravi-

(*a*) *Zodiarum vitæ.* — (*b*) *De vitâ beatâ*, c. XIII. — (*c*) V. Sextus Empiricus, *adversùs physicos*, l. XVI, p. 367. — (*d*) Bayle, *Dict. hist.*, t. II, p. 99. A. — (*e*) Bayle, *Dict. hist.*, t. II, p. 274. P. p. 367 F. — (*f*) *De rerum nat.*, l. II, vers 132.

comme son nom l'indique, est réellement insécable[1]. Au moyen de ces deux propriétés invariables, il explique la production de tous les phénomènes que l'étude de la nature peut nous mettre à même d'observer. En cela il a pleinement raison, si les deux propriétés en question appartiennent à l'atome, comme nous allons chercher à le prouver, en disant quelques mots de chacune d'elles.

Si l'on ne prétend plus avec les stoïciens d'autrefois que la matière est inerte[2], on voit au moins tous les physiciens modernes lui attribuer, d'un commun accord, et sans s'apercevoir de l'absurdité des expressions, une force d'inertie[3] en vertu de laquelle elle est supposée être indifférente au repos comme au mouvement[4]. Cependant, depuis les temps historiques les plus reculés jusqu'à nos jours, on n'a pas surpris, pendant une seule seconde, la matière en repos. Si jamais rien de semblable arrivait, c'en serait fait du système de l'univers. Mais on sera bien loin de le craindre, si l'on veut faire attention que toutes les circonstances dans lesquelles tant d'hommes ont cru voir l'inertie, le repos de la matière, sont seulement des cas

« tatio, et fermentatio, et elater, et vis contractilis mortua, erunt animæ « alicujus opificia quæ in lapide cadat, mustum in bullas agat, explicet « horologii involutam laminam, vaporem de pulvere pyrio erumpentem « doceat turres evertere » (*a*)? L'illustre physiologiste disait donc comme Battie : « Materiæ potiùs innata est vis » (*b*).

(1) Sunt igitur solida et sine *inani* corpora prima (*c*).

(2) V. Senecæ *Epistola* LXV, p. 638. — Diogène Laërce, *Vie des phil., etc.*, art. ZÉNON, p. 324.

(3) Bayle, *OEuvres diverses*, t. III, la physique, p. 323. — Pouillet, *Eléments de physique*, t. I, p. 14, *De l'inertie*.

(4) « Corpus omne permanere in statu suo quiescendi vel movendi uni- « formiter in directum, nisi quatenus à viribus impressis cogitur statum « illum mutare » (*d*). — Buffon va plus loin, il suppose que la nature tend au repos (*e*).

(*a*) *Elem. physiol.*, t. IV, p. 531. — (*b*) *Princip.*, p. 87. — (*c*) Lucrèce, *De rerum nat.*, l. I, vers 512. — (*d*) *Princip. phil. naturalis.* AXIOMATA, lex prima, p. 12. — (*e*) *OEuvres diverses*,

d'équilibre, produits par le balancement de forces opposées, de sorte que cette prétendue inertie est, en réalité, une lutte fort active. Quant à l'insécabilité de l'atome, l'expérience de tous les instants doit nous la faire admettre sans hésiter, s'il est vrai que la reproduction constante de nouveaux composés, après la décomposition des premiers, prouve d'une manière irrécusable que la divisibilité a des bornes auxquelles elle s'arrête, sans pouvoir jamais les franchir; autrement, la décomposition une fois commencée n'aurait plus de terme.

L'insécabilité ainsi établie, d'après la pensée de Lucrèce[1], la figure déterminée de l'atome et sa solidité en sont la conséquence nécessaire, et les quatre propriétés fondamentales de l'*élément* se trouvent irrécusablement démontrées. Un seul principe, l'atome doué de mouvement, ou la matière active, suffit pour expliquer tous les phénomènes de la nature. C'est ce qu'on appelle le système unitaire, qu'on finira par adopter après l'avoir vainement combattu, quand il sera devenu évident pour tout le monde que les partisans de deux principes, *l'esprit* et *la matière*, sont dans l'impossibilité de citer un seul fait, une seule expérience où l'on ait vu ces deux principes séparés, agir isolément. Au lieu de cela, tout phénomène, quel qu'il soit, nous montre incessamment la force et la matière réunies d'une manière indissoluble et agissant toujours ensemble.

Une autre conséquence du système d'Epicure, est le rejet de la création qui, dans l'hypothèse d'un seul principe et pour tout véritable unitaire, est démontrée impossible[2]. A ce sujet, nous ne devons pas omettre de rappeler que l'antiquité païenne s'est toujours unanimement

[1] At nunc nimirum frangendi reddita finis
Certa manet (*a*)...

[2] M. Pion Regnaux, qui se dit unitaire, admet cependant la création (*b*). C'est à mon sens s'efforcer bien infructueusement de concilier des opinions contradictoires.

(*a*) *De rerum natur.*, l. 1, vers 562. — (*b*) *Encyclopedie moderne*, Ciel, p. 601, 2e colonne.

prononcée contre la création[1]. Il est même, on pourrait dire prouvé, qu'elle n'a jamais été admise par les Hébreux, nos pères en religion, au moins dans le sens actuel qui veut dire faire quelque chose de rien ; car le mot *bara* employé par la Genèse, au lieu d'exprimer cette idée et d'exiger d'être traduit par le mot créer, doit l'être par le mot ordonner, arranger, organiser[2]. Ce sont les chrétiens qui, lors du concile de Nicée, et pour élever entre leur religion et l'ancienne philosophie une barrière infranchissable, un vrai mur d'airain, imaginèrent de faire du dogme de la création le premier article du symbole dit des apôtres[3]. Après bien des siècles d'une lutte puérile, il n'en faudra pas moins revenir à l'ancien axiome de la philosophie, *ex nihilo nihil fit*[4], sans que pour cela on puisse être accusé d'athéisme : en voici la raison.

(1) A parler franchement, il n'est personne au monde qui puisse se vanter d'avoir bien compris l'existence *éternelle* et *par elle-même* de la matière ou des atomes. Mais, une fois cette incompréhensibilité consentie, tout marche sans difficulté dans l'hypothèse de la non-création. Il n'en est pas de même quand on a recours à un principe créateur. Dans cette dernière hypothèse, il faut d'abord, comme dans l'autre, admettre une existence éternelle, ne relevant que d'elle-même ; puis vient la nécessité de soutenir qu'avec rien, ou de rien, le premier principe a fait, je ne dis pas notre terre, notre soleil, notre système planétaire, mais des millions de milliards de systèmes au milieu desquels le nôtre n'est qu'un point imperceptible (*a*). L'esprit le plus soumis se révolte au seul énoncé d'une pareille supposition, et la raison exige qu'entre l'hypothèse de la création et celle de la non-création, on choisisse cette dernière, comme n'offrant qu'une des deux incompréhensibilités attachées à l'autre.

(2) Rousseau, *Lettre à l'archevêque de Beaumont*, p. 113 et 114. — Buffon, *Epoques de la Nature*, t. IV, p. 273.

(3) *Credo* in Deum creatorem cœli et terræ.

(4) Lucrèce, *De rerum nat.*, l. I, vers 22.—Bayle regarde l'hypothèse de la création comme n'ayant jamais eu cours dans l'antiquité (*b*). Lagrange est d'un avis opposé (*c*), et s'appuie sur un passage de Sénèque qui me semble fort peu concluant. Jusqu'à présent nous ne connaissons donc aucun

(*a*) Lucrèce, *De rerum natur.*, l. VI, vers 652. —(*b*) *Dict. hist.*, t. II, p. 372, *b.*, et t. IV, p. 366. *b.* — (*c*) Lucrèce, *De la nature des choses*, t. I, p. 199, note.

Le matérialiste, ou plutôt l'unitaire, n'est pas nécessairement athée comme on se plaît à le répéter à chaque instant, sans faire attention aux preuves que Kudworth a données de la fausseté de cette imputation [1]. En réalité, il n'y a d'athée que celui qui, à l'exemple de Straton, déclare impossible l'existence d'une intelligence en rapport de grandeur avec l'immensité de l'univers [2]. Mais l'unitaire, forcé de reconnaître dans la production de l'intelligence de l'homme un résultat de l'organisation, est tout disposé à en conclure que dans cet univers infini, une intelligence également infinie existe d'une manière aussi nécessaire. Loin d'être athée, loin de nier Dieu, un tel

livre des anciens où l'on ait parlé de la création, dans le sens des chrétiens.

[1] *Encycl. méth.*, art. MATÉRIALISTE, p. 208.

[2] Diagoras, quoiqu'unanimement traité d'athée, a très-bien pu ne pas l'être. Quand il reprochait au grand Jupiter ses fredaines amoureuses; quand, pour faire cuire son souper, il brûlait une statue d'Hercule et s'excusait auprès de ce dieu, en lui disant que «ce serait le dernier de ses «travaux (*a*)»; il se moquait avec raison de l'absurde superstition de ses contemporains. Mais le même philosophe aurait bien pu ne pas traiter avec autant de mépris l'idée d'une intelligence infinie occupant l'univers entier. Or, cette supposition ne saurait avoir lieu à l'égard de Straton, au sujet duquel Cicéron dit : « Omnem vim divinam in naturâ sitam esse censet, « quæ causas gignendi, augendi, minuendi habeat, sed caret omni sensu ac figurâ » (*b*). Spinosa doit aussi être rangé parmi les athées, en compagnie de Jordanus Brunus et de Vanini, puisque, contradictoirement avec le principe d'après lequel il déclare que le tout ou l'univers possède toutes les propriétés appartenant aux parties (*c*), il assure que l'univers, c'est-à-dire Dieu, est dépourvu d'intelligence (*d*), ce qui, à bien interpréter la pensée de Cicéron (*e*) et de Sénèque (*f*), constitue réellement l'athéisme. Car si l'on veut appeler athées tous ceux qui se font de Dieu une idée non conforme au catéchisme, leur nombre dépassera de beaucoup les cinquante mille que le père Mersenne disait déjà exister à Paris de son temps (*g*).

(*a*) V. Clément d'Alexandrie, *Admon. ad gent.* — (*b*) *De nat. deorum*, l. I, c. LI. — (*c*) *Epist. doct.*, etc., N° 58, p. 578. — (*d*) *Etiches*, part. I, p. 16. — (*e*) *De nat. deorum*, p. 52. — *De legibus*, p. 316. — (*f*) *Quæst. naturales*, p. 392. — (*g*) V. Bayle, t. III, *Pensées diverses*, p. 210 et 604.

philosophe cherche à l'expliquer, à le concevoir, à s'en rendre raison le mieux possible(1). Seulement il se garde bien d'attribuer à cet Etre suprême des qualités, des passions et des œuvres dont la raison démontre l'absurdité(2). Voilà où tôt ou tard doit nécessairement nous conduire la philosophie, maintenant qu'après son long combat avec la religion, elle est, comme le dit M. Guizot, restée maîtresse du champ de bataille(3).

Epicure comptait avec pleine confiance sur un pareil résultat, quand il recommandait l'étude de la physique comme pouvant seule amener le triomphe de la vérité contre les subtilités des sophistes(4). La même pensée, avec des intentions tout opposées, inspirait à Lactance ses attaques contre la physique(5), et dominait Grégoire de Naziance lorsque, dans sa discussion avec ceux des Pères de l'Eglise qui cherchaient, comme de nos jours les nouveaux béné-

(1) Newton, si souvent cité pour sa piété, a dit, sans que jusqu'à présent on ait accordé beaucoup d'attention à la haute portée de cette pensée, que nos idées sur Dieu deviennent de plus en plus exactes, à mesure que nous connaissons mieux les lois de la nature (*a*).

(2) « Non Deos vulgi negare profanum est, sed vulgi opiniones Diis ap- « plicare profanum », a dit Epicure avec la haute raison dont il fait toujours preuve (*b*).

(3) *Du catholicisme, du protestantisme et de la philosophie.*

(4) L'interlocuteur Torquatus nous apprend, de la manière suivante, les raisons qui ont porté Epicure à accorder une si grande importance à l'étude de la physique : « Eâ scientiâ et verborum vis et natura orationis et « consequentium repugnantiumque ratio potest percipi : omnium autem « rerum cognitâ naturâ, levamur superstitione, liberamur mortis metu, non « conturbamur ignoratione rerum è quâ ipsâ horribiles sæpe existunt for- « midines : deinde etiam morati meliùs erimus, quum didicerimus quæ « natura desideret; tunc verò sic stabilem scientiam rerum tenebimus « servatâ illâ (quæ quasi delapsa de cœlo ad cognitionem omnium) re- « gulâ, ad quam omnia judicia rerum dirigentur, nunquam ullius ora- « tione victi sententiâ desistemus (*c*). »

(5) Lactance, qui voulait au contraire empêcher la réalisation des espé-

(*a*) *Princip. phil. natur.*, p. 483. — (*b*) Bacon, *OEuvres phil.*, t. I. p. 148. — (*c*) *De finibus bon.*, etc., p. 36.

dictins de Solesme, à concilier la science avec la religion[1], il comparait la philosophie aux sept plaies de l'Egypte[2].

Ces réflexions m'étaient indispensables pour faire entendre qu'ici je ne puis, à l'exemple de Descartes, reconnaître l'autorité de la révélation. On ne doit pas les considérer comme une attaque dirigée contre les croyances religieuses, comme une sortie voltairienne, pour tourner en ridicule ce que d'autres vénèrent. C'est une nécessité de situation, car la philosophie ne relève que d'elle-même. Visant à imposer ses lois, elle ne peut consentir à en recevoir. En attendant, l'unité de principe, base de la philosophie d'Epicure, explique aisément pourquoi ses sectateurs n'ont jamais fait schisme et sont invariablement restés dans la même communion. En effet, dès l'instant où l'on reconnaît l'activité éternellement inséparable de l'atome, on est épicurien, comme on cesse de l'être dès qu'on rejette ce principe : tout ou rien dans ce système, qui n'admet pas de moyen terme. Par la même raison, tout épicurien donne pour fondement à l'évidence le témoignage des sens, et place le bonheur dans la volupté comme la concevait Epicure, considérant surtout comme telle, non les jouissances d'une débauche brntale, mais la douce satisfaction que, dans l'absence de douleur, ongoûte à exercer son intelligence[3]. Tout épicurien est également d'accord

rances qu'Epicure fondait sur l'étude de la physique, disait, au sujet d'Arcésilas discourant sur cette science : « Quantò faceret sapientiùs, ac verius, si exceptione factâ diceret causas rationesque duntaxat cœlestium « seu naturalium, quia sunt abdita *nesciri posse*, quia nullus doceat, nec « *quæri oportere*, quia inveniri quærendo non possunt (*a*). »

(1) V. la *Gazette de France.*

(2) *Orat. de modo disput.*

(3) Nil aliud sibi naturam latrare, nisi ut quum
Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur,
Jucundo sensu, curâ semotâ, metuque (*b*).

— « Omnis autem privatione doloris, putat Epicurus terminari summam

(*a*) *Divin. institut.*, l. III, c. VI, p. 158. — (*b*) Lucrèce, *De rerum natur.* l. II, vers 17 à 19.

pour subordonner les institutions sociales au précepte de l'utilité générale, suivant la pensée qu'Horace a si bien rendue en faisant de l'utilité la véritable source de la justice [1], pensée dont le livre de Bentham n'est qu'un lourd et bavard commentaire [2].

Deux motifs, ajouterai-je, m'ont porté à faire connaître ce que la philosophie d'Epicure présente de fondamental dans ses trois parties, la logique, la physique et la morale. L'un se trouve dans mon désir de satisfaire à la première condition du programme, *exposer l'état de la philosophie avant Descartes;* d'où l'obligation de parler avec quelque étendue d'une philosophie remise au jour, à cette époque, avec un véritable succès non démenti depuis. Un autre motif est qu'ayant à juger le cartésianisme, il me fallait de toute nécessité un terme de comparaison, et l'épicurisme pouvait seul le fournir, s'il est vrai, comme la suite de ce travail en fournira, j'espère, la preuve, que ce soit la philosophie destinée à survivre à toutes les autres.

SECTION II.

DU CARTÉSIANISME CONSIDÉRÉ EN LUI-MÊME.

Cette section a pour but, comme l'exige la seconde partie du programme, « de déterminer le caractère de la « révolution philosophique dont Descartes est l'auteur; de « faire connaître la méthode, les principes et le système en- « tier de Descartes, dans toutes les parties des connaissances « humaines.» Entrant de suite en matière, je dirai : le cartésianisme est un système faux, qu'un homme de génie pouvait seul enfanter; mais enfin c'est une erreur. Sans

« voluptatem (*a*).—«Magnitudinis voluptatum terminus (*seu voluptas summa*) est ipsa doloris amotio (*b*). »—PAIX ET PEU était la devise de l'épicurien Charron (*c*).

(1) Atque ipsa utilitas, justi prope mater et æqui (*d*).

(2) *Principles of morals and legislation.*

(*a*) Cic., *De finibus bon. et malor,* l. I, p. 24. — (*b*) Diogen. Laërce, l. X, *De vitâ, etc. Epicuri,* p. 51. — (*c*) *De la Sagesse.* Gravure du frontispice. — (*d*) *Satira* III, l. I, vers 94.

cela on ne saurait expliquer comment, après un succès rapide et des plus brillants, cette philosophie aurait pu tomber dans l'abandon et l'oubli, alors qu'ayant glorieusement résisté aux attaques dirigées contre elle dès son début, son triomphe paraissait à tout jamais assuré. Ce qu'il semble y avoir là de contradictoire et d'irrationnel, cesse de l'être quand on descend au fond des choses.

La scolastique, avons-nous vu, avait amené une telle confusion dans l'emploi du raisonnement, que tout ce qui n'avait pas eu l'esprit dépravé par cette ténébreuse philosophie sentait le besoin d'en secouer le joug, et applaudissait à Descartes reprochant avec raison à la méthode d'Aristote de n'avoir pas fait découvrir une seule vérité pendant toute la durée de sa longue domination (1). On devait donc accueillir avec faveur et considérer comme un bienfait inespéré une philosophie qui commençait par combattre celle dont les innombrables défauts frappaient tous les yeux tant soit peu clairvoyants. Descartes d'ailleurs se présentait avec modestie comme l'apôtre du bon sens, le donnant pour base de sa philosophie, qui pour les principes remontait, disait-il, aux temps les plus anciens (2).

De cette manière, il pouvait se concilier les partisans de l'antiquité. Il flattait en même temps les esprits novateurs quand, dans ses lettres, il se déclarait l'auteur d'une philosophie nouvelle qui, par ses rapides progrès, avait déjà renversé l'ancienne scolastique(3). Véritablement pieux et même un peu superstitieux, car ses accès de transport au cerveau, ses visions, son vœu et son pèlerinage à Notre-Dame-de-Lorette (4) autorisent à le qualifier ainsi, il n'avait pas de peine à se dire prêt à répudier tout ce qui, dans sa philosophie, pourrait être contraire à la foi (5). Par là il

(1) *Discours de la méthode*, t. I, p. 200.—*Les Principes de la philos.*, t. III, p. 29.

(2) *Discours*, p. 210, t. I.—*Les Principes de*, etc., t. III, p. 19 et 513.

(3) *Lettres*, t. III, p. 119.—*Les Principes*, etc., t. III, p. 518.

(4) Baillet, *Vie de Descartes*, t. I, p. 120.

(5) *Discours de la méthode*, t. I, p. 129.—*Les Principes de la philos.*, t. III, p. 525.

s'attirait l'appui des hommes religieux ; il gagnait les autres avec son principe de libre examen, de franche discussion, qui se montre à chaque instant dans ses écrits. Les expérimentateurs, les physiciens y trouvaient aussi, eux, bien des choses à applaudir. Enfin le ton de conviction, la rapidité avec laquelle il développe sa pensée, sans paraître se douter des objections qu'elle doit susciter, donnent, suivant la remarque de Sorbière, quelque chose d'entraînant au style de Descartes, que n'a pas le sage et mesuré Gassendi [1].

Voilà la véritable explication de la fortune rapide du cartésianisme, qui, sous tant de dehors propres à séduire, n'en cachait pas moins une base des plus fragiles. Aussi ces formes décevantes ont-elles été impuissantes à couvrir les défauts du fond, et le système qu'elles servaient à soutenir a dû tomber dès l'instant où il est devenu l'objet d'un examen attentif et sérieux. Nous allons nous efforcer, dans cette section, de faire connaître toute la valeur des raisons qui ont amené un pareil résultat, après avoir dit quelques mots sur la manière dont notre tâche sera exécutée.

Quand les opinions de Descartes occupaient tous les esprits adonnés à l'étude de la philosophie et étaient, à vrai dire, la grande question à l'ordre du jour ; quand les adversaires et les partisans de la nouvelle doctrine se livraient ces combats dont le retentissement est presque arrivé jusqu'à nous, il était possible, il était d'obligation, comme l'a fait Huet [2], d'écrire sur elle un assez gros volume, d'en examiner minutieusement, avec détails, toutes les assertions, d'en réfuter les plus petites erreurs. Aujour-

[1] Adriano Ulaco typographo, en tête du *Syntagma phil. Epicuri*, etc.

[2] *Censura philosophiæ cartesianæ.* — Au commencement de sa carrière scientifique, Huet s'était montré favorable au cartésianisme (*a*). Il l'a combattu quand l'acquisition de nouvelles connaissances lui en eut fait connaître les défauts. Sa critique est donc aussi impartiale qu'éclairée.

(*a*) *De la faiblesse de l'esp. humain.* Préface, p. xv, *Eloge histor.*

d'hui, beaucoup de ces points sur lesquels la polémique se nourrissait par le doute où l'on était encore à leur égard, ayant reçu une solution définitive, ne doivent plus être mentionnés que pour mémoire, et le petit nombre de ceux qui continuent à donner lieu à la dispute peuvent être discutés avec plus de brièveté que n'en a mis Huet, les cent soixante-deux ans écoulés depuis lors ne l'ayant pas été en pure perte.

Voilà comment il nous sera possible, sans rien négliger d'important, d'obéir aux exigences de notre époque, qui en pareille matière commandent la brièveté. Un travail philosophique comme celui de Descartes offre d'ailleurs ce genre de facilité à la critique, qu'il suffit d'en bien connaître les principes pour le juger avec pleine connaissance de cause. Son auteur semble lui-même avoir voulu être apprécié de la sorte, quand il a dit que s'il y avait une seule erreur de principe dans sa philosophie, cela suffirait pour la renverser de fond en comble [1]. Ainsi, nous voilà par avance autorisé à mettre de côté les minutieux détails. Nous nous imposerons en outre, dans notre examen, l'obligation de ne juger le cartésianisme que sur les paroles du maître, sans avoir beaucoup égard aux opinions de ses sectateurs, quelle qu'ait pu être leur célébrité. Descartes lui-même a rendu cette condition obligatoire, en déclarant ne vouloir être jugé que sur ce qu'il aurait expressément dit, et non sur ce qui pourrait être présenté comme lui appartenant [2]. L'exemple d'Aristote, si méconnaissablement défiguré par ses prétendus élèves, avait fait sentir au philosophe français la nécessité de se prémunir contre une semblable transformation, qui s'est renouvelée, sous nos yeux, dans la manière dont les idées d'un membre à tous égards illustre de l'Académie des sciences morales, feu Broussais, ont été défigurées, du vivant même de l'auteur. Ainsi, juger Descartes uniquement d'après ses écrits, borner ce jugement

(1) *Lettres*, t. II, p. 249.

(2) *Le Discours de la méthode*, t. I, p. 209 et 210. — *Les Principes de la philos.*, t. III, *préface*, p. 30.

à l'examen de quelques-unes de leurs propositions fondamentales, seront les moyens que nous emploierons pour faire connaître sa philosophie avec toute l'exactitude et, en même temps, toute la brièveté qu'exige un pareil sujet.

Les bases du cartésianisme, le cartésianisme tout entier, se trouvent dans le premier en date des écrits conservés de Descartes, le *Discours de la méthode*. Les *Méditations* ne sont guère qu'un complément, que des éclaircissements ajoutés au *Discours de la méthode*. En réalité, ces deux écrits renferment toutes les idées importantes qui ont été développées plus tard dans les *Principes de la philosophie, les Passions de l'âme, le Monde, l'Homme, le Développement du fœtus* et *la Dioptrique*. C'est donc principalement en puisant dans les deux premiers ouvrages que nous allons tracer, comme il suit, l'exposé du cartésianisme.

Après avoir établi en principe qu'on peut, par un effort de sa volonté, en venir à peu près à douter de tout, même de l'existence des corps, du témoignage des sens et des vérités mathématiques, Descartes ne voit d'autres bornes au doute que la nécessité à laquelle l'homme ne saurait se soustraire, de reconnaître qu'il ne pourrait pas penser, s'il n'existait réellement. *Je pense, donc je suis*, est la première proposition qui le fait brusquement sortir du doute où il s'était si complétement, si résolument plongé, et au moyen de laquelle il assure avoir bien prouvé l'existence de l'âme, ou d'une substance qui pense. Comme conséquence de sa première découverte, il donne pour démontré que tout ce que l'on conçoit clairement est vrai. A l'aide de cette seconde proposition, il n'éprouve aucun obstacle au développement de ses idées. Elle lui sert à soutenir que, puisque nous avons de Dieu une idée distincte, qui ne saurait naître en nous si Dieu n'existait pas, non-seulement l'existence de Dieu est certaine, mais encore bien mieux prouvée, bien plus évidente que l'existence des corps. Dieu, dit-il ensuite, ne peut vouloir tromper ; par conséquent nous pouvons, sans crainte d'être

dupes d'une vaine illusion, distinguer le sommeil de la veille, croire à l'existence des corps ou de la matière, c'est-à-dire admettre la réalité d'une substance dont l'essence consiste à être étendue, tandis que l'âme ou l'esprit, dont l'existence nous est prouvée avant celle des corps et mieux que la leur, a pour essence de *penser*.

Ayant ces deux principes à sa disposition, l'un actif, l'esprit, l'autre inerte, la matière, Descartes arrange son système sans le moindre embarras. D'une substance solide, créée par Dieu, parfaitement homogène, susceptible d'être réduite en fragments de diverses grosseurs, donnant lieu à trois éléments de qualités opposées, il forme les astres, les cieux et les planètes, dont il explique le jeu par l'hypothèse des tourbillons. Il dit comment ceux-ci se forment, s'accroissent et se détruisent, avec autant d'assurance que s'il avait fait lui-même tout ce qu'il imagine. Puis, descendant sur la terre, il explique, sans plus de difficulté, la formation des métaux, le travail des mines, les effets de l'aimant. La même matière lui suffit pour la production des animaux, véritables machines, automates insensibles qui doivent tout ce dont ils sont capables à leur seule organisation, et n'ont ni raison ni connaissance. Quant à l'homme, excepté ce qui dépend de l'âme ou de son union avec le corps, tout chez lui est soumis à des conditions matérielles, semblables à celles qui régissent les bêtes. Aucune de nos fonctions, comme des leurs, n'est un secret pour notre philosophe. Non-seulement il sait comment s'opèrent la circulation, la digestion, la respiration, les mouvements musculaires, les passions; il sait encore comment ont lieu les opérations de l'entendement, la veille et le sommeil. A l'appui de ces suppositions, il représente par des figures le cours des esprits animaux, leur passage dans la glande pinéale, les agitations qu'elle en éprouve, et prétend, malgré tout cela, rester plutôt en de çà qu'être entraîné au delà des limites permises dans les conjectures[1].

[1] *L'Homme*, t. IV, p. 427.

Enfin, comme il assure concevoir très-distinctement toutes ces choses, comme elles sont suivant lui possibles, et que Dieu a pu par conséquent les exécuter [1], il en conclut qu'elles sont vraies et existent réellement.

Tel est l'ensemble du cartésianisme. On y voit un système parfaitement lié, fort rationnel en apparence, et qu'il faut nécessairement admettre, si l'on reconnaît pour vraies les quelques propositions sur lesquelles il repose; comme aussi l'on fera crouler tout l'édifice, si l'on parvient à démontrer que ces mêmes propositions sont fausses, ou bien qu'elles n'ont pas la valeur qui leur est inconsidérément accordée. Dès à présent, leur simple énonciation montre, à quiconque est un peu au courant de la philosophie, qu'à part la définition de l'esprit, en opposition dans les termes avec celle de la matière, qui me paraît réellement appartenir à Descartes, tous les autres matériaux de son système se trouvaient plus ou moins bien élaborés dans une foule d'écrits philosophiques. Mais, il faut s'empresser de le reconnaître, ils n'étaient nulle part réunis de manière à former un tout systématique. Voilà comment l'auteur du *cartésianisme* était fondé à présenter sa philosophie comme nouvelle, quand il considérait l'ensemble des données qui lui servent de base, et à soutenir qu'elle était fort ancienne, eu égard au temps depuis lequel chacune de ces données, prise isolément, était connue. Suivant en effet qu'on se porte à l'un ou à l'autre point de vue, ces deux assertions, en apparence contradictoires, deviennent tour à tour vraies. Quoi qu'il en soit, le but qui nous est indiqué exige, pour être atteint, que nous choisissions les plus importantes de ces propositions pour les discuter une à une avec détails, et montrer par les conclusions aux-

(1)... «Parce que, suivant ce que nous connaissons de Dieu, nous sommes « assurés qu'il peut faire tout ce dont nous avons une idée claire et dis- « tincte (*a*) ». — « Car il est certain que Dieu peut créer toutes les choses « que nous pouvons imaginer (*b*). »

(*a*) *Les Principes de la philos.*, t. III, p. 101. — (*b*) *Le Monde*, t. IV, p. 252.

quelles cette épreuve donnera lieu, que ces mêmes propositions sont loin de renfermer les conséquences que Descartes en a tirées. Cette partie de notre travail sera exécutée sous les titres suivants : 1° *le Doute ; 2° Je pense, donc je suis ; 3° l'Ame ; 4° l'Automatisme ; 5° la Clarté des conceptions ; 6° Dieu ; 7° la Matière et le Mouvement.*

ARTICLE I. — Du doute.

Les sceptiques ne doutent pas pour douter, comme Descartes le leur reproche à tort [1], suivant la remarque d'Huet[2]. Ils doutent, parce qu'après avoir examiné toutes les raisons invoquées en faveur de la certitude, ils se croient autorisés à conclure qu'on ne saurait acquiescer à rien [3]. Telle est aussi l'opinion de Cicéron, qui se déclare prêt à combattre quiconque prétend avoir démontré quelque chose d'une manière évidente [4]. Par conséquent les pyrrhoniens, les académiciens et tous ceux qui avaient adopté le doute pour base de leur philosophie, se montraient conséquents en accumulant les motifs que l'on peut avoir de douter [5]. S'il en est ainsi, Descartes, après avoir commencé par le doute, n'en pouvait sortir qu'en répu-

(1) *Discours de la méthode*, œuvres complètes, édit. de Vr. Cousin, t. I, p. 158.

(2) *Censura philos. cartesianæ*, p. 41.

(3) Après avoir dit : «Sustinenda est potiùs omnis assensio, ne præcipitet, « si temerè processerit *(a)* », Cicéron termine la défense de l'Académie par cette conclusion : « Nihil esse quod percipi possit, vehementer assen- « tior *(b)*. »

(4) « Nos autem, quoniam contra omnes dicere, qui scire sibi videntur « solemus; non possumus quin alii, à nobis dissentiant recusare *(c)*. »

(5) Sextus Empiricus a composé un ouvrage des plus curieux pour ceux qui veulent connaître à fond la doctrine des sceptiques, et dans lequel il s'attache à prouver, qu'à part les impressions des sens, auxquelles il faut indispensablement se soumettre, on peut, sur toute autre matière, soutenir avec une égale probabilité le pour et le contre *(d)*.

(a) Academicorum, l. II, p. 51. — *(b) Op. cit.*, l. II, p. 88. — *(c) Op. cit.*, l. II, p. 21. — *(d) Pyrrhon, hypotyp.*, p. 8.

diant son principe et en adoptant un principe opposé. Or, de deux choses l'une : ou le doute envisagé d'une manière absolue et générale est possible, ou bien il ne l'est pas. S'il est possible il faut le conserver ; s'il est impossible, s'il est impraticable, on a tort d'en vouloir faire un principe. Telle est la faute commise par Descartes, dès le début de sa philosophie. Lui-même nous servira à le démontrer.

A moins d'être dans un délire maniaque, il est impossible, dit ce philosophe, de résister au témoignage de ses sens, et de se refuser, par exemple, à reconnaître que l'on a un corps(1). Si, comme nous le pensons, c'est bien là la vérité, à quoi sert-il de supposer, et comment est-il possible de supposer que l'on pourrait ne pas avoir de corps, et qu'en outre, tous les objets matériels qui frappent nos sens pourraient de même n'avoir aucune existence réelle? Evidemment une pareille supposition ne sera jamais prise au sérieux par un homme de sang-froid. C'est en vain que pour lui donner quelque vraisemblance on se croirait autorisé, par l'exemple des erreurs auxquelles les sens donnent lieu(2), à dire avec Descartes, que dès l'instant où ils nous ont trompés une fois, on ne doit plus leur accorder de confiance (3). Il

(1) « Tout ce que j'ai reçu jusqu'à présent pour le plus vrai et assuré, je « l'ai appris des sens ou par les sens... Et comment est-ce que je pourrais « nier que ces mains et ce corps soient à moi ? si ce n'est peut-être que je « me compare à certains insensés de qui le cerveau est tellement troublé, « et offusqué par les noires vapeurs de la bile, qu'ils assurent constamment « qu'ils sont des rois, lorsqu'ils sont très-pauvres; qu'ils sont vêtus d'or et « de pourpre, lorsqu'ils sont nus; ou qui s'imaginent être des cruches, ou « avoir un corps de verre. Mais quoi ! ce sont des fous, et je ne serais pas « moins extravagant si je me réglais sur leurs exemples (*a*). »

(2) *Les Méditations*, t. I, p. 329. — *Le Monde*, t. IV, p. 218.

(3) « Or j'ai quelquefois éprouvé que ces sens étaient trompeurs, et il est « de la prudence de ne se fier jamais entièrement à ceux qui nous ont une « fois trompés (*b*). »

(*a*) *Les Méditations*, t. I, p. 237. V. aussi *la Dioptrique*, t. V, p. 1. — (*b*) *Les Médit. métaphys.*, t. I, p. 237.

faudrait d'abord prouver que les sens nous trompent. Or, cela n'arrive jamais, quand ils sont intacts et qu'on les emploie convenablement.

On l'a dit il y a longtemps, l'impression fournie par les sens est toujours exempte d'erreur ; c'est le jugement porté sur cette impression qui souvent est erroné [1] : l'exactitude des sens n'en reçoit par conséquent aucune atteinte. Par exemple, si à nos yeux le soleil ne paraît guère avoir plus de trente ou quarante centimètres de diamètre, c'est qu'à la distance où nous sommes de lui, il doit être vu sous un angle d'environ un demi degré. L'œil est donc exact dans l'image qu'il nous donne de cet astre ; l'erreur serait de le juger tel qu'il nous paraît.

Qu'on étudie, qu'on analyse avec la plus grande attention, avec les plus minutieux détails la manière dont les sens nous mettent en rapport avec le monde extérieur, on en viendra toujours, comme dans cet exemple, à reconnaître la précision, la certitude, l'infaillibilité des impressions que les sens nous fournissent [2] ; et il faut que cela soit bien démontré, puisque Mallebranche le reconnaît pour constant [3]. Le même caractère d'infaillibilité [4] se retrouve

(1) Gassendi, *Op. omnia*, t. I, p. 52. *Logica Epicuri*, canon 1.

(2) *Op. cit.*, p. 53.

(3) « Ce ne sont pas nos sens qui nous trompent ; mais c'est notre volonté « qui nous trompe par ses jugements précipités (*a*). »

(4) Divers auteurs parlent des stoïciens comme ayant professé la doctrine de l'exactitude des sens. Ils se fondent sur les quelques mots qu'on trouve à ce sujet dans Diogène Laërce et dans Plutarque (*b*). Toujours est-il que Cicéron range expressément plusieurs stoïciens au nombre des philosophes qui accusaient les sens d'infidélité (*c*). Quant à Abbadie, qui assure que si les sens étaient trompeurs, c'en serait fait des croyances de la religion chrétienne (*d*), et à Mic. Ang. Fardella, qui prétend que les paroles adressées à saint Thomas par Notre-Seigneur Jésus-Christ, peuvent très-bien être expliquées sans qu'il en résulte rien de favorable à l'exactitude des

(*a*) *De la recherche de la vérité*, l. I, p. 20. — (*b*) *Vie des principaux philos.*, p. 290. — *Les Opinions des philosophes*, l. XXI, p. 197. — (*c*) *Academicorum*, l. 1, p. 54 et 66. — (*d*) V. Bayle, *Nouv. de la répub. des lettres*, t. I, p. 272.

dans le contrôle que les sens exercent les uns sur les autres, comme lorsque le toucher vient confirmer les données fournies par la vue. Car si au lieu d'apporter les uns et les autres des impressions exactes, ils en donnaient de fausses, nous tomberions en pareil cas d'une erreur dans l'autre sans jamais pouvoir en sortir, comme le fait très-bien remarquer Lamy[1], d'après Epicure[2]. Descartes ne tient pas un autre langage, lorsque, oubliant les rêves de son imagination, et rentrant dans le domaine de la réalité, il nous peint l'homme comme devant à peu près tout à ses sens[3]. Ce philosophe n'a donc jamais pu douter, comme il recommande de le faire, et comme il dit l'avoir fait.

Quant au doute considéré dans ses applications scientifiques, bien que Cicéron l'ait appelé le commencement de la science [4], il n'est le commencement de rien, et par lui-même n'est rien. En regard de l'erreur et de la vérité, il représente le zéro des mathématiques entre les quantités négatives et les quantités positives. Mieux vaut, je l'avoue, rester dans le doute que d'adopter une erreur, tout comme il est moins fâcheux de ne rien posséder que d'être criblé de dettes; mais zéro de fortune ou l'absence de dettes ne donne pas un commencement de richesse. De même, pour les richesses scientifiques, le doute ou zéro de savoir ne les commence pas; au lieu de cela, la science ne naît que quand le doute cesse.

Jamais, au reste, il n'a été réellement porté au point où certains philosophes se sont efforcés de le faire croire. Pyrrhon lui-même ne doutait pas aussi complétement qu'on s'est plu à le dire. La preuve en est que dans la vie

sens (*a*), nous laisserons au lecteur à décider lequel de ces deux auteurs a raison, théologiquement parlant.

(1) *De Principiis rerum libri tres*, p. 92.

(2) *De Rerum naturâ*, lib. IV, vers 499 et 500.

(3) *La Dioptrique*, t. V, p. 1.

(4) .... « Principium philosophiæ esse sceptim (*b*). »

(*a*) *Dict. hist.*, etc., t. IV, art. Zenos, p. 343. — (*b*) *De nat. deorum*, t. I, p. 161.

ordinaire il se laissait guider, comme les autres hommes, par le témoignage de ses sens. Ainsi la pratique, cette pratique ou expérience à laquelle appartient la décision de toutes les questions solubles ou non, donnait un démenti formel à son hypothèse. Quiconque réfléchira un peu sur de semblables exemples et voudra s'observer soi-même consciencieusement, demeurera infailliblement convaincu que le doute absolu, comme on l'a cru un moment avec Descartes, ne saurait être le point de départ de la philosophie. Cette science, étant essentiellement affirmative, doit trouver sa base dans une affirmation *initiale,* évidente. Sans cela elle ne serait rien.

ARTICLE II. — Je pense, donc je suis [1].

Je pense, donc je suis, dit résolument Descartes; car si l'on peut douter de toutes les autres choses, il n'est pas possible, ajoute-t-il, que moi qui pense, je le puisse faire sans exister réellement [2].

Sur ce dernier point, tout le monde sans doute tombera d'accord avec lui, puisque la pensée, étant une action, doit avoir une cause capable de la produire. Par conséquent, je

[1] Dans son rapport, M. Damiron me reproche de n'avoir pas su combattre le fameux *cogito, ergo sum,* et d'ignorer ce qui a été dit récemment touchant l'importance de cette donnée philosophique (*a*), de « cette pensée « féconde et sublime, le *fiat lux* de la philosophie moderne», comme l'appelle M. de Rémusat (*b*).

Les lecteurs resteront convaincus, j'espère, que pour démontrer toute l'inanité de la prétendue découverte de Descartes, il m'aurait assurément suffi de faire remarquer que depuis plus de deux cents ans qu'elle a fait, avec fracas, son entrée dans le monde, elle s'amincit de plus en plus. Or, mon article contient bien encore quelques arguments d'une certaine valeur, en outre de cette accablante objection.

[2] *Discours de la méthode,* t. I, p. 158. — «Me trompe qui pourra; si « est-ce qu'il ne pourra jamais faire que je ne sois rien, tandis que je « penserai être quelque chose (*c*). »

(*a*) *Moniteur Univ.*, 26 juillet 1841, p. 1880 et 1881. — (*b*) *Essais de Philosophie*, t. I, p. 109. — (*c*) *Les Méditations*, t. I, p. 266.

pense, donc je suis, est la reproduction, en d'autres termes, de cette assertion fort peu contestable : une action prouve l'existence d'un agent, ou si l'on aime mieux, il n'y a pas d'effet sans cause. Mais pour être vraie, il ne s'ensuit pas que la proposition, sur laquelle on a tant insisté depuis, renferme tout ce que son auteur a cru en avoir tiré. Suivant lui, elle est la première qui doive se présenter à l'esprit de tout philosophe raisonnant bien [1]. Par ce motif, il en fait le principe, c'est-à-dire le commencement de l'édifice qu'il veut élever. Il persiste dans la même opinion, après avoir été forcé de reconnaître que plusieurs autres concepts précèdent celui dont il continue néanmoins à vouloir faire son point de départ[2], sans s'apercevoir qu'un tel aveu renverse toute l'économie de son système. Voilà donc la proposition mère, fondamentale du cartésianisme, dépouillée du caractère primordial que bien des gens s'imaginent encore pouvoir lui attribuer, à la manière de son auteur. Il ne sera pas plus difficile de démontrer qu'on en a tiré des conséquences qui n'en découlent, en aucune façon.

Incontestablement le fait de la pensée prouve l'existence de causes capables de lui donner lieu. Mais ce fait ou la pensée elle-même, avec quelque attention qu'on l'observe en descendant en soi, est loin de pouvoir, à lui seul, nous apprendre comment il se produit. Et cependant, sans pouvoir s'appuyer d'aucune autre donnée, Descartes trouve celle-ci suffisante pour conclure qu'il est un être pensant, c'est-à-dire une âme complétement distincte du corps[3],

(1) *Les Principes de la philosophie*, t. III, p. 69.

(2) « Lorsque j'ai dit que cette proposition, *je pense, donc je suis*, est la « première et la plus certaine qui se présente à l'esprit de celui qui con- « duit ses pensées par ordre, je n'ai pas pour cela nié qu'il ne fallût sa- « voir *auparavant* ce que c'est que pensée, certitude, existence, et que « pour penser, il faut être, et autres choses semblables (*a*). »

(3) *Discours de la méthode*, t. I, p. 158.— Descartes, après avoir proclamé l'immortalité de l'âme, comme la conséquence de son *immatéria-*

(*a*) *Les Principes de la philosophie*, t. III, p. 69.

puisque, suivant lui, le corps est incapable de penser ([1]).

Comment prouve-t-il cette assertion ? Tout simplement en la déclarant vraie, procédé assurément peu philosophique, quand on s'est engagé à produire des démonstrations rationnelles et susceptibles de résister à la controverse. Du reste Descartes ne tarde pas à fournir des armes contre lui-même, en faisant remarquer que l'âme ne peut sentir sans le concours du corps ([2]). Or, si cela est, quelle preuve reste-t-il de l'existence si légèrement admise d'un principe sentant, comme être réel et subsistant de lui-même? Aucune assurément. Rien d'étonnant, dès lors, si Arnault, Hobbes, Gassendi, Huet et une foule d'autres philosophes se sont refusés à voir dans le fameux *je pense, donc je suis*, une démonstration de l'existence de l'âme ([3]) ; si depuis plus de deux siècles ce même argument n'a pas avancé

lité (*a*), n'cst pas toujours aussi décisif à ce sujet, comme par exemple lorsqu'il dit : « Pour ce qui est de l'état de l'âme après cette vie, j'en ai « bien moins de connaissance que M. d'Igby ; car, laissant à part ce que la « foi nous enseigne, je confesse que par la seule raison naturelle nous « pouvons bien faire beaucoup de conjectures à notre avantage et avoir de « belles espérances, mais non point en avoir aucune assurance (*b*). »

Il n'y a pas bien loin de là à dire, avec Cicéron ; « Me verò delectat ita « esse ; deinde etiamsi non sit, mihi tamen persuadere velim » (*c*) ; ou avec Sénèque : « Juvabat de æternitate animarum quærere, imò me hercule cre- « dere. Credebam enim facilè opinionibus magnorum virorum, rem gratis- « simam promittentium magis quàm *probantium* (*d*). » Plus d'une fois, de pareilles pensées sont venues troubler les croyances des hommes de notre époque, les plus persuadés; de Benjamin Constant, de M. de Chateaubriand. Quant à Jouffroy, il a, de son vivant même, plusieurs fois proclamé son doute (*e*). Il n'y a guère que Montlosier qui soit resté bien ferme dans son extravagant et ridicule système d'animisme (*f*).

([1]) *Les Méditations métaphysiques*, t. I, p. 250.

([2]) *Les Méditations métaph.*, t. I, p. 251.

([3]) T. I, *troisième objection*, p. 368.—*Objections contre les Méditations*, t. II, p. 15. — *Opera omnia*, t. III, *disquis. metaph.*, p. 297. — *Censura phil. cartesianæ*, p. 77.

(*a*) *Discours de la Méthode*, p. 190. — *Les Méditations*, t. I, p. 246 à 262. — (*b*) *Lettres*, t. III, p. 38. — (*c*) *Tuscul.*, l. I, p. 13. — (*d*) *Epistolæ*, p. 102. — (*e*) *Le Globe*, 1830. — (*f*) *Les Mystères de la vie humaine*, t. II, p. 579.

d'un pas la difficulté qu'il devait résoudre [1]. Un résultat aussi peu conforme aux espérances du cartésianisme mérite bien qu'on y ait égard. Je m'en autoriserai pour dire que, nul pour prouver l'existence de l'âme, l'argument *je pense, donc je suis*, ne fournit pas une meilleure preuve de notre existence matérielle que ne peut le faire l'observation d'une foule de phénomènes de l'organisme humain, dont nous avons également conscience [2].

ARTICLE III. — De l'âme.

Pendant longtemps la société chrétienne s'est développée et a vécu sous l'empire de la croyance à l'immortalité de l'âme et à une autre vie. Durant cette longue période, le bien-être matériel des peuples n'a jamais été, à beaucoup près, ce qu'il est aujourd'hui, où des motifs basés sur des avantages purement temporels, sont invoqués par tous les gouvernements civilisés, à l'appui de leurs mesures législatives ou administratives.

Au milieu de cet entraînement général des esprits, un petit nombre d'hommes songent sérieusement à une autre vie, et bien que l'ancienne croyance ne soit pas encore entièrement perdue, bien qu'un certain nombre de personnes cherchent à la raviver, et soutiennent que sans elle il n'y a ni société ni morale possibles, le plus grand nombre reste indifférent, et s'occupe avant tout de ses intérêts maté-

[1] Il faut avoir un triple bandeau sur les yeux et être bien décidé à ne jamais se rendre à l'évidence, pour dire, comme M. Cousin : « Cette dé« monstration de la spiritualité de l'âme par la conscience de la pensée « était à la fois le point de départ et le fondement du cartésianisme. « Toutes les attaques de Gassendi étaient venues se briser contre ce fon« dement inébranlable (*a*).» Cependant M. Bautain, qui certes n'est pas un aigle en philosophie, porte, avec grande raison, un jugement tout opposé sur le fameux *je pense, donc je suis* et sur ses prétendues conséquences (*b*).

[2] Gassendi, *Opera omnia*, t. III, *Dubit. et instantiæ*, etc., p. 293 et seq.

(*a*) *Journal des Savants*, février 1842, p. 101. — (*b*) *Psychologie expérim.*, t. I. *Discours prélim.*

riels. Cependant il serait grandement à désirer qu'une question aussi grave fût scientifiquement résolue, comme elle pourrait l'être : notre conduite y gagnerait de pouvoir se mettre en harmonie avec nos principes, et la morale, quoi qu'on en dise, y trouverait son compte, aussi elle [1]. C'est dans cette persuasion que je crois devoir discuter ici l'existence de l'âme, tout disposé du reste à sacrifier cette petite dissertation, si au lieu de l'approuver, comme je l'espère, l'Académie la jugeait dangereuse. En attendant, je dois faire observer qu'il m'était tout à fait impossible d'éviter cette discussion dans un examen du cartésianisme, par la raison que l'auteur du *Discours de la méthode* et des *Méditations* met si souvent Dieu et l'âme en scène, que s'il avait voulu donner à ces deux ouvrages un titre en rapport avec le sujet dont ils traitent en premier lieu, chacun d'eux eût porté en tête : *De Dieu et de l'âme*. Ma position étant ainsi constatée, je vais dire tout ce que je crois être la vérité [2], sur une question qui finira

(1) Pomponace a très-bien prouvé, toutefois après Epicure (*a*), que l'homme qui ne croit point à la vie à venir, loin de se livrer brutalement à la fougue de ses passions, comme on est généralement porté à le supposer, doit au contraire observer plus consciencieusement que tout autre les lois de la morale, puisque c'est pour lui le plus sûr moyen de tirer de sa courte existence le meilleur parti possible (*b*).

(2) Un des plus grands obstacles aux progrès sociaux se trouve dans l'opinion généralement répandue, *qu'il ne faut pas tout dire*, que *toute vérité n'est pas bonne à dire*. Cette erreur encore si accréditée, quoique combattue par l'expérience de tous les temps, qui montre que la connaissance de la vérité a toujours été un bien, autrement la science serait la plus grande des calamités, est doublement fâcheuse. D'abord, elle nous accoutume à juger la valeur des choses d'après les avantages ou les inconvénients qu'elles nous semblent avoir ; c'est-à-dire presque toujours d'après nos passions. Elle entretient, en outre, ces habitudes de dissimulation en horreur à Destutt de Tracy (*c*), et bien inutiles quant à leur but, aujourd'hui où personne ne peut former raisonnablement le projet de tenir long-

(*a*) Lucrèce, *De rerum natur.*, l. III, vers 33 et seq. — (*b*) *De immort. animæ*, c. XIV, p. 119. V. Bayle, *Dict.*, c. III, p. 783. — (*c*) Mignet, *Revue des Deux Mondes*, juin 1842. *La Vie et les Travaux de Destutt de Tracy*, p. 710.

sans doute par être discutée dans nos Chambres, comme elle l'a été dans le sénat de Rome ([1]).

Le meilleur plaidoyer que j'aie lu en faveur de l'existence de l'âme, et j'en ai lu beaucoup entre Platon ([2]) et M. Chardel ([3]), est celui de Gassendi. Le vertueux prêtre termine son œuvre consciencieuse en avouant, avec candeur, qu'il n'y a pas de preuve *mathématique* de l'existence de l'âme. Néanmoins il assure que les autres preuves, *aidées des lumières de la foi*, démontrent que l'homme possède une âme immortelle([4]). Bayle, après Pomponace, Sherlock,

temps la lumière sous le boisseau. Par tous ces motifs, j'ai cru devoir parler de l'âme, de la manière qu'avec mes idées le pieux Bonnet n'eût pas manqué de le faire, comme on peut le présumer d'après le passage suivant : « Je ne crois point, dit le consciencieux savant genevois, à « la *matérialité* de l'âme ; mais je veux bien qu'on sache que si j'étais « matérialiste, je ne me ferais aucune peine de l'avouer. Ce n'est pas « parce que cette opinion *passe pour dangereuse*, que je ne l'ai pas adop- « tée, c'est uniquement parce qu'elle ne m'a pas paru fondée... Ce qui est, « est ; et nos conceptions doivent lui être conformes..... Si quelqu'un dé- « montrait jamais que l'âme est matérielle, loin de s'en alarmer, il fau- « drait admirer la PUISSANCE qui aurait donné à la matière la capacité de « penser (*a*). »

Longtemps avant Bonnet, saint Paul avait dit : « Nous ne pouvons rien « contre la vérité (*b*). » Dans cette persuasion, tous les hommes à pensée généreuse se plaisent, à l'exemple de Henry Étienne (*c*), à croire à son inévitable triomphe (*d*). C'est pour cela qu'ils ne peuvent en même temps s'empêcher de flétrir de leur mépris ceux qui, comme d'Alembert, justement vitupéré à ce sujet par Naigeon (*e*), croient devoir garder avec les erreurs religieuses des ménagements qui répugnent à la conscience de l'honnête homme.

([1]) Sallustii opera. *Catilina*, p. 66 et seq.

([2]) *Timée*, ou *De animâ*.

([3]) *Essai de physiologie psychologique, ou Explication des relations de l'âme avec le corps.*

([4]) *Opera omnia* t. II, *De anim. immortalitate*, p. 650.

(*a*) *Contemplations de la Nature*, t. I, Préface, p. LXVIII. — (*b*) V. Bayle, *Nouvelles de la rép.*, t. I, p. 455. — (*c*) Sextus Empiricus, édit. de Fabricius, Préface. — (*d*) *Revue des Deux Mondes*, 1842. *Vie de Destutt de Tracy*, p. 709. — (*e*) *Encyclop. méthod.*, PHILOSOPHIE, t. III, p. 240 à 241.

Perot d'Ablancourt, et un grand nombre de philosophes, a également été d'avis que l'âme dont Moïse place le siége dans le sang [1], et Empédocle dans la constitution du sang [2], a pour unique preuve de son existence l'autorité de l'Ecriture [3] ; dispensant ainsi ceux qui rejettent la révélation de croire à l'âme, si l'étude des faits scientifiques ne leur en démontre pas l'existence.

Descartes se vantait hardiment d'être parvenu à résoudre ce problème quand il disait : « Et pour ce qui regarde « l'âme, quoique plusieurs aient cru qu'il n'est pas aisé « d'en connaître la nature, et que quelques-uns aient « même osé dire, que les raisons humaines nous persua- « daient qu'elle mourait avec le corps, et qu'il n'y avait « que la seule foi qui enseignât le contraire, néanmoins, « d'autant que le concile de Latran, tenu sous Léon X, « en sa session huit, les condamne, et qu'il ordonne ex- « pressément aux philosophes chrétiens de répondre à « leurs arguments, et d'employer toutes les forces de leur « esprit pour faire connaître la vérité, j'ai bien osé l'en- « treprendre dans cet écrit [4]. » Or, les preuves sur lesquelles il fonde la démonstration de la vérité qu'il prend ainsi l'engagement de faire triompher, se réduisent au fameux argument : je pense, donc je suis, dont l'insuffisance, sous le rapport de la question actuelle, a déjà été surabondamment démontrée ; et à une pétition de principe, contenue dans la proposition suivante : l'âme, en tant que substance qui pense, est une, indivisible, *inétendue* ou incorporelle [5].

Cette indivisibilité de l'âme, son inétendue, ont constamment été données par Descartes et ses sectateurs, comme la distinguant radicalement de la matière [6], qui,

(1) *Lévitique*, c. XVII, v. 11 et 14, et *Deutéronome*, c. XII, v. 23.

(2) Voy. Plutarque, t. XXI, p. 195.

(3) *Réponses aux questions d'un provincial*, t. III, p. 768.

(4) *Médit. métaphys.* t. I, p. 217. *Épître à MM. les Doyens*, etc.

(5) *Op. cit.* t. I, p. 243.

(6) Après avoir, en vingt endroits de son premier volume, soutenu dans

elle, a pour caractère essentiel l'étendue. A cela il n'y aurait rien à objecter, si un être quelconque pouvait exister sans avoir d'étendue. Mais on peut voir dans Gassendi, avec quelle évidence il prouve, contre Descartes, que l'âme ne peut exister sans être étendue [1]. En vain les plus fameux cartésiens ont-ils prétendu qu'attribuer l'étendue à Dieu et à l'âme, c'était les faire l'un et l'autre matériels[2]. Cette conséquence, où ils voient le comble de l'impiété, n'a pas empêché et n'empêchera jamais personne de raisonnable, de reconnaître que Dieu, dont l'immensité embrasse l'univers, ne peut pas être privé d'étendue. Il faut toute l'exaltation délirante de Pascal, pour oser réduire Dieu à un point mathématique, pouvant se mouvoir avec une telle rapidité, dans tous les sens à la fois, qu'il remplisse ainsi tout l'univers[3]. A moins d'en venir là, on est forcé de convenir que si vraiment il existe deux principes différents, l'esprit et la matière, ils ont une qua-

le sens rigoureux de Descartes, l'unité, l'indivisibilité du principe sentant, M. de Rémusat revient encore sur le même sujet, dans les termes suivants : « D'ailleurs, quand on dit avec Descartes que l'esprit est inétendu, on en-« tend surtout qu'il est un (*a*). »

Jamais assurément Descartes n'aurait consenti à la concession faite en son nom. Il voulait avec l'unité, l'inétendue dans toute la rigueur du terme. C'était bien la peine de batailler si longtemps contre la vérité pour finir par se rendre honteusement à son évidence. Cependant cette manière timide et évasive de lui rendre hommage n'empêchera pas que, par l'abandon du principe qui est la pierre angulaire du cartésianisme, le néo-cartésien n'ait renversé d'un trait de plume tout ce qu'il avait dit jusque-là en faveur du système auquel il avait, sans aucun doute, l'intention de venir en aide.

(1) *Opera omnia*, t. V. *Disquis. metaphys.*, p. 405 et suiv.

(2) Bayle, *OEuvres mêlées*, *Réponses aux questions*, etc., p. 941.

(3) « Croyez-vous qu'il soit impossible que Dieu soit infini sans parties ? « Oui. Je veux donc vous faire voir une chose infinie et indivisible : c'est « un point se mouvant partout d'une vitesse infinie ; car il est en tous « lieux et tout entier, dans chaque endroit (*b*). »

(*a*) *Essais de Philosophie*, t. II, p. 41. — (*b*) *Lettres Provinciales* et *Pensées*, t. II, p. 357.

lité commune par laquelle ils se ressemblent, l'étendue [1].

Descartes n'a donc rien fait pour la démonstration qu'il avait en vue. On peut même dire qu'il a fourni une arme contre lui, en définissant la pensée d'une manière peu conforme au spiritualisme, quand il dit : « C'est pourquoi « non-seulement entendre, vouloir, imaginer, mais encore « *sentir* est la même chose que penser [2]. » Plus tard Condillac a dit : « Penser c'est sentir. [3] » Où est la différence ? j'avoue ne pouvoir pas la découvrir. Seulement, je vois, d'un côté comme de l'autre, la nécessité d'accorder une âme aux animaux[4], si ne pouvant sentir qu'au moyen d'un tel principe, ils sentent réellement, comme personne à peu près n'en doute ; ou bien d'en refuser une à l'homme, s'il est prouvé qu'ils n'en aient pas.

La même conclusion découle, à mon sens, de ce que Descartes a dit au sujet de la distinction que la parole ou le langage établit entre l'homme et les animaux, en cela que ceux-ci sont incapables de s'en servir pour communiquer leurs idées, tandis que l'homme le plus stupide est toujours en état de le faire [5].

[1] Suivant Clarke, l'idée d'immatérialité n'exclut pas celle d'extension (*a*).

[2] *Les Principes de la philosophie*, t. III, p. 67 à 68. — V. aussi *Méditations*, t. I, p. 255.

[3] *OEuvres complètes*, t. XV. *Logique*, p. 269.

[4] Homère désigne par le même mot, celui de ψυχή, l'âme de l'homme et celle des animaux. Ainsi il dit, en parlant d'un des chevaux d'Achille, mortellement atteint par la lance de Sarpédon, que son âme s'envole (*b*). Depuis le prince des poëtes, depuis les premiers temps de l'Eglise (*c*), jusqu'à l'évêque d'Hermopolis (*d*) et à M. Bautain (*e*), l'immense majorité de ceux qui ont cru à l'âme de l'homme, en ont accordé une aux animaux, établissant ainsi entre eux et lui une analogie tout aussi grande que ceux qui refusent une âme à l'un et aux autres. Dans un cas comme dans l'autre, c'est dire que le règne animal, pétri du même limon, ne diffère que par des conditions matérielles d'organisation.

[5] *Discours de la méthode*, t. I, p. 187.

(*a*) *Encyclopédie méthod.*, t. I, art. COLLINS, p. 796, 2e colonne. — (*b*) *Iliade*, chant XVI. — (*c*) Lactance, *De irâ Dei*, c. VII, p. 759. — Arnobius, *Adv. gentes*, l. II, p. 52. — (*d*) *Défense du Christianisme, ou Conférences*, etc., t. I, p. 293. — (*e*) *Psychologie expérim.*, t. I, p. 141.

Mais si, avec Descartes, on entend par parole ou langage, la communication de ses impressions, par le secours des sons ou de signes quelconques [1], on ne tarde pas à se convaincre qu'un bon nombre d'idiots en sont complétement privés, tandis qu'un grand nombre d'animaux des ordres élevés s'entendent très-bien, au moyen de certains sons. C'est là un fait avéré de tous les temps, depuis et avant le petit livre de Plutarque, *Quels animaux sont les plus avisés, ceux de la terre ou ceux de l'eau* [2], jusques aux curieuses observations de M. Leroy sur l'instinct des animaux [3]. De sorte qu'en prenant à la rigueur les idées de Descartes, comme il se doit toujours faire en philosophie, on est forcé d'accorder une âme à ceux des animaux qui s'entendent, et de reconnaître que, parmi les hommes, les idiots n'en ont pas. Cela au reste ne serait pas plus étrange que de supposer, comme Descartes le fait, une véritable inégalité, une différence originaire dans les âmes humaines [4].

Nous verrons dans l'article suivant, que plusieurs autres fonctions élevées de l'homme, dans lesquelles Descartes voit l'action de l'âme, et par conséquent la preuve de l'existence d'un principe immatériel, s'expliquent très-bien sans le secours d'une semblable cause. Pour le moment, nous nous contenterons de rappeler, comme un fait au-dessus de toute contestation, que le développement, l'accroissement, la maturité, la décroissance, les troubles [5], et enfin l'anéantissement de toutes les facultés intellectuelles, sont liés à des conditions matérielles d'organisation telle-

(1) *Discours de la méthode*, t. I, p. 186.

(2) *OEuvres mêlées*, trad. d'Amiot, t. XIX, p. 75 et suiv.

(3) *Encyclopédie*, t. III. *Instinct des* ANIMAUX, p. 5 à 47.

(4) « Toutes les âmes que Dieu met en nos corps ne sont pas également nobles et fortes (*a*). »

(5) *Moralistes anciens*. Entretiens de Socrate, p. 136. — Aristote, *De animâ*, t. II.

(*a*) *Les Passions de l'âme*, t. IV, p. 174.

ment impérieuses, tellement puissantes, que sous leur influence, l'âme, si elle existe, ne se décèle par aucun phénomène de nature à démontrer la réalité d'une force différente, séparée et séparable du corps de l'homme([1]). Qu'ainsi, en admettre l'existence, c'est, suivant Lagrange, tomber dans un de ces doubles emplois repoussés par la saine philosophie ([2]).

ARTICLE IV. — De l'automatisme.

Descartes paraît bien avoir été conduit par ses propres méditations ([3]) à refuser aux animaux la raison et la connaissance, en un mot à en faire des machines dépourvues de toute sensibilité ([4]), car, suivant toute apparence, il n'a pas connu l'ouvrage dans lequel Peirera avait déjà soutenu la même opinion ([5]). Il a dû ignorer aussi complétement l'opinion de Diogène et des stoïciens sur le même sujet ([6]), de laquelle on peut conclure, malgré son peu de développement, non pas que les animaux sont insensibles, comme

([1]) Si l'on avait observé, depuis cinq mille ans, un seul fait d'action isolée de l'esprit, ce qui prouverait qu'il peut exister indépendamment du corps, il y a longtemps que les spiritualistes ou les partisans de deux substances auraient gagné leur procès. Mais jamais rien de tel n'a été ni ne sera vu, et, de nos jours, on peut dire, comme du temps d'Aristote : *Verùm non est motus extra res* (*a*). Newton ne tient pas un autre langage, lorsqu'il manifeste l'espoir qu'un jour viendra où tous les phénomènes de l'organisation vivante seront expliqués par les lois générales de la physique (*b*), au moyen desquelles il a lui-même expliqué les problèmes les plus importants de la mécanique céleste. Chose remarquable, le mot d'*âme* ne se trouve pas une seule fois dans l'ouvrage où il a consigné cette pensée pleine de justesse et de philosophie.

([2]) *De la nature des choses*, t. I, p. 243, note.

([3]) Baillet, *Vie de Descartes*, t. I, p. 189.

([4]) *Discours de la méthode*, t. I, p. 189.

([5]) *Antoniana Margarita*. Medinæ Campi, 1554.

([6]) Sénèque, *De irâ*, p. 3, 2e col. — Plutarque, *De placitis philos.*, l. V, c. XX.

(*a*) *Opera omnia*, t. I, p. 480. — (*b*) *Princip. phil. natur.*, Préface.

Du Rondel s'est cru autorisé à le dire [1], mais que dans leurs passions ils ne sont pas impressionnés de la même manière que nous ; qu'ainsi la colère d'un lion n'est pas celle d'un homme. Rien de cela ne doit, par conséquent, empêcher de considérer Descartes comme ayant été en France le promoteur de l'hypothèse reproduite plus tard par Buffon, si justement critiqué à ce sujet par Condillac [2], savoir, que les animaux n'ont ni âme, ni sentiment de leur existence [3].

Beaucoup de cartésiens adoptèrent avec enthousiasme cette manière de voir, et la propagèrent avec ardeur, comptant avoir en elle un moyen assuré de tracer une ligne de démarcation infranchissable entre l'homme et les animaux [4]. D'autres, au contraire, ne pouvant s'empêcher de voir combien l'opinion de leur maître était en opposition, en désaccord avec les observations de tous les moments, les données les moins contestables de l'expérience, le témoignage le plus vulgaire des sens, ne tardèrent pas à répudier une prétendue découverte, que Bayle regarde comme faisant la honte de ceux qui l'ont accueillie [5]. Mais Descartes n'a pas été témoin de cet abandon de sa doctrine, et, après l'avoir fondée avec un certain éclat [6], il a pu croire à un succès durable.

Dans sa pensée, la digestion, la respiration, la circulation, la génération, l'exercice de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût et du toucher, ont lieu chez les animaux sans l'intervention de l'âme, puisqu'ils n'en ont pas. Ce sont, par conséquent, de véritables machines privées de sentiment et de connaissance, qui agissent à la manière d'automates mus par des ressorts. Mais en supprimant l'action

(1) Bayle, *Dict. hist.*, t. III, art. Peirera, p. 650 G.
(2) *OEuvres complètes*, t. III, *Traité des animaux.*
(3) *De la nature des animaux.*
(4) Bayle, *Dict. hist. et crit.*, art. RORARIUS, p. 76 G.
(5) *Nouvelle de la rép. des lettres*, t. I, p. 80.
(6) *Loco citato.*

de l'âme pour toutes ces fonctions, en les expliquant par le pouvoir de l'organisation, Descartes renouvelait, sans le vouloir, la théorie de Dicéarque et d'Aristoxène, niant tous les deux l'existence de l'âme, et pour qui tout était dû à cette action, à ce jeu de la matière[1], appelé *harmonie* par les Grecs [2], *cœtus* par Asclépiades [3], et température par Gallien [4]. Toutefois, s'il était dans le vrai en s'efforçant de montrer que toutes les fonctions des animaux s'exécutent sans le secours d'une âme, il avait grand tort d'en conclure qu'à cause de cela, ils ne ressentent ni plaisir, ni douleur. Cette absurde conclusion devait révolter à peu près tout le monde; aussi, pour échapper à une conséquence regardée à tort comme découlant de l'automatisme, ou de la non-existence de l'âme chez les animaux, a-t-on pris le parti de rejeter un système qui, pour le fond, avait la vérité pour lui.

Descartes cependant devait chercher à en faire l'application à l'homme. Dans ce dessein, il n'a pas hésité à rapporter toutes les fonctions qui nous sont communes avec les animaux au jeu pur et simple d'une organisation maté—

(1) « Ait Dicearcus vim omnem eam quâ vel agamus quid vel sentiamus, « in omnibus corporibus vivis æqualiter esse fusam, neque separabilem à « corpore, quippe nulla, nec sit quicquam, nisi corpus unum et simplex, « ita *figuratum* ut *temperatione* naturæ vigeat et sentiat (*a*). »

Aristoxène était dans ces principes, et employait expressément le mot harmonie pour désigner l'action physique des organes (*b*). L'auteur du livre ayant pour titre *Ce qui se passe aux enfers*, attribué à tort suivant Plutarque à Héraclite, s'était rangé au système de l'harmonie (*c*), professé, avons-nous dit, par Asclépiade (*d*).

(2) Aristote, *Opera omnia*, t. II. *De animâ*.—Simmias, in *Phædone*.

(3) V. Cœlius Aurelianus, t. I, *Acut. morb.*, l. I, p. 50; et Plutarque, *Opinions des phil.*, t. XXI, l. IV, p. 192.

(4) *Quòd animi mores corporis temperaturas sequuntur.* (*Opera omnia*, t. I, p. 638.)

(*a*) Cicéron, *Tuscul.*, I, c. X, et *Academ. quæst.*, l. II, p. 77. —(*b*) Cicéron, *Tuscul.*, c. I, p. 18. — (*c*) *OEuvres mêlées*, t. XXIII, p. 251. — (*d*) V. Plutarque, *Les Opin. des phil.*, t. XXI, p. 192.

rielle([1]). Bien que toutes les passions viennent retentir dans l'âme, il les regarde comme partant des viscères, à l'exception de l'admiration, qui seule est rapportée au cerveau ([2]). Quelques autres fonctions affectives, la faim, la soif, la douleur, la colère, la joie, etc., sont le résultat d'une action déterminée par l'union de l'âme avec le corps([3]), et par leur influence réciproque, tandis que la volonté appartient uniquement à l'âme ([4]), et n'a pas d'autre cause que ce principe.

Ainsi pour ceux qui, à l'exemple de Descartes, ont cru avoir trouvé dans l'automatisme les bases d'une distinction tranchée et infranchissable entre l'homme et les animaux, la question est maintenant réduite à découvrir, chez l'homme, des fonctions d'une autre nature que celles dont les animaux sont capables. Or, quand on compare attentivement ses fonctions avec les leurs, on découvre bien entre elles, sous le rapport de la perfection et du développement, des nuances, des degrés quelquefois très-grands, immenses même peut-on dire, mais on n'arrive jamais à voir des différences vraiment spécifiques([5]). Loin de là, on est con-

([1]) *Discours de la méthode,* t. I, p. 174. — *De l'homme,* t. IV, p. 348 à 361, et p. 422 à 428.

([2]) *Les Passions de l'âme,* t. IV, p. 117.

([3]) *Les Méditations métaph.,* t. I, p. 336.—*Les Principes de la philosophie,* t. III, p. 93.

([4]) *Les Passions de l'âme,* t. IV, p. 53.

([5]) Bayle assure positivement qu'à bien étudier les fonctions de l'homme et des animaux, il est impossible de constater aucune différence spécifique entre son âme et la leur (*a*). La même conclusion découle de deux traités de Plutarque ayant pour titre, l'un, *Que les bêtes usent de raison* (*b*), l'autre, *Quels animaux sont les plus avisés, ceux de la terre ou ceux de l'eau* (*c*). Il nous suffira de mentionner, à l'appui de cette manière de voir, l'éducation que les corneilles donnent à leurs petits pour leur apprendre à saisir leur proie au vol (*d*); les perfectionnements que d'autres

(*a*) *Dict. hist. etc.*, art. Rorarius, p. 80. — (*b*) *OEuvres morales*, t. IV, p. 360 et suiv. — (*c*) *OEuvres complètes*, t. XIX, p. 79 et suiv. —(*d*) *Le Globe*, 6 mai 1830, p. 318.

duit en définitive à reconnaître que les animaux possèdent les rudiments de toutes les facultés auxquelles l'homme doit sa supériorité.

Ce fait, dont on peut encore trouver la confirmation dans l'ouvrage où Spurzheim s'est efforcé de présenter un certain nombre de *facultés affectives* comme étant exclusivement propres à l'homme (1), reçoit pour l'anatomiste un nouveau genre de confirmation que voici. Si l'on va jeter un coup d'œil sur la collection de crânes d'hommes de différentes races, rassemblée par M. Guy, on verra leurs formes aller graduellement en se dégradant, à mesure que l'on passe de la race la plus parfaite aux races de plus en plus inférieures ; au point qu'arrivé par des nuances insensibles à des têtes que presque plus rien ne distingue de celles des singes, on ne peut se défendre d'une sorte d'effroi à l'aspect d'une vérité si mortifiante pour l'orgueil humain. On pardonne alors bien volontiers à Salomon d'avoir dit : « L'homme n'a rien de plus que la bête (2). »

oiseaux apportent, suivant les circonstances, dans la fabrication de leur nid (*a*) ; et surtout ce fait si remarquable d'un troupeau d'ours qui, tout récemment, est venu livrer l'assaut à un village de Sibérie, dont les habitants avaient, quelques jours avant, enlevé deux oursons dans une forêt (*b*). Bien plus, s'il faut en croire Polignac, il existe en Pologne une espèce de renards, vivant en troupes, appelés baubaques, qui se livrent des combats en règle et font des prisonniers (*c*). Mais, dût-on écarter ce récit comme au moins empreint de cette exagération, démentie par l'expérience de tous les jours, qui a porté Celse à placer les animaux au-dessus de l'homme (*d*), il resterait toujours bien avéré que Maxime de Tyr a attribué aux animaux une irréflexion brutale d'action fort étrangère à tous ceux d'un ordre un peu élevé dans l'échelle, lorsqu'il a dit : « Sinè ratione et « prudentiâ, ita ut alterum, in perniciem alterius natum, improvidum, di- « vinæ virtutis expers, soloque sensu in diem gauderet et duceretur; « corporis viribus excelleret, intellectu autem nihil posset (*e*). »

(1) *Essai phil. sur la nat. morale et intel. de l'homme*, p. 47 à 85.

(2) *Ecclésiaste*, c. III, v. 19.

(*a*) *Revue Britannique*, juin 1829. — (*b*) *Courrier Français*, 11 janvier 1843. — (*c*) *L'anti-Lucrèce*, t. II, p. 73. — (*d*) V. *Origène contre Celse*, l. IV, p. 180 et suiv. — (*e*) *Maxim. Tyr. disc.* 41, p. 491.

Ainsi l'automatisme accueilli et propagé par les spiritualistes, dans des vues tout opposées, montre que chez l'homme, comme chez les animaux, on doit tout expliquer par des conditions matérielles d'organisation [1], comme Lamy, Du Hamel et Lamettrie ont essayé de le faire [2]. Descartes n'avait pas prévu cette conséquence de son système, qui, en réalité, est celui des *organiciens modernes*, c'est-à-dire de toute l'école de Paris [3] à peu près sans exception.

ARTICLE V. — Clarté des conceptions.

Jamais plus large porte n'a été ouverte à l'erreur que par cette fallacieuse proposition : *Ce que l'on conçoit clairement est vrai.* Descartes et ses sectateurs en ont fait un si fréquent usage, qu'elle sert pour ainsi dire de pivot à tous leurs raisonnements. Leur engouement pour ce principe ne leur a pas permis de voir qu'il serait la source de toutes sortes de déceptions. Un pareil résultat était pourtant inévitable, car la vérité n'est nullement subordonnée à notre manière de concevoir : elle existe par elle-même, que nous puissions ou non parvenir à la concevoir ou à la connaître. *Verum est id quod est*, ont dit de très-anciens philosophes [4].

Descartes a eu un instant la même pensée, lorsqu'il a considéré la vérité comme « étant la même chose que l'ê-

(1) Parménide (*a*) et Socrate (*b*) connaissaient très-bien toute l'importance de l'organisation, comme cause de nos fonctions.

(2) *Explication mécanique et physique des fonctions de l'âme sensitive.* — *De corpore animato.* — *L'homme machine.* (*OEuvres phil.*, t. III.)

(3) Cabanis, *Rapports du phys. et du moral.*—Magendie, *Précis élém. de physiol.* — Béclard, *Anot. génér.* —Broussais, *De l'irritation et de la folie.* — Rostan, *Dict. de méd.*, t. VIII. —Lorot, *De la vie.* — Collineau, *Anal. physiol. de l'entend.*; et une foule d'autres qu'il serait facile de citer.

(4) V. Sextus Empiricus, *Pyrrhon. hypotyp.*, p. 163.

(*a*) Aristote, *Métaphys.*, l. III, c. III. — V. Huet, *Faib. de l'esprit*, etc., p. 46. — (*b*) *Les Moralistes anciens*, p. 55.

tre [1]» ; mais il l'a bientôt abandonnée, et s'en est éloigné sans retour, en se montrant disposé à voir dans la vérité une sorte de moyenne entre deux opinions extrêmes [2]. Voici au reste quelles sont les conséquences de la définition à laquelle nous venons de nous rattacher.

Puisque la vérité est ce qui existe, nos efforts pour la découvrir ne sauraient être couronnés de succès que si nous possédons vraiment des moyens d'investigation dont la certitude et la sûreté ne puissent fournir matière à contestation. Des milliers de volumes, en sens opposé, ont d'abord été écrits à ce sujet par les anciens philosophes [3]; puis enfin l'expérience, dont la voix finit toujours par être écoutée, est venue clore la discussion, en montrant que toute notre connaissance de la vérité se réduit à une collection

(1) *Les Médit. métaphys.*, t. I, p. 312

(2) *Les Princip. de la philosophie*, t. III, p. 15. — Cette manière de considérer la vérité, jointe à l'assertion d'Aneponymus disant : « Nulla « est tam falsa opinio, quæ non habeat aliquid veri admistum, sed illud « tamen admistione cujusdam falsi obscuratur » (*a*), forme la base de cet éclectisme qui, après avoir été reproduit de nos jours avec un certain éclat, et avoir séduit de bons esprits (*b*), ne paraît pas devoir beaucoup tarder à retomber dans l'oubli (*c*) dont il n'aurait jamais dû sortir. La raison en est que la vérité, essentiellement intolérante, n'a pas ce caractère mitoyen qu'on se plaît à lui supposer. Basé sur une erreur grossière, l'éclectisme, dont presque tout le monde à présent commence à se moquer, l'éclectisme que Jouffroy a si traîtreusement flagellé dans ses *OEuvres posthumes* (*d*), conserve encore quelques partisans dévoués, entre autres M. de Rémusat, présentant sérieusement M. Cousin « comme celui qui, « depuis vingt-cinq ans, inspire toute la philosophie française » (*e*); puis MM. Mignet et Jules Simon, qui ne glorifient pas moins pompeusement le nouvel éclectisme et son illustre patron (*f*).

(3) V. Gassendi, *Opera omnia. De logica*, p. 69 et seq.

(*a*) *De Subst. physic.* — (*b*) Reveillé-Parise, *De l'Eclectisme en médecine et de ses caractères.* — (*c*) J. A. Rochoux, *Quelques Réflexions sur l'éclectisme.* — Bordas-Demoulin, *Lettres sur l'éclectisme*, etc. — Bautain, *Psychologie expérim.*, t. I, Introd., p. XXXVI. — (*d*) V. *Revue Indép.*, nov. et décemb. 1842. — (*e*) *Essais de philosophie*, t. I., Avertiss., p. IV. — (*f*) *Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1842, p. 707 à 708. *La Vie et les Travaux de Destutt de Tracy.* — *Même recueil*, 1er févr. 1843. *Etat de la phil. en France*, etc., p. 390.

de faits soigneusement constatés par le témoignage des sens ; les vérités dites d'induction ou de raisonnement, les vérités mathématiques, de haute physique ou de métaphysique, pouvant toutes se rattacher, d'échelon en échelon, à un fait dont, en définitive, les sens sont juges en dernier ressort [1].

Par exemple, c'est à la suite de raisonnements et de calculs assez longs et assez difficiles, que l'on peut parvenir à déterminer le diamètre du soleil et la distance où il est de la terre ; mais tout cela cependant se déduit d'une mesure d'angle, dont l'œil est définitivement l'appréciateur.

Ainsi, dans ce système, la démonstration de la vérité devient forcée, parce qu'elle repose sur une sensation si facile à constater que personne ne peut la nier. Il en est tout autrement quand on prend pour *criterium* de la vérité, la clarté de sa conception ; car, de ce que l'un dira concevoir clairement, l'autre niera avoir le même concept [2], et chacun pourra, avec la même apparence de raison, persister dans sa manière de voir. *Tot capita tot sensus* [3] est

(1) Cette filiation des sensations, et leur transformation en idées de plus en plus élevées, c'est-à-dire éloignées de leur point de départ, a été parfaitement connue et enseignée par Epicure (*a*), comme on peut le voir dans l'excellent *article* de Gassendi, intitulé : *Logica Epicuri* (*b*). Ainsi, tandis que la majorité, pour ne pas dire l'unanimité des philosophes, déclamaient contre les sens, et s'attachaient à les présenter comme autant de sources d'erreurs, un seul, à peu près, plaçait en eux la base de la certitude, et proclamait hautement l'infaillibilité de leur témoignage (*c*). Cependant les écoles n'en continuaient pas moins à soutenir l'opinion opposée. Mais la masse des hommes, maîtrisée par la nécessité des choses, se laissait, comme tous les peuples sauvages, comme les animaux, comme les philosophes eux-mêmes, quand ils passent de la spéculation à la pratique, guider par les sens. Il faut bien reconnaître, à présent, que la vérité et la logique étaient de ce dernier côté.

(2) Huet, *Censura phil. cartesianæ*, p. 64.

(3) Horace, *De arte poeticâ*.

(*a*) V. Lucrèce, *De rerum nat.*, l. IV, vers. 480 et seq.— (*b*) *Opera omnia*, t. I. *Logica Epicuri*, p. 53. — (*c*) Lucrèce, *De rerum naturâ*, l. IV, vers. 464 et seq.

le terme où l'on arrive alors infailliblement. Huet l'a démontré si au long, que je me bornerai à le rappeler.

Les développements du cartésianisme n'ont pas d'ailleurs tardé à prouver la haute portée du jugement prononcé par le savant évêque. Descartes, réfuté par avance sur ce point par saint Augustin (1), s'en était tenu à dire que Dieu peut, par sa toute-puissance, faire ce que nous jugeons impossible (2). Ses élèves n'ont pas hésité à en conclure que Dieu pouvait faire qu'un cercle devînt carré sans cesser d'être cercle, ou fût tout à la fois carré et rond (3), admettant ainsi cette réalisation simultanée des propositions contradictoires, qu'Eraclite, à en croire Onosidême, paraît avoir regardée comme possible (4).

On voit où conduit la doctrine des conceptions claires données comme garantie de la vérité. Fort heureusement il est possible de couper court à toutes ses conséquences illusoires en posant ce principe : Il n'y a de vrai que le fait dûment constaté, qu'il soit conçu ou non (5). D'après cela, nous prenons bien sincèrement en pitié le cartésien qui, dans une discussion, croit attérer son adversaire en lui

(1) Multa non posse Deus, etsi omnipotens est, et ideo omnipotens esse quia ista non potest (*a*).

(2) *Les Médit. métaph.*, t. I, p. 241. — *Lettres*, t. II.

(3) Huet, *Censura phil. cartes.*, p. 209.—Bayle, *Nouvelles de la républ.*, t. I, p. 348.

(4) V. Sextus Empiricus, *Pyrrhon. hypotyp.*, p. 42.

(5) Zénon, dont Bayle a eu la singulière idée de vouloir justifier les sophismes, niait le mouvement, surtout parce qu'il n'en concevait pas la possibilité (*b*). Diogène, comme Épicure, l'admettait parce qu'il le voyait. Voilà les deux philosophies aux prises, la raisonneuse et l'expérimentale. Si l'on voulait s'en rapporter à la première, on serait fondé à nier sa propre existence, à ne pas y croire, car on ne la conçoit réellement pas, si l'on entend par là, être en état de l'expliquer et d'en rendre raison d'une manière complétement satisfaisante.

(*a*) *De symb. fid. ad catechum.*, et l. XXIX, *Contra Faustum.* c. XCV.—(*b*) *Dict. hist. et crit.*, etc., t. IV, article ZÉNON.

disant : *je te méprise comme un fait;* ou bien qui, quand on lui parle de l'invincible résistance des faits, répond : *un fait est un sot*. Cependant, nous ne craignons pas de le répéter, sur eux repose toute la science; sans eux, il n'y en a aucune.

ARTICLE VI. — Dieu.

Nous laisserons Huet soutenir que Descartes a emprunté à saint Anselme [1] les preuves d'après lesquelles il établit l'existence de Dieu [2]; et Wenrenfls, Brillon, L'Herminier, prétendre que ces preuves sont un véritable paralogisme [3]. La question purement théologique ne peut pas davantage nous occuper ici. Nous devons seulement nous attacher à montrer comment Descartes parle de Dieu, et quel abus il fait de son intervention.

A peine a-t-il assuré que parce qu'il a l'idée de Dieu, Dieu doit nécessairement exister [4], qu'il se croit dès lors autorisé à proclamer l'idée de Dieu comme étant la plus évidente de toutes les idées. Suivant lui, elle est en outre la principale des idées innées [5], et sans les distractions causées par les affaires ou les obstacles nés de nos préjugés, cette idée serait une des premières à fixer notre attention [6]. Il suffit presque de reproduire ces assertions, pour montrer combien elles sont hasardées et peu philosophiques. Un mot de réflexion sur chacune d'elles en fournira aisément la preuve.

(1) Wil. Leibnitz, *Epist.* M. S., t. III, *Opera Anselmi*, édit. Col.

(2) *Censura phil. cartes.*, p. 204.

(3) Bayle, *Dict. hist.*, etc., t. IV, p. 530. *a*.

(4) ... «Mais il faut nécessairement conclure que, de cela seul que j'existe, « et que l'idée d'un être souverainement parfait, c'est-à-dire de Dieu, est « en moi, l'existence de Dieu est très-évidemment démontrée (*a*). »

(5) ...«Et les véritables idées qui sont nées en moi, dont la première et « principale est celle de Dieu (*b*). »

(6) *Les Médit. métaphys.*, t. I, 317 et 318.

(*a*) *Les Médit. métaphys.*, t. I, p. 289 et 191. — (*b*) *Op. citato*, p. 316.

N'est-il pas évident, par exemple, qu'on ne saurait présenter comme innée l'idée de Dieu, quand chacun de nous peut, en s'étudiant, savoir comment elle lui est venue (1), quand surtout on la voit repoussée par tant d'hommes (2), ce qui ne s'accorde assurément guère avec sa prétendue innéité? Aussi n'hésitons-nous pas à dire que l'erreur commise par Descartes, sur l'origine de la plus importante de ses idées innées, s'étend à toutes celles qu'il range dans la même classe (3). Peut-on, dirai-je maintenant, considérer l'idée de Dieu comme la plus évidente de toutes les idées, lorsque, pour ceux qui l'admettent, elle est vraiment incompréhensible (4), et l'est en outre pour Descartes lui-même, par la raison que l'être fini ne

(1) Huet, *Censura phil. cartesianæ*, p. 93.

(2) De La Place, comme chacun sait, ne croyait pas en Dieu, dont le nom ne se trouve écrit dans aucun de ses ouvrages. Voilà donc un homme de la plus haute portée d'esprit, dans la tête duquel l'idée *innée* de Dieu n'a jamais pu entrer. Huet n'ignorait pas combien les exemples de ce genre sont nombreux ; aussi était-il loin de voir dans l'idée de Dieu une idée *innée* ou même une idée claire (*a*).

(3) Les idées innées, qui jouent un si grand rôle dans la philosophie de Platon (*b*), et dont Cicéron s'est montré un si chaud partisan (*c*), ont donné lieu, dans le siècle de Descartes, à des discussions qui ont cessé au temps de Locke et de Condillac (*d*), quoique le retentissement s'en soit prolongé presque jusqu'à nous (*e*). On doit donc considérer maintenant la question comme définitivement résolue. Cependant s'il se trouvait encore des partisans des idées innées, il suffirait, sans doute, pour les réduire au silence, de les mettre au défi de citer une seule idée dont l'origine ne se trouvât pas dans des sensations de beaucoup postérieures à l'époque de la naissance, et de leur rappeler que Descartes, après avoir donné l'idée du triangle comme étant innée, ou mieux éternelle (*f*), avait été forcé par Gassendi (*g*) de reconnaître qu'elle vient des sens (*h*).

(4) *Catéchisme à l'usage de toutes les églises de l'empire français*, 1806, p. 17. —Pour Newton, Dieu est tout yeux, tout cerveau, tout muscles,

(*a*) *Censura phil. cartes.*, p. 117 et 118.—(*b*) V. le *Phédon*, le *Parménide*, le *Cratyle*, le *Timée*. —(*c*) *Tuscul. disp.*, *De officiis*. — (*d*) *Essai sur l'entend. humain*, l. I. — *Essai sur l'orig. des connais.*, t. I, Introd., p. 9. — (*e*) Lelut, *Qu'est-ce que la phrénol.?* c. I, p. 41 et suiv. — (*f*) *Les Médit.*, t. I, p. 311. — (*g*) *Op. omnia*, t. VI. *Epistolæ*, p. 218. — (*h*) *Les Principes de la phil.*, t. III, p. 100.

saurait comprendre l'être infini ([1]) ? Nous sommes donc autorisés à regarder la plus évidente des idées innées, comme étant fort imparfaitement conçue ([2]).

Descartes essaye en vain de combattre cette conséquence de ses aveux, en prétendant ramener l'idée de Dieu à ce sentiment vague que les hommes ont généralement de l'existence d'une cause supérieure ou première. Car, outre qu'on en voit un certain nombre, à l'exemple de Straton, de Spinosa, de Jord. Brunus, de Vanini, etc., nier la réalité de cette même cause, en tant qu'intelligente([3]), Dieu, à ce point de vue philosophique, n'est pas le Dieu de l'Ecriture, le Dieu des chrétiens, le Dieu que Descartes doit vouloir désigner, à moins de se mettre en contradiction avec ses principes religieux,

« Ce Dieu-là, dit-il, n'est pas trompeur ([4]). » Et c'est après en avoir acquis la certitude, qu'il déclare pouvoir maintenant assurer, sans crainte d'erreur, que les corps existent, et être en état de distinguer le sommeil de la

tout oreilles, comme l'avaient déjà supposé d'anciens philosophes (*a*). Après en avoir donné cette idée fort peu compréhensible, l'illustre géomètre assure que nous avons de Dieu des idées encore moins exactes que des corps, bien que nous ne puissions voir que l'extérieur de ceux-ci sans pénétrer dans leur nature intime. Abstraction faite de son *dominium* sur l'univers, de sa providence et de sa connaissance des causes finales, Dieu, suivant lui, n'est autre que le destin ou la nature. Enfin, ajoute-t-il, nous en avons des idées d'autant plus exactes que nos connaissances en histoire naturelle le sont elles-mêmes davantage (*b*).

([1]) *Médit. métaphys.*, t. I, p. 286.

([2]) Le père Mersenne donne clairement à entendre qu'il n'y a pas de preuves rationnelles scientifiques de l'existence de Dieu (*c*). Pascal ne tient pas un autre langage (*d*).

([3]) V. ci-dessus, p. 13, note ([2]).

([4]) *Les Médit. métaphys.*, t. I, p. 291.— *Les Princip. de la philos.*, t. III, p. 81.

(*a*) V. Sextus Empiricus, *Advers. mathem.*, p. 334. — (*b*) *Princip. phil. naturalis*, p. 483. — (*c*) V. Bayle, *OEuvres mêlées*, t. III, p. 943. — (*d*) *Lettres Prov.* et *Pensées*, t. II, p. 223.

veille ; choses sur chacune desquelles il lui était, avant, impossible de se prononcer avec certitude de cause [1]. Mais un théologien, Grégoire de Rimini, a prouvé, l'Ecriture à la main, non-seulement que Dieu pouvait tromper, mais qu'autrefois Dieu avait trompé Pharaon et les Ninivites [2]. L'argument, vis-à-vis des catholiques, était sans réplique. Descartes a dû s'y rendre, et reconnaître que l'appui que devait fournir à sa philosophie la connaissance d'un Dieu incapable de mensonge, ne s'accordait pas avec les opinions religieuses auxquelles il avait pris l'engagement de se soumettre. De plus, en rappelant que les vérités géométriques n'ont pas besoin, pour être démontrées, de s'appuyer sur la notion de la substance corporelle, dont l'existence a pour unique preuve la connaissance de Dieu [3], il avouait qu'on pouvait faire de la science, et de la science très-exacte, sans connaître Dieu [4].

Nous regardons comme parfaitement inutile de suivre Descartes partout où il met Dieu en scène ; de rechercher, avec lui, s'il est ou non l'auteur du péché [5]; s'il est étranger à la tristesse [6] ; s'il est parfaitement sage [7] ; si nous

[1] *Discours de la méthode*, t. I, p. 164 et 165. — *Les Médit. métaphys.*, t. I, p. 238, 321, 330 et 349. — *Les Princip. de la philos.*, t. III, p. 72, 121 et 208.

[2] V. Bayle, *Dict. hist.*, etc., t. IV, p. 57. — *Objections aux Médit.*, t. II, p. 404.

[3] *Les Médit. métaphys.*, t. I, p. 321.

[4] Descartes, qui assurait qu'après avoir acquis la notion de Dieu, on ne devait plus se tromper sur la vérité des choses que l'on concevait clairement, a, depuis l'instant où il a fait cette prétendue découverte, commis plus d'une erreur, entre autres celle d'assurer que l'idée du triangle est *innée*. Gassendi n'a pas manqué de le lui rappeler, avec sa malice accoutumée (*a*).

[5] *Les Principes de la philos.*, t. III, p. 78.

[6] *Discours de la méthode*, t. I, p. 161.

[7] *Les Principes de la philos.*, t. III, p. 11.

(*a*) *Opera omnia*, t. VI, Epistolæ, p. 218.

sommes bien assurés de ses perfections infinies([1]), etc. Notre but est atteint si les réflexions ci-dessus montrent que l'auteur de la nouvelle philosophie a parlé de Dieu ou de la cause première, de manière à mécontenter les théologiens sans satisfaire les philosophes, qui ont toujours pour maxime : *non est philosophi recurrere ad Deum.*

ARTICLE VII. — Matière et mouvement ([2]).

Suivant Descartes, Dieu a créé la matière étendue, parfaitement solide, inerte, homogène et divisible à l'infini ([3]).

L'étendue et la solidité de la matière sont des propriétés

([1]) *Les Principes de la phil.*, p. 76.

([2]) Voici comment l'article *Matière et Mouvement* est jugé par M. Damiron : « Au septième et dernier article qui est relatif à la physique, l'au« teur revient à son hypothèse, savoir, que la matière a par elle-même « le mouvement, et il l'oppose à celle de Descartes, qui l'a faite par essence « inerte et immobile ; mais encore ici, il affirme sans démontrer, et c'est « en quelques lignes qu'il tranche, sans la résoudre, cette difficile ques« tion. Descartes a distingué la force de la matière ; Leibnitz a rapporté « la matière à la force ; d'autres, au contraire, ont rapporté la force à la « matière. Voilà trois systèmes, chacun d'assez de valeur, par les noms « qui les illustrent et les raisons qui les soutiennent, pour qu'appelé à « en connaître, il ne suffise pas d'opter, mais qu'il faille discuter. Eh bien ! « l'auteur a opté plutôt que discuté, et exprimé son sentiment plutôt que « donné des arguments (*a*). »

Sur chacun de ces points, la vérité se trouve être précisément l'opposé des assertions de M. le rapporteur. En effet, au lieu d'une affirmation en quelques lignes, mon article prouve, par un grand nombre de faits, l'activité de la matière. Il montre, j'en suis fâché pour M. Damiron, que ni Descartes, ni Leibnitz, ni aucun moderne ne peut revendiquer, à l'égard de la matière, une seule idée qui ne se trouve dans les anciens. On y voit, en outre, qu'il n'y a jamais eu à ce sujet que deux systèmes et non pas trois ; et tout cela appuyé de faits et d'arguments dont il a été plus facile à M. Damiron de supposer l'absence, que d'en entreprendre la réfutation.

([3]) *Les Principes de la philos.*, t. III, p. 137, 139 et 210. — *Le Monde*, t. IV, p. 248.

(*a*) *Moniteur Universel*, 26 juillet 1842, p. 1881, 1re col.

dont la découverte n'appartient nullement au philosophe moderne. Elles sont depuis longtemps, avons-nous dit, positivement reconnues et démontrées par tous les sectateurs d'Epicure (1). Il n'en est pas de même pour les trois autres propriétés, à la discussion desquelles nous croyons, à cause de cela, devoir nous arrêter quelque peu.

L'inertie de la matière a été admise par beaucoup de philosophes. Elle est fondamentale dans le système des stoïciens (2). Mais pour remonter à une haute antiquité, cette opinion n'en est pas plus vraie. Il est aisé de s'en convaincre, si l'on veut réfléchir un instant sur les nombreux phénomènes dont nous sommes continuellement témoins. Sans parler des actions célestes, qui ne s'arrêtent jamais un seul instant ; de ces innombrables étoiles, soleils en tout comparables au nôtre, qui, en faisant vibrer perpétuellement l'éther, remplissent l'espace infini d'une éternelle clarté, d'une immense lumière ; ne voyons-nous pas notre petite terre emportée par un mouvement de rotation et de circumduction ne faiblissant pas un seul instant? et autour de nous, en nous, tout n'est-il pas également actif? La vie n'est qu'un mouvement dont notre corps est, tout à la fois, la cause et le produit. A la mort, d'autres mouvements s'y opèrent pour le décomposer, et être suivis, sans fin, par d'autres mouvements. Bien plus, ce qui nous semble l'inertie, le repos, est en réalité une action, une lutte dans laquelle des forces, agissant en sens contraire, s'équilibrent (3), si bien que le mouvement, resté par là inaperçu, se manifeste dès l'instant où cet équilibre vient à être rompu : c'est le corps tombant aussitôt qu'il cesse d'être soutenu.

Jamais cette loi d'activité, dont certains gaz de chlore, si

(1) V. ci-dessus, p. 9 et suiv.

(2) Sénèque, *Epistola* LXV.

(3) « Quies enim simplex et absoluta, et in partibus et in toto, nulla est; sed « quæ esse putatur, per motuum impedimenta, cohibitiones et æquilibria « efficitur (*a*). »

(*a*) Bacon, *Œuvres phil.*, t. III, *De quiete apparente*, p. 95.

prompts à détonner sous la cause la plus légère, sont un exemple des plus remarquables, ne se ralentit; et on la retrouve toute-puissante, là même où l'on semblerait ne devoir s'attendre à rien de semblable. Par exemple, lorsque, au moyen du miroir de Fresnel, on fait marcher accolés deux rayons de lumière, de façon que l'un ayant sur l'autre une demi-vibration d'avance ou de retard, l'isochronisme de leurs mouvements se trouve détruit, et remplacé par des efforts pour vibrer à contre-sens et à contre-temps; le résultat de cette lutte sera l'apparition d'une raie obscure là où l'on obtient tout à coup une lumière double en éclat, de la lumière ordinaire, quand on fait vibrer, par le même procédé, les deux rayons d'une manière isochrone [1]. C'est sans doute aussi une interférence qui produit les raies noires ou obscures du spectre solaire.

Tel est en somme le langage unanime, univoque des faits sans nombre que nous voyons s'accomplir sans interruption, et qui démontrent l'activité de la matière avec autant d'évidence qu'en a pour nous notre propre existence. Descartes, pas plus qu'un autre, ne pouvait s'empêcher de voir ces faits; aussi a-t-il été forcé, pour les expliquer, de dire qu'à chaque instant Dieu continue à fournir à la matière la même quantité de mouvement qu'il lui a donnée en la créant [2]. Si après avoir reconnu cette communication non interrompue du mouvement, nous admettons, avec notre philosophe, qu'il faut autant d'action de la part de Dieu pour continuer l'existence d'une substance que pour la créer [3], nous serons conduits à nous considérer comme assistant à une création continuelle. Et comment concilier cette conséquence forcée des assertions de Descartes, avec le repos du septième jour attesté par l'Ecriture [4]?

(1) Pouillet, *Elém. de phys. expérim.*, etc., t. II, 2e partie, p. 396.

(2) *Les Principes de la phil.*, t. III, p. 151 et 153. — *Le Monde*, t. IV, p. 259.

(3) *Les Médit. métaphys.*, t. I, p. 286.

(4) *La Genèse*, c. II, v. 2.

On voit encore là un des cas si nombreux où Descartes se plaît à recourir à l'intervention de Dieu, et dont la conséquence est que le souverain être doit à chaque instant communiquer le mouvement au plus petit des atomes, s'occuper incessamment de lui; car, un instant d'oubli, et ce corpuscule enrayerait, par son inertie, le système de l'univers. Voilà donc l'intelligence suprême obligée de fixer sans relâche son attention sur chacune des particules de la matière prise individuellement. Il n'y a pas moyen d'en disconvenir, si l'on refuse à la matière toute force propre.

Descartes semble avoir pressenti cette objection : mais il n'a pu la prévenir que par une de ces fréquentes contradictions que Huet lui reproche, avec tant d'âpreté [1]. En effet, après avoir dit que le mouvement imprimé par Dieu est toujours en ligne droite, il explique par une influence de la matière, le changement de direction dont il est susceptible [2]. La matière a donc quelque force à elle propre, si elle peut amener un pareil résultat? Ainsi l'hypothèse de l'inertie du corps se trouve renversée par celui qui, jusque-là, s'était efforcé de la défendre.

L'*homogénéité* de la matière, si nous devons nous en rapporter à Diogène Laërce, forme la base du système de Parménide et de Melissus [3], système fort en crédit, à ce qu'il paraît, chez les Indiens et chez les Chinois [4], et que plus tard Spinosa a cru pouvoir faire admettre en Europe, comme étant de lui [5]. On a dit avec raison que pour réfuter complétement le spinosisme renouvelé des Grecs, il suffisait

[1] *Censura phil. cartesianæ*, p. 17 et 34.

[2] « Dieu est l'auteur de tous les mouvements qui sont au monde, en « tant qu'ils sont et en tant qu'ils sont *droits ;* mais ce sont les diverses « dispositions de la matière qui les rendent irréguliers et courbes (*a*). »

[3] *Aristoteles phys.*, l. I, c. III. — Plutarque, t. IV, *les Opin. des phil.*, p. 143. — Stobæus, *Eclog. phys.* — *La Vie des phil. les plus illust.*, p. 404.

[4] Bernier, *Suite de Mém. sur l'emp. du Mogol*, p. 202. — Bayle, *Dict. hist.*, t. II, p. 831 D.

[5] *Opera posthuma. Ethica.*

(*a*) *Le Monde*, t. IV, p. 262.

de répondre aux partisans de l'homogénéité de la matière : « La matière n'est pas homogène [1]. » Et dans le fait, le mouvement, l'action, le changement, qui constituent la vie de l'univers comme celle des individus, seraient évidemment impossibles avec une homogénéité absolue de l'élément. Descartes l'a bien senti, et pour repousser l'objection, il s'est imaginé de dire que, quoique homogènes et ne différant que par la forme et le volume, les trois éléments de la matière avaient cependant des qualités opposées [2].

Je le demande à toute personne douée de quelque justesse d'esprit, peut-on accorder à différentes portions d'une substance des qualités opposées, et soutenir en même temps l'homogénéité de ces parties, sans se mettre en révolte avec toutes les règles de la logique? Descartes l'a fait sans aucun doute, de même qu'il s'est mis en opposition avec les résultats les mieux avérés de la physique en attribuant à la matière des cieux, à l'éther ou matière subtile, une plus grande densité qu'à la flamme ou à la matière du feu et des astres; car bien évidemment la ténuité de la substance éthérée est infiniment plus grande que la leur.

Divisibilité. — Pour avoir été soutenue par Aristote [3] après Pythagore et beaucoup d'autres, la divisibilité de la matière à l'infini n'en a pas moins contre elle la seule interprétation naturelle et plausible qu'il soit possible de donner des faits dont nous sommes à chaque instant témoins. S'il est bien vrai qu'à considérer la matière comme une quantité mathématique, on soit conduit à admettre sa divisibilité à l'infini en voyant qu'on peut toujours augmenter sans fin le dénominateur d'une fraction, et la rendre chaque fois plus petite, sans jamais la réduire à zéro;

[1] *Encyclop. méth.* PHILOSOPHIE, t. I, p. 580, 1re col.

[2] « Les éléments sont de nature fort contraire (*a*). »

[3] *Physic.*, l. VI, c. IX.

(*a*) *Le Monde*, t. IV, p. 243.

les choses se présentent sous un autre aspect lorsqu'on abandonne le terrain des suppositions imaginaires, produits de notre imagination, pour entrer dans le domaine des faits ou des réalités. Alors les exigences de la physique nous forcent, suivant la remarque de Gassendi, de reconnaître que la division de la matière a des limites qui ne se franchissent jamais (1). Euclide et Vitello (2) avaient déjà tiré cette conséquence de leurs expériences sur la lumière (3). Tout fait bien observé vient à l'appui de leur opinion. La chimie tout entière n'a pas d'autre explication (4). Je le répète, car une vérité de cette importance peut bien s'écrire deux fois, la formation de nouveaux composés succédant sans fin à la décomposition, est une preuve que cette décomposition a des limites qui elles-mêmes tiennent à l'insécabilité de l'atome (5), d'où résulte

(1) *Opera omnia*, t. I, *Phys.*, sect. 1, c. v, p. 256 et seq.

(2) V. Bayle, *Dict. hist. et crit.*

(3) *Lib. I. Theor.* 3. — *Lib. II*, *defin.* 5.

(4) Thomson, *Principes de la chimie*, t. II, p. 451 et suiv.

(5) Si la divisibilité de la matière n'avait pas de bornes infranchissables, il n'y aurait, entre le *grand* et le *petit*, d'autre différence que dans la proportion de leurs parties, le nombre en étant égal de part et d'autre, c'est-à-dire infini (*a*); et l'univers tout entier pourrait entrer dans un *ciron*, comme Pascal le donne à entendre, lorsque après avoir décrit l'extrême petitesse des membres de cet insecte, il croit réfuter complétement un philosophe d'une opinion contraire à la sienne, en disant : « Il pensera peut-être que c'est « là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un « abîme nouveau; je veux lui peindre non-seulement l'univers visible, « mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la « nature dans l'enceinte de cet atome imperceptible; qu'il y voie une in- « finité de mondes, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, « en la même proportion que le monde visible; dans cette terre des ani- « maux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les pre- « miers ont donné, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin « et sans repos (*b*). » Voilà quelles sont en réalité les conséquences du système de la divisibilité de la matière à l'infini. Il faut les admettre ou le rejeter : il n'y a pas de milieu possible.

(*a*) Lucrèce, l. 1, v. 609, etc. — (*b*) *Lettres Provinciales et Pensées*, t. II, p. 79.

l'invariabilité de ses propriétés. Lorsque tout parle en faveur de cette vérité, il serait déraisonnable de soutenir l'opinion contraire, laquelle conduit, à travers la transmutation des métaux, dont M. Dumas est tout prêt à se déclarer partisan [1], aux opinions de Parménide et de Melissus, que notre habile chimiste traite avec raison d'absurdes.

Au reste, Descartes peut, cette fois encore, nous venir en aide pour défendre le système qu'il combat. Car, sans croire renoncer à la divisibilité de la matière à l'infini, il avoue qu'à la longue il s'établit, dans le volume des particules du second élément, un état stationnaire qui persiste indéfiniment [2]. Ainsi voilà la divisibilité de la matière à l'infini admise en théorie et véritablement rejetée par le fait [3]. C'est comme lorsqu'il suppose, sans penser nuire à son opinion sur la solidité de la matière, qu'elle se *brise*, se *fractionne* avec une rapidité incroyable, pour remplir les vides que les corps les plus petits sont susceptibles de laisser entre eux [4]. Car, on le sait, Descartes n'admet pas le vide, et va même plus loin, s'il est possible, en ne faisant aucune distinction entre l'espace et la matière, et déclarant l'étendue matérielle [5].

Morus, qui s'est acquis le titre de marteau du cartésianisme, *malleus cartesianorum* [6], à cause de l'ardeur avec

[1] *Philosophie chimique*, p. 320.

[2] *Le Monde*, t. IV, p. 241.

[3] Pour celui qui cherche à se rendre compte de ce qu'il observe, il reste démontré que les choses se passent absolument comme si l'atome était insécable. Voilà pourquoi, après lui avoir refusé cette propriété en théorie, on finit toujours par la lui reconnaître, quand on descend à l'observation des faits. C'est ce que Leibnitz et Polignac (*a*) ont fait aussi bien que Descartes. L'insécabilité seule s'accorde avec les exigences de l'observation scrupuleuse de la nature.

[4] *Le Monde*, t. IV, p. 239.

[5] *Les Principes de la philosophie*, t. III, p. 123 et 136.

[6] Huet, *Censura phil. cartesi.*, p. 157.

(*a*) *Opera omnia*, t. I, *Princip. philos.*, p. 20. — *L'anti-Lucrèce*, poëme *sur la Religion naturelle*, t. II, p. 274.

laquelle il a combattu le système de Descartes, avait beau jeu en s'attaquant aux divers points de physique générale examinés dans cet article. Leur discussion prouve en effet qu'à l'exception de l'étendue et de la solidité, dont personne ne peut dire la matière dépourvue, à moins de nier tout à fait son existence, comme l'a fait Berkeley [1], Descartes est tombé dans les plus grandes erreurs à l'égard de toutes les autres propriétés de cette substance.

Nous venons d'étudier, avec beaucoup de soin et d'assez grands détails, sept propositions sur lesquelles repose, à vrai dire, tout le cartésianisme, et, à leur occasion, de porter des jugements plus brièvement motivés sur plusieurs autres propositions secondaires qui se rattachent à la même doctrine. Il résulte évidemment de ce travail que, prises ensemble ou séparément, elles sont toutes également impropres à servir de base au renouvellement de la philosophie, comme on l'avait espéré. Mais il en est une parmi elles qui a eu une influence immense sur les destinées du cartésianisme, et sur laquelle nous croyons, à cause de

[1] Les sceptiques s'étaient bornés à douter de l'existence des corps, Berkeley va plus loin, il la nie positivement, et, au dire de l'*Encyclopédie*, ce système, malgré son absurdité révoltante, est impossible à réfuter (*a*). Il s'en faut beaucoup que cette dernière assertion soit vraie. D'abord, il y a toujours à employer contre les Berkeléistes l'argument de Sganarel consultant Marfurius (*b*), très-logique, bien que Bayle prétende le contraire (*c*); puisque, en réalité, c'est le seul dont la nature, apparemment bonne logicienne, se serve pour nous prouver que nous avons un corps. Ensuite on peut dire, pour ceux qui veulent toujours du raisonnement, même à l'encontre des absurdités, si l'homme qui nie l'existence de son corps est vraiment persuadé et de bonne foi, c'est un pauvre fou, avec lequel il ne faut pas chercher à raisonner; si, au contraire, il se fait un jeu de soutenir une opinion qu'intérieurement il repousse, il mérite encore bien moins qu'on s'occupe de lui. Il n'y a pas place pour une troisième supposition. C'est ce qui fait que le système de Berkeley est tombé, sans que personne se soit sérieusement attaché à le réfuter.

(*a*) Art. Berkeleisme, t. I, p. 442. — (*b*) *Œuvres de Molière*, t. III. — *Le Mariage forcé*, p. 110. — (*c*) *Dict. hist.*, art. Zenon, p. 545.

cela, devoir revenir en quelques mots : c'est la clarté des conceptions donnée comme marque de la vérité.

Cette proposition a toujours été, dans la polémique, l'arme favorite des cartésiens, par la raison qu'elle s'offre sous un aspect très-propre à séduire ceux qui se contentent d'examiner superficiellement les choses. De ce que la vérité peut être très-souvent clairement conçue, on aime à en inférer que ce que l'on conçoit clairement est vrai. On ne fait pas attention que pour autoriser cette dernière supposition, quand elle est réalisable, il faut d'abord avoir déterminé les conditions d'après lesquelles nous devons accorder notre acquiescement et donner carrière à notre conception. Or, Descartes, comme nous l'avons vu [1], n'y avait pas songé le moins du monde. Loin de là, il avait préparé les voies de telle façon, que chacun devenant l'unique juge de la clarté de ses propres conceptions, et par conséquent de la vérité, pouvait en quelque sorte, suivant son bon plaisir, admettre ou rejeter la première opinion venue.

Cet usage des conceptions claires a dû fournir un excellent moyen d'attaque, tant qu'il s'est agi de combattre les rêveries et les absurdités de la vieille scolastique : tous les coups portaient contre cet édifice vermoulu. Mais cette arme, toute-puissante contre l'erreur, est devenue la source d'une anarchie dissolvante quand l'instant de la reconstruction est arrivé. Tout lien s'est alors rompu entre les sectateurs de la nouvelle doctrine. Ainsi, un triomphe rapide et éclatant sur la philosophie scolastique, suivi de l'impossibilité de rien mettre à sa place, tel *a été le caractère* et nous dirons aussi, le résultat *de la révolution philosophique dont Descartes est l'auteur*.

Ce jugement résume tout ce qui a été consacré, dans la présente section, à *faire connaître la méthode, les principes et le système entier de Descartes*. Il faudrait maintenant, pour satisfaire complétement aux conditions impo–

[1] V. ci-dessus, p. 42 à 46.

sées par la seconde partie du programme, suivre ce système *dans toutes les parties des connaissances humaines*. Mais la manière dont notre travail a été ordonné nous oblige à conserver cette portion de notre tâche pour la quatrième section, intitulée APPLICATION DU CARTÉSIANISME. Ce renvoi ne nous empêchera pas de traiter la question proposée, avec tout le soin et toute l'attention qu'elle mérite.

TROISIÈME SECTION.

SECTATEURS DE DESCARTES ([1]).

Sous ce titre, nous essayerons de répondre aux questions proposées dans les trois parties du programme que voici :

« 3° Rechercher les conséquences et le développement de la philosophie de Descartes, non-seulement dans ses disciples avoués, tels que Régis et Rohault, mais dans les hommes de génie qu'il a suscités, par exemple Spinosa, Mallebranche, Locke, Bayle et Leibnitz.

« 4° Apprécier particulièrement l'influence du système de Descartes sur celui de Spinosa et sur celui de Mallebranche.

« 5° Déterminer le rôle et la place de Leibnitz dans le mouvement cartésien. »

[1] M. Damiron prétend que dans ma *Revue des sectateurs de Descartes*, j'ai passé trop rapidement « sur Spinosa, Mallebranche, Locke, Leibnitz « et Bayle, et sans compter beaucoup d'autres qui ont également droit à y « paraître en leur rang (*a*). »

Les autres, dirai-je en commençant, ne sont pas dans le programme dont j'ai cependant grossi la liste de quatre noms. J'ajouterai ensuite, que s'il se fût agi de la biographie de ces hommes célèbres, la critique du savant rapporteur serait sans aucun doute fondée; mais j'avais tout simplement à prouver que ces prétendus sectateurs du cartésianisme en étaient les adversaires plus ou moins déclarés. Ne devrait-on pas, au contraire, me savoir gré d'être parvenu à démontrer cette importante vérité, sans avoir eu besoin de longs discours à l'appui?

(*a*) *Moniteur Universel*, 26 juillet 1841, p. 1881, 1re colonne.

La règle que je me suis imposée, conformément aux intentions de Descartes, de ne le juger que sur ses propres écrits, ne pouvait pas être trop scrupuleusement observée tant qu'il s'est agi du cartésianisme considéré en lui-même. Il n'en saurait être de même dans cette section, qui, suivant les conditions tracées par le programme, doit montrer ce qu'est devenue la nouvelle philosophie, entre les mains de ceux qui s'y sont rattachés.

Avant de m'engager sur le terrain où la question se trouve maintenant portée, je crois à propos de faire remarquer que quelques-uns des philosophes présentés sinon comme adeptes du nouveau système, au moins comme y tenant par quelque côté, notamment Spinosa et Leibnitz, et même Mallebranche à plus d'un égard, en sont vraiment adversaires. Quant à Régis et à Rohault, ils sont, comme nous le verrons, du petit nombre des cartésiens restés fidèlement attachés à la doctrine du maître. Mais leur exemple n'a pas dû nous empêcher de dire qu'aucun lien solide n'avait réuni longtemps les fauteurs de la nouvelle philosophie. C'est ainsi que, dès son origine, une scission profonde s'est établie entre Descartes et son disciple Leroy, plus connu sous le nom de Regius.

Ce professeur, qui devait sa célébrité et sa fortune scientifique à ses liaisons avec Descartes et au patronage chaleureux de ce philosophe, fut le premier qui enseigna publiquement le cartésianisme en Hollande. Mais dès le début de son professorat, il rompit d'une manière éclatante avec son maître, à qui il reprochait crûment, dans une lettre devenue publique, d'avoir couvert d'une impénétrable obscurité les sujets philosophiques qu'il avait promis d'élucider [1]. Le schisme de Regius permettait déjà, pourrait-on dire, de tirer l'horoscope du nouveau système [2]. Il était

[1] Baillet, *Vie de Descartes*, t. II, p. 270 et 271.

[2] On pourrait encore trouver quelque chose de *fatidique* dans le nom imposé à la nouvelle philosophie, lequel avait d'abord déplu très-fort à Descartes, comme s'écartant de son nom à lui, au point de pouvoir le

le prélude des défections qui ne tardèrent pas à avoir lieu parmi les cartésiens. Presque aussitôt en effet, un grand nombre d'entre eux rejetèrent l'automatisme (¹), ce point fondamental de la nouvelle doctrine, et qui, au rapport de Baillet, était si fort du goût de Pascal (²). Ses autres principes n'étaient pas moins profondément modifiés par les chefs de secte, qui prétendaient réduire les lois de la nature aux conditions exprimées dans le distique suivant :

> Mens, mensura, quies, motus, positura, figura,
> Sunt cum materiâ, cunctarum exordia rerum;

où les principes de la philosophie d'Epicure se trouvent reproduits tant bien que mal (³), et substitués à ceux de Descartes qui refuse si obstinément, à la matière, la forme et le mouvement (⁴).

Que l'on compare avec l'union qui n'a jamais cessé de régner parmi les épicuriens, ce déchirement du cartésianisme dès son début, et l'on demeurera convaincu qu'il renfermait dans son sein les germes d'une inévitable destruction. Il a fait comme les autres sectes de l'ancienne philosophie, qui se sont divisées à l'infini, attaquées, dé-

laisser entièrement ignoré de la postérité (*a*). Aussi, deux entre autres de ses disciples, Rohault et Clerselier imaginèrent-ils, pour obvier à cet inconvénient, de se faire appeler *Descartistes*. Mais ce mot fut trouvé dur, et ceux de *cartésien* et de *cartésianisme*, réellement plus euphoniques, prévalurent dans le public. Ils étaient d'ailleurs parfaitement dérivés du nom latin *Cartesius*, adopté par Descartes, qui, en voyant les progrès de sa philosophie, finit par lui pardonner une dénomination devenue populaire.

(¹) Bayle, *Dict. hist., etc.*, t. IV, p. 77, c.

(²) *Vie de Descartes*, t. I, p. 51 à 52.

(³) Sic ipsis in rebus item jam materiai
Intervalla, viæ, connexus, pondera, plagæ,
Concursus, motus, ordo, positura figuræ
Quum permutantur, mutari res quoque debent (*b*).

(⁴) *Les Médit. métaphys.*, t. I, p. 250.

(*a*) Baillet, *Vie de Descartes*, t. I, p. 13. — (*b*) Lucrèce, *De rerum nat.*, l. II, v. 1019 à 1022.

chirées, ridiculisées et véritablement détruites [1]. C'était bien en vain qu'au milieu du renouvellement d'un conflit tout pareil, quelques disciples de Descartes, dont nous allons parler, Clerselier, Rohault, Clauberge et Régis, s'efforçaient de conserver dans leur pureté primitive les principes du maître.

Clerselier, au rapport de Bayle, était le plus grand cartésien qui fût au monde [2]. Il avait donné sa fille en mariage à Rohault, en grande partie à cause de la conformité des opinions philosophiques de celui-ci avec les siennes. Il en fut puissamment secondé, dans ses efforts, pour faire admettre que l'étendue est l'essence de la matière. Le beau-père et le gendre sont au premier rang des hommes qui ont fait ou font la gloire du cartésianisme, et qui, sans prévoir dans quelles inextricables difficultés ils s'engageaient, ont le plus contribué à donner du crédit à cette opinion, que supposer Dieu étendu, c'est le faire matériel [3]. Cependant, malgré la grande réputation dont il a joui, Clerselier n'est guère connu aujourd'hui que par la lettre où Descartes le met au courant des motifs qui l'ont déterminé à ne pas répondre aux *instances* de Gassendi [4].

Rohault s'était, plus que personne, identifié avec les principes de Descartes [5]. Il a écrit, conformément à ces principes, un ouvrage intitulé *Entretiens sur la physique*. Entre autres choses remarquables, on y voit décrit, de la page 117 à la page 118, l'art admirable avec lequel se développe une fleur. C'est là un fait d'observation, rap-

(1) «Philosophiam sectis perinde discerptam, ac Pantheum a bacchanti-« bus», dit Clément d'Alexandrie (*a*). Lactance tient, avec non moins de raison, un langage analogue (*b*).

(2) *Nouvelles de la répub. des lettres*, t. I, p. 81.

(3) Bayle, *OEuvres diverses*, t. III, *Réponses aux questions, etc.*, p. 941.

(4) *Object. et réponses*, t. II, p. 202 et suiv.

(5) Bayle, *OEuvres diverses*, t. IV, *De l'essence des corps*, p. 115.

(*a*) *Stromata*. — (*b*) *Divin. institut.*, l. III, c. IV, p. 153.

porté avec beaucoup d'exactitude et de vérité. On ne saurait en dire autant de la théorie suivant laquelle cet auteur donne, de la production des couleurs, une explication que les découvertes de la physique moderne ne permettent plus d'admettre (1).

En somme, les travaux de Clerselier et de Rohault qu'on pourrait, tout à la fois, appeler les lumières et les colonnes du cartésianisme, se sont bornés à développer largement quelques-unes des propositions du maître, à en tirer les conséquences, à en faire toutes les applications *théoriques* auxquelles elles pouvaient conduire, sans rien changer au fond de la doctrine.

Clauberge, sans avoir eu la célébrité des deux cartésiens dont il vient d'être parlé, ne doit pourtant pas être passé sous silence. Il a écrit sur la logique un livre que Bayle, excellent juge en pareille matière, a traité avec beaucoup d'éloges, et à l'occasion duquel il s'est attaché à réfuter l'opinion de ceux qui prétendent que cette portion de la philosophie pourrait fort bien être renfermée en trois pages. Cet ouvrage, ajoute-t-il, est dans les principes de Descartes (2). Sous ce rapport, il marche de pair avec le livre intitulé l'*Art de penser*, que Baillet considère comme un spécimen de la logique de Descartes, refusant formellement ce titre (3) à l'extrait donné pour tel, dans l'ouvrage de Gassendi (4).

Régis avait voué une sorte de culte à la mémoire de son maître. Au dire de Huet, qui tourne en ridicule ce dévouement sans bornes, d'un ton peu en rapport avec la gravité d'un évêque et les préceptes de la charité chrétienne, il était plus cartésien que Descartes lui-même (5). Aujourd'hui on ne le connaît guère que par sa *réponse* à

(1) Pouillet, *Éléments de phys. expérim., etc.*, t. II, Optique.

(2) *OEuvres diverses*, t. IV, *Thèses philosoph.*, p. 133.

(3) *Vie de Descartes*, t. I, p. 283.

(4) *Opera omnia*, t. I, *Logica Cartesii*, p. 65 et suiv.

(5) *Nouv. Mém. pour servir à l'hist. du cartésianisme*, préface.

la censure de Huet. C'est un plaidoyer bien maladroit, en faveur d'une cause dans la défense de laquelle un homme plus habile aurait également échoué. On en pourra juger par la citation suivante.

Dans l'intention de justifier Descartes à qui Huet adresse le grave reproche d'avoir assuré que, dans sa toute-puissance, Dieu peut réaliser simultanément deux propositions contradictoires [1], Régis nous dit : « Si M. Descartes a dit « quelque part que Dieu peut faire que ce qui est ne soit « pas, il l'a dit par une de ces suppositions qu'il appelle « *extravagantes*, nonobstant lesquelles il ne peut s'empê- « cher de croire que ce qui pense existe, pendant le temps « qu'il pense; ou il l'a dit par rapport à la puissance ex- « traordinaire de Dieu, dont il ne s'agit pas ici, où nous « ne parlerons que des choses considérées dans le cours « de la nature [2]. »

Pour montrer à quel point cette réponse compromet l'œuvre qu'elle cherche à défendre, j'insisterai moins sur l'épithète d'*extravagantes* donnée si naïvement par Régis à des propositions qui, si elle leur est applicable, ne sauraient être plus sévèrement condamnées, que sur l'étourderie avec laquelle il croit pouvoir mettre, un seul instant, Dieu hors de cause, pensant par là venir en aide à un système dont il renverse le principal appui. Qu'est effectivement le cartésianisme, si l'on en retranche l'intervention incessante de Dieu ?

Nous ne pousserons pas plus loin l'examen d'un livre dont l'auteur a cru sérieusement avoir réfuté Huet, parce qu'il a contredit, paragraphe par paragraphe, chacune des assertions du savant critique. Regis est un de ces amis dont on peut dire avec raison :

Mieux vaudrait un sage ennemi.

Voyons maintenant quelle idée on doit, sous l'un ou

(1) *Censura phil. cartes.*, p. 15.

(2) *Réponse au livre qui a pour titre : Pet. Dan. Huetii Censura phil. cartes.*, p. 19.

l'autre rapport, se former de quelques hommes qui, par leurs opinions auraient, dit-on, plus d'un point de contact avec le carténianisme.

Si tous ceux dont les efforts ont plus ou moins contribué à renverser la scolastique, si tous ceux qui ont fait servir l'expérience à l'avancement des sciences, et ont eu pour principe la liberté d'examen en matières scientifiques, sont cartésiens, les savants dont nous allons parler méritent assurément ce titre. Mais il faudrait alors, comme le dit l'*Encyclopédie*, le donner à tous les hommes de l'antiquité qui se sont distingués par la justesse et l'étendue de leurs idées philosophiques (1), et le cartésianisme aurait précédé Descartes: car il faut avoir l'aveuglement du professeur Emilius pour soutenir que « les véritables principes « de la philosophie avaient été ignorés jusqu'à ce que le « philosophe français les eût fait connaître (2). » Notre condescendance ne saurait en aucune manière aller jusque-là. Pour nous, les seuls cartésiens sont les partisans de la philosophie de Descartes. Par conséquent, tous ceux qui la combattent, lors même qu'ils le feraient avec des armes empruntées à cette philosophie, ou en se conformant à quelques-uns de ses principes de détails, comptent nécessairement parmi ses adversaires. De ce nombre sont bien assurément Spinosa, Leibnitz, Mallebranche, Locke et Bayle, auxquels j'ajouterai Newton.

Spinosa. On lit de la main de M. Letort, sur l'exemplaire appartenant à la Bibliothèque royale, du livre intitulé : *Renati Descartes principiorum philosophiæ pars* 1a et 2a *more geometrico demonstratæ*, per Ben. Spinosam, 1663; « C'est un morceau des plus rares, et c'est le fon- « dement de toute la pernicieuse doctrine de Spinoza. »

Si M. Letort a pu penser ainsi, il faut supposer qu'il n'a jamais lu le livre dont il a été possesseur. En effet, dans la préface écrite sous ses yeux par son élève Meyer,

(1) T. I, art. Cartésianisme, p. 730 à 733.
(2) Baillet, *Vie de Descartes*, t. II, p. 20.

Spinosa se montre en opposition formelle avec Descartes, par rapport à la volonté et à la faculté de penser, considérées comme faisant l'essence de l'âme[1]. En outre, il nous apprend dans sa neuvième lettre, que, dans l'intention de convertir un jeune seigneur aux principes de sa propre philosophie, il avait trouvé expédient de commencer par lui présenter, sous forme de démonstration géométrique, l'ouvrage de Descartes qu'il était, au fond, bien loin d'adopter[2].

Spinosa eût négligé de nous instruire de toutes ces particularités, que jamais on ne pourrait sérieusement songer à rattacher à l'école de Descartes un philosophe qui, étant unitaire, ou partisan d'une seule substance, nie la création, mais encore pousse l'absurdité jusqu'à refuser l'intelligence au Dieu qu'il admet, après avoir dit cependant que le *tout*, c'est-à-dire Dieu, doit posséder toutes les qualités des parties[3]. En réalité, rien n'est plus opposé à Descartes que Spinosa, dont ce dernier pourra être déclaré l'élève, quand oui et non seront devenus synonymes.

Leibnitz. Mettons de côté les imputations dictées, bien plus par un esprit de dénigrement et de jalousie, que par l'amour de la science, sur lesquelles Leibnitz s'appuie pour reprocher à Descartes de manquer d'érudition, de s'approprier les découvertes des autres sans les citer[4], et considérons seulement les idées systématiques du philosophe allemand, nous les verrons en opposition formelle avec celles du français. L'un et l'autre, il est vrai, admettent deux principes, l'esprit et la matière, et croient également à l'inertie de cette dernière substance. Mais ces

(1) Renati Descartes, *Princip. phil.*, etc., prop. 15, part. 1, et cap. XII, part. 2. Appendix, p. 136 et seq.

(2) *Opera posthuma*, Epist. IX, p. 423.

(3) *Opera posthuma*, *Ethices* pars 1a, p. 16, et pars 2a, p. 42. — *Epist. doct.*, etc., n° LVIII, p. 570.

(4) *Journal de Leipsick*, année 1682, 187. — Huet, *Censura phil. cartes.*, p. 115.

idées, qui remontent à la plus haute antiquité, ne sauraient établir entre les deux philosophes modernes un rapprochement qui, s'il existe, doit se trouver dans les opinions fondamentales des systèmes imaginés par chacun d'eux. La question ainsi posée, cherchons maintenant à la résoudre.

Tout en soutenant avec une rare persévérance l'unité, l'inétendue de l'âme, Descartes n'en admettait pas moins une véritable union entre ce principe et le corps. Il s'est même vanté d'avoir expliqué ce mystère [1] sur lequel Plotin a disputé pendant trois jours et trois nuits, sans pouvoir y rien comprendre [2]. On concevra aisément, d'après cela, que Huet ait été peu satisfait de ces explications, et se soit même permis de les tourner en dérision [3]. Quant à Leibnitz, persuadé qu'une substance inétendue comme l'esprit ne peut avoir aucun rapport réel d'influence avec la substance étendue du corps, ainsi que l'avait déjà très-bien prouvé Gassendi [4], il n'en reconnaissait d'aucune espèce entre les deux substances. D'après cela, il rapportait à une simple coïncidence d'actions, indépendantes les unes des autres, les faits que l'on attribue généralement à l'union de l'âme avec le corps, et à leur influence réciproque l'une sur l'autre. Et, comme deux horloges parfaitement justes et réglées marchent toujours d'accord, sans s'influencer le moins du monde, de même les mouvements du corps et de l'âme se trouvent toujours correspondre parfaitement entre eux, tout en restant indépendants les uns des autres. Ainsi, à l'instant précis où un choc vient ébranler notre corps, l'âme se trouve justement disposée à en sentir l'impression. Au moment où l'âme veut mouvoir le corps, celui-ci est prêt à aller de lui-même; de telle sorte que

(1) *Les Passions de l'âme*, t. IV, p. 62, 63, 73. — *Les Principes de la philosophie*, t. III, p. 512.

(2) *Porphyr.*, *in Vitâ Plotini*, p. 6.

(3) *Censura phil. cartesianæ*, p. 97.

(4) *Opera omnia*, t. III, *Dubit. et inst.*, p. 405 et seq.

les mêmes sentiments naîtraient dans l'âme, et les mêmes changements physiques s'opéreraient dans le corps, fussent-ils placés à une grande distance l'un de l'autre, au lieu d'être réunis comme ils le sont. C'est là le système de l'*harmonie préétablie* (1), auquel Bayle a porté un coup mortel en affectant de le combler d'éloges (2). Rien, comme on voit, n'est plus opposé aux idées de Descartes que ce système qui, malgré toute son absurdité, devient fort rationnel et seul admissible dans l'hypothèse d'une âme immatérielle inétendue, et par conséquent incapable d'avoir aucun rapport avec le corps (3).

La manière dont Leibnitz explique l'action de la matière, ne s'accorde pas davantage avec les opinions de Descartes; car s'il admet, comme celui-ci, l'inertie et la divisibilité à l'infini de cette substance, il ne tarde pas à reconnaître que l'expérience de tous les moments renverse de fond en comble cette double hypothèse. Il est donc forcé de supposer, qu'à une époque quelconque, Dieu a doué la matière d'une somme de mouvement que, depuis lors, elle conserve intacte, et, au moyen d'une âme ou d'une *monade*, en a lié ensemble les parties élémentaires, de manière à en faire des particules indivisibles, auxquelles seules convient le nom de véritables atomes de la nature (4).

Ainsi, malgré ses efforts pour sortir de l'épicurisme,

(1) *Opera omnia*, t. II, *De la Nat. et de la Comm. des substances*, p. 54 et suiv.

(2) *Dict. hist. et crit.*, t. IV, art. Rorarius, p. 85. L.

(3) Il me serait difficile de ne pas signaler ici une contradiction de Leibnitz. Ce philosophe, qui repousse tout rapport de l'âme avec le corps, comme étant chose impossible entre une substance spirituelle et une substance matérielle, admet cependant que ses monades, qui sont des forces, des êtres spirituels, peuvent lier les particules de la matière, de manière à en faire des atomes. Évidemment il reconnaît, dans ce cas, un rapport qu'il rejette dans l'autre.

(4) «Atque istæ monades sunt veræ *atomi* naturæ, et ut verbo dicam, « elementa rerum » (*a*).

(*a*) *Opera omnia*, t. II, *Principia philosop.*, p. 20.

que dans sa jeunesse il avait adopté, comme celui de tous les systèmes qui satisfait le mieux l'imagination [1], Leibnitz échoue dans son dessein ; et il a beau dire le contraire, il reste épicurien [2]. Seulement il y a cette différence entre lui et Epicure : le philosophe grec avait dit : L'atome est insécable, parce qu'il est tel, c'est-à-dire solide ; l'allemand explique et dit : L'atome est insécable, parce qu'une monade, créée par Dieu, unit indissolublement toutes ses parties entre elles. Cela étant, l'avantage reste, ce me semble, au philosophe grec qui se contente d'énoncer le fait, sans prétendre l'expliquer, et non à celui qui a cru en avoir donné raison. Mais l'opposition de ce dernier avec Descartes, pour le fond des idées concernant la matière, n'en est pas diminuée, et s'il a combattu en Allemagne la philosophie scolastique avec autant de succès que son précurseur prétendu l'a fait en France, ce n'a pas été dans

(1) *De la Nature et de la Comm. des substances*, p. 50.

(2) Leibnitz retombant en réalité dans la philosophie d'Epicure, malgré ses efforts pour en sortir, doit nous faire reconnaître qu'il est impossible de trouver un autre système qui, comme celui-ci, satisfasse aux exigences scientifiques si nombreuses et si grandes des découvertes modernes. On achève de se confirmer dans cette opinion quand on voit Polignac, après avoir consacré presque tout son livre à combattre l'atomisme, finir aussi, lui, par s'y rattacher dans les termes suivants : « L'éther même n'a « pas de parcelle si déliée qui ne nous offre des parties supérieures et in- « férieures, une droite et une gauche séparées par un intervalle ; qui n'ait « des faces différentes, enfin qui ne soit impénétrable. Autrement, il ne « se formerait aucun corps, nulle masse ne pourrait résulter de la réunion « de plusieurs molécules, et toute la matière serait réduite à un seul « point. Mais quoique divisible en parties sans nombre, elle (la parcelle « d'éther) ne sera jamais divisée, s'il ne se trouve une main qui opère « cette division (a). » Ainsi, de l'aveu de Polignac, l'atome restera indivisible, tant qu'il ne plaira pas à Dieu de le couper en deux. Quant à Newton, bien que le nom d'atome se trouve à peine une ou deux fois sous sa plume, la chose y est à chaque instant, car *les particules de la matière* auxquelles il attribue une figure et des propriétés invariables (b), sont des atomes où il n'existe pas.

(a) *L'anti-Lucrèce, poëme sur la religion naturelle*, etc., t. II, l. IX, p. 274. —
(b) *De optice, sive de lucis reflexionibus*, etc., p. 303 et seq.

le sens et au profit du cartésianisme [1]. Leibnitz a d'ailleurs toujours continué à employer, pour son compte, les formes consacrées de la vieille école [2], avec laquelle il n'a jamais complétement rompu, tant il est difficile aux hommes supérieurs, comme aux autres, d'effacer les impressions reçues dans la jeunesse. Descartes lui-même est resté bien plus scolastique qu'il ne le croyait.

Mallebranche peut, comme l'a fait l'*Encyclopédie*, être mis au nombre des élèves les plus distingués de Descartes [3], si, quand on admet comme principes l'esprit et la matière, on est par cela même cartésien. Mais si l'on veut en outre de l'harmonie, de l'uniformité dans la manière d'entendre, de concevoir les applications du système adopté en commun, le titre donné à Mallebranche lui convient fort peu [4]. Il ne paraît pas non plus très-disposé à l'accepter. Cela se voit surtout à l'endroit où, contrairement à l'opinion

[1] Tennemann, *Manuel de l'Hist. de la philos.*, t. II, p. 151 et 155.

[2] « J'avais pénétré bien avant dans le pays de la scolastique, lorsque les « mathématiques et les auteurs modernes m'en firent sortir bien jeune », dit Leibnitz (*a*). Les ouvrages de ce philosophe conservent plus de traces qu'il ne pense de ses premières études.

[3] « Ce grand homme (Descartes) a eu des sectateurs illustres : on peut « mettre à leur tête le père Mallebranche, qui ne l'a pourtant pas suivi en « tout (*b*). »

[4] Oter à Mallebranche, ou plutôt lui refuser le titre de cartésien, par la raison qu'il entre en lutte avec Descartes sur la nature de l'âme, paraîtra peut-être d'une excessive sévérité. Mais si l'on fait attention que les idées de Descartes à cet égard sont vraiment fondamentales, considérées au point de vue de son système, on demeurera convaincu qu'il n'est pas plus possible de rester cartésien, en les repoussant, qu'il n'est possible d'être newtonien sans admettre les lois de l'attraction dans toute leur rigueur. En outre, Mallebranche se rapproche d'Épicure, par rapport à la morale, beaucoup plus qu'on n'est généralement porté à le croire, lorsqu'il soutient: qu'*actuellement le plaisir rend heureux* (*c*).

(*a*) *De la Nat. et de la Comm. des subst.*, p. 149. — (*b*) *Encyclop. méthod.*, t. I, art. CARTÉSIANISME, p. 729. — (*c*) V. *Nouvelles de la rép. des lettres*, t. I, p. 348, *et Vie de Bayle*, par Demaiteaux, p. XXXIV.

de Descartes, il soutient que nous sommes loin de mieux connaître notre âme que notre corps ([1]).

Un dissentiment aussi grand, sur un point aussi important du cartésianisme, en entraîne une foule d'autres qu'il est inutile de mentionner : aussi ne m'y arrêterai-je pas. Je dirai seulement, par rapport à Mallebranche, que ç'a été pour moi une véritable surprise de ne pas trouver la définition de la vérité, dans un livre portant pour titre : *De la recherche de la vérité.* D'où il suit que si l'auteur l'a rencontrée dans sa route, ni les lecteurs ni lui n'ont pu s'y rattacher, faute d'un signe propre à la faire reconnaître. Cet ouvrage qui, en somme, ne sort pas des généralités de la logique, nous montre dans son auteur le dernier représentant, ayant quelque mérite, de la philosophie scolastique transformée, comme les progrès du cartésianisme, ou mieux ceux de la raison publique, en avaient fait naître la nécessité. Depuis, tout ce qui, en France, a été écrit dans ce système est mort en venant au monde, tant la philosophie expérimentale, restée de nos jours à peu près seule maîtresse du terrain, s'est montrée, pendant toute la durée de la lutte, supérieure à ses adversaires. Mais en Allemagne, le mouvement philosophique moderne est loin

([1]) Dans son chapitre ayant pour titre, *Que nous n'avons pas d'idée claire, ni de la nature, ni des modifications de notre âme,* Mallebranche s'élève avec force contre l'opinion de Descartes prétendant que la nature de l'esprit est plus connue que celle de toute autre chose (*a*). Il ne laisse ainsi aucun doute sur la manière dont il faut entendre le jugement assez équivoque qu'il avait porté, avant cela, sur la même matière dans les termes suivants : « On peut conclure de ce que nous venons de dire, qu'encore « que nous connaissions plus distinctement l'existence de notre âme que « celle de notre corps, et de ceux qui nous environnent; cependant « nous n'avons pas une connaissance si parfaite de la nature de l'âme que « de la nature du corps : et cela peut servir à accorder les différents sen- « timents de ceux qui disent qu'il n'y a rien qu'on connaisse mieux que « l'âme, et de ceux qui disent qu'il n'y a rien qu'ils connaissent moins (*b*). » Voilà de l'éclectisme, s'il en fut jamais.

(*a*) *De la Recherche de la vérité. Eclaircissements sur le* 3e *livre*, p. 5 3

(*b*) *Op. citat.*, 3e livre, p. 206 et suiv.

d'avoir marché du même pas. *Kant,* dont je crois, par cette raison, devoir dire quelques mots, en est la principale cause.

Comme Descartes, et plus encore que ce philosophe, il cherche son appui dans la révélation ; il en fait la base de toute science et de toute certitude([1]). A part ce point commun, le reste de sa philosophie n'offre guère que des différences avec le cartésianisme. Ainsi, à l'égard des sciences, il les divise, ce à quoi Descartes n'avait pas songé, en deux grandes classes, savoir : les sciences *à priori,* que l'homme trouve en quelque sorte en soi, par la méditation, et les sciences *à posteriori,* ou d'expérimentation, fruit des travaux et des recherches soumises à la sanction de l'expérience([2]). D'après cela, il place les mathématiques en tête des sciences *à priori* ([3]). Mais quand on cherche à apprécier cette opinion du philosophe de Kœnisberg, on ne tarde pas à se convaincre que toutes les mathématiques, sans en excepter les transcendantes, sont en réalité un développement de cette proposition, deux et deux font quatre. Or, celle-ci n'est certainement pas une idée *à priori.* Elle est entrée dans le cerveau, par la contemplation d'objets matériels extérieurs. Signaler cette méprise, sur laquelle on a bâti un système tout entier, c'est assez montrer combien la France a eu raison de laisser l'Allemagne l'admirer tout à son aise, bien entendu sans le comprendre ([4]). Quant à l'école

([1]) Kant, *Philosophie,* etc., trad., par Ch. Villers, p. 398.

([2]) Tennemann, *Manuel de l'hist. de la phil.,* trad. de Vr Cousin, t. II, p. 233.

([3]) « Mais d'abord, sur quoi roule la géométrie ? Sur des qualités sensibles. « Or, l'étendue n'étant elle-même qu'une qualité sensible de la matière, « n'est-il pas évident que ce sont les corps qui nous ont donné l'idée de « l'étendue? (*a*). »

Voilà comment Portalis réfute un des *à priori* de Kant, qu'il a tous combattus un à un, avec de grands détails. C'est, assurément, avoir beaucoup trop d'égards pour les visées d'un songe creux. Nous ne nous sommes pas cru obligé, pour notre part, d'y mettre tant de façon.

([4]) Schelling fait, sur la *philosophie de la mythologie,* des cours qui attirent, dit-on, un nombre immense d'auditeurs (*b*). Il faut assurément ne

(*a*) *De l'usage et de l'abus de l'esprit philosophique,* etc., t. I, p. 100. — (*b*) *National,* 29 janvier 1841.

écossaise, elle patauge entre le système unitaire et le spiritualisme, n'osant complétement adopter toutes les vérités de l'un, ni rejeter toutes les absurdités de l'autre [1].

Locke. Descartes admettait deux principes, ni plus ni moins. Au lieu de cela, Locke disait au sujet des cartésiens : « Ils demandent si *l'espace* est corps ou esprit? A quoi « je réponds par cette question : Qui vous a dit qu'il n'y a « ou qu'il ne peut y avoir que des corps et des esprits [2]? » Descartes refusait tout mouvement à la matière, et Locke allait jusqu'à dire que la matière disposée d'une certaine manière lui paraît capable de penser [3]. Deux hommes qui embrassent des opinions aussi diamétralement opposées, peuvent-ils être considérés comme se rattachant à la même école? S'ils avaient vécu à la même époque, ils se seraient combattus à outrance.

Bayle est peut-être le plus complétement sceptique de tous les philosophes. Il l'est par nature, par goût, par réflexion, par instinct. D'autres sceptiques, par exemple Sextus Empiricus, ont montré de l'ardeur, du prosélytisme à propager leurs idées : pareille disposition d'esprit ne se trouve jamais dans Bayle. Il semble travailler pour lui, et n'avoir plus rien à désirer dès l'instant où il est parvenu à faire planer le doute sur une question qu'on pouvait croire résolue. Il traite avec le même ménagement, ou plu-

savoir comment tuer le temps, pour l'employer à entendre de pareilles balivernes. Mais s'il faut en croire M. Lèbre, la philosophie allemande est maintenant dans un véritable état de crise (*a*). Attendons donc patiemment ce qui doit en résulter.

(1) M. de Rémusat résume son opinion sur la philosophie écossaise en disant : « Nous croyons qu'elle doit être considérée par les écoles mo- « dernes, comme la philosophie élémentaire de l'esprit humain (*b*). » Soit; renvoyons-la donc aux gamins de l'école mutuelle, et qu'il n'en soit plus parlé.

(2) *Essai sur l'entendement humain*, p. 188.

(3) *Essai sur l'entendement humain*, l. III, c. IV.

(*a*) *Revue des Deux Mondes*, janvier 1843, p. 40 et suiv. — (*b*) *Essais de philos.*, t. I, p. 250.

tôt avec la même indifférence, presque toutes les théories, excepté celle de l'automatisme, dont il cherche à faire honte au pays qui l'a vue naître [1]. Il ne prend guère la défense que d'une seule classe d'hommes, les athées, auxquels il vient en aide à chaque occasion [2]. Où est la ressemblance entre un pareil homme et le pieux Descartes, appelé si justement par Huet, le plus affirmatif des philosophes [3]?

Newton, qui faisait très-grand cas de l'anti-cartésien Gassendi [4], est considéré avec raison, par Bayle, comme un des antagonistes les plus prononcés du système de Descartes [5]. L'*Encyclopédie* ne tient pas un autre langage à ce sujet [6]. Personne, en effet, ne lui a porté un coup plus terrible que le géomètre anglais, avec les lois de l'attraction universelle, et la sûreté des calculs auxquels elles servent chaque jour de base [7].

Voilà comment *les hommes de génie que le développement de la philosophie de Descartes a suscités* ont accueilli cette philosophie. Au lieu d'entrer dans son mouvement, on les voit succéder à ses adversaires les plus directs, Gassendi, Huet, Hobbes, Arnault, etc. Que pouvaient contre cette succession de savants, ou plutôt contre la vérité dont ils étaient les organes, Rohault, Clerselier, Clauberge, Regis, Renéri, Emilius, Wittichus et beaucoup d'autres, plus ou moins connus par leur dévouement au cartésianisme? Prolonger tout au plus une lutte inégale, et retarder une inévitable défaite. Mais ce résultat, prématurément annoncé par Huet comme déjà obtenu [8], devait infailliblement avoir

(1) *Nouvelles de la rép. des lettres*, t. I, p. 8.

(2) *OEuvres diverses*, t. III, p. 114 et suiv. — *Réponses aux questions*, etc., p. 952. — *Dict. hist.*, t. II, art. Bion, p. 283 h, et art. Charron, p. 144.

(3) *Censura phil. cartesianæ*, p. 2.

(4) *Encyclopédie*, t. II, p. 540.

(5) *Dict. hist.*, t. III, p. 558.

(6) T. I, art. Cartésianisme, p. 729.

(7) *Princip. phil. naturalis*, p. 354.

(8) *Censura phil. cartes.*, p. 244.

lieu plus tard. La section suivante montrera qu'il était fondé en raison.

QUATRIÈME SECTION.

APPLICATIONS DU CARTÉSIANISME.

Sous ce titre, nous nous proposons de répondre à la fin du second numéro du programme, ou de *suivre la philosophie de Descartes dans toutes les branches des connaissances humaines*, et de traiter en même temps la question du n° 6 ; « apprécier la valeur intrinsèque de la « révolution cartésienne, considérée dans l'ensemble de « ses principes et de ses conséquences, et dans la succes- « sion des grands hommes qu'elle embrasse, depuis l'ap- « parition du *Discours sur la méthode* en 1637, jusqu'au « commencement du dix-huitième siècle et la mort de « Leibnitz : rechercher quelle est la part d'erreur que « renferme le cartésianisme, et surtout quelle est la part « de vérités qu'il a léguées à la postérité [1]. »

Si la philosophie de Descartes eût reposé sur un principe vrai, comme on a pu le croire, avec son auteur, elle eût trouvé un véritable appui et les moyens de se développer, de se perfectionner, dans la culture, dans l'étude des sciences : chacune d'elles lui eût fourni un sujet d'application. Il en a été tout autrement. En effet, si l'on excepte les *Entretiens sur la physique* de Rohault, dont il a déjà été parlé [2], l'ouvrage justement oublié de Villemot, sur l'astronomie, intitulé *Nouvelle Explication du mouvement des planètes* [3],

(1) Ce qui a été dit, dans la deuxième section de ce Mémoire, sur le *cartésianisme considéré en lui-même*, et dans la troisième section, sur les *sectateurs de Descartes*, répond à une grande portion de la sixième partie du programme. C'est pour cela qu'il nous paraît inutile de revenir actuellement, sur des questions dont la solution nous semble avoir été complétement donnée. Nous nous occuperons donc uniquement ici, de celles qui restent réellement à traiter.

(2) V. ci-dessus, p. 62.

(3) V. *Encyclop. method.* PHILOSOPHIE, t. I, p. 729.

les *Leçons de physique* de Molières, l'*Astronomie physique* de Gamaches, la *Théorie des tourbillons* [1], et l'*Entretien sur la pluralité des mondes*, de Fontenelle, dans lesquels on a cherché à faire l'application des principes de Descartes, il serait difficile de citer un seul écrit dans le même but, dont le nom soit venu jusqu'à nous. D'où il suit que, loin d'avoir à compulser toutes les branches des connaissances humaines pour montrer la série des applications que le cartésianisme a pu recevoir, il suffit de prendre Descartes, et de suivre, dans ses propres écrits, les applications de son système. Hors de là, il n'y en a aucune d'une véritable importance.

Cette circonstance doit circonscrire dans d'assez étroites limites notre travail, qui, sans cela, n'eût pu être exécuté par un seul homme; car, en définitive, il se réduira à examiner dans Descartes les détails, comme nous avons déjà examiné les principes de son système. Avant d'en venir là, nous ferons remarquer qu'il y a en lui deux hommes; l'habile expérimentateur, l'inventif, l'ingénieux investigateur, à qui l'on doit des découvertes d'une véritable importance; et le philosophe, le *systématiseur*, qui, comme tel, a fait beaucoup de bruit, sans mériter les mêmes éloges. Singulière destinée! Il a été loué et célébré, précisément pour ce où il avait échoué; et ses véritables titres à la gloire ont été sinon, complétement dédaignés, au moins mis bien au-dessous des titres auxquels on a longtemps accordé une valeur qu'ils étaient bien loin d'avoir. Nous n'aurons pas de peine à le prouver.

Descartes n'est pas l'inventeur de l'application de l'algèbre à la géométrie, comme Thomas l'assure, avec une grande légèreté [2]. S'il avait fait une découverte de cette importance, Baillet n'eût pas manqué de la lui attribuer, au lieu de le présenter seulement comme ayant beaucoup contribué à la répandre [3]. C'est en effet là sa part de mérite dans ce mouvement de progrès imprimé à la géomé-

(1) Montuela, *Hist. des Mathémat.*, t. II, p. 247.

(2) *Éloge de Descartes*, t. I des *OEuvres complètes*, p. 22.

(3) *Vie de Descartes*, t. I, p. 29 à 31.

trie, où Viète et d'autres célèbres calculateurs l'avaient déjà précédé ([1]). Mais ses travaux n'en ont pas moins contribué puissamment à l'avancement de cette partie importante des mathématiques, et il y aurait plus d'injustice à lui refuser cette part de gloire, qu'à l'exagérer maladroitement, en lui attribuant une découverte faite avant lui.

D'autres parties de la géométrie et de l'algèbre ont été cultivées avec succès par notre savant, qui s'est toujours montré au moins grand calculateur, s'il n'a pas constamment eu raison dans ses disputes avec de Fermat, au sujet du Traité *De maximis et minimis* ([2]). On voyait avec le temps se développer chez lui ces dispositions pour le calcul, qui, quand il avait à peine dix-huit ou vingt ans, avaient été un sujet de si grand étonnement pour Faulhaber ([3]).

En optique, Descartes peut revendiquer les procédés rigoureux d'expérimentation au moyen desquels il a découvert et démontré les lois de la réfraction de la lumière. Ses travaux sur cette partie de la science, sa manière d'expérimenter, ont servi de guide aux physiciens, jusqu'au moment où des instruments plus perfectionnés sont venus remplacer, avec avantage, les anciens procédés, tout en confirmant l'exactitude des résultats déjà obtenus par eux. Il est vrai que Leibnitz a réclamé pour la Hollande la découverte des lois de la réfraction de la lumière, dont il dit que Descartes s'est emparé au détriment du véritable inventeur, Vilbrond Snelius ([4]). Mais cette accusation, si elle eût été vraie, n'aurait pas manqué d'être confirmée il y a longtemps. Or, rien de semblable n'ayant eu lieu, on peut consciencieusement continuer à attribuer à Descartes ce que lui-même donne pour être sien, et déclare être sien. Il s'est d'ailleurs montré si véritablement capable en tant

([1]) *Encyclop. méth.* MATHÉMATIQUES, t. I, Préface, p. LIII. —Condillac, *Hist. moderne*, t. XIV, p. 472. — *Courrier français*, 16 sept. 1839.

([2]) Bayle, *Dict. histor.*, t. III, p. 604. A.

([3]) Baillet, *Vie de Descartes*, t. I, p. 69.

([4]) *Act. erudit.*, t. I, p. 136 et 187.—*Epist.* M. S., ann. 1689.—Baillet, *Vie de Descartes*, t. II, p. 539.

d'occasions, que la découverte dont on voudrait le déposséder n'offre, de sa part, rien d'invraisemblable. Enfin, d'autre part, il a mis tant de bonne foi à déclarer ce dont il était redevable à Képler [1], qu'on ne saurait raisonnablement douter de sa véracité, quand il annonce une découverte comme lui appartenant.

La théorie de la vision est sortie, à peu près parfaite, de l'expérience ingénieuse au moyen de laquelle Descartes a pu prouver comment l'image des objets se forme renversée, dans l'œil et vient ainsi frapper la rétine. Mais, comme si rien de complétement achevé ne pouvait être l'ouvrage du même homme, l'ingénieux observateur a attribué à l'œil une imperfection qu'il n'a pas, quand il a dit, au sujet de l'image qui s'y forme : « Mais, après vous avoir parlé « des perfections de cette peinture, il faut aussi que je « vous fasse considérer ses défauts, dont le premier et le « principal est que, quelques figures que puissent avoir les « parties de l'œil, il est impossible qu'elles fassent que les « rayons, qui viennent de divers points, s'assemblent tous « en autant d'autres points, et que tout le mieux qu'elles « puissent faire, c'est seulement que tous ceux qui vien- « nent de quelque point comme X, s'assemblent en un « autre point comme S, dans le milieu du fond, en quel « cas, il n'y en peut avoir que quelques-uns de ceux du « point V qui s'assemblent justement au point R, ou du « point Y, qui s'assemblent justement au point T ; et les « autres doivent s'en écarter quelque peu, tout à l'entour, « ainsi que je l'expliquerai peu après [2]. » Eh bien ! l'œil humain ne donne pas lieu à l'aberration de réfrangibilité, que Descartes le croit fait pour nécessairement produire.

Il a commis une autre erreur, en déclarant qu'on ne pouvait voir, à la fois, qu'un seul point de l'image, dont toute la surface était successivement aperçue par un mouvement très-rapide de l'œil, passant d'un point à l'autre [3].

(1) *Lettres*, t. III, p. 397.
(2) *La Dioptrique*, p. 47.
(3) *L'Homme*, t. III, p. 47.

Si cela était vrai, il faudrait un temps infini pour voir la plus petite chose, car une image, quelque peu étendue en surface qu'on la suppose, renferme une infinité de points qui devraient être, tour à tour, distingués les uns des autres. L'expérience prouve, au contraire, que l'image si rapidement formée par la lumière, se comporte, au fond de l'œil, comme les images que le daguerréotype parvient à fixer. Ainsi, c'est une surface qui est sentie ou plutôt touchée, par la rétine, et la vue n'est qu'un toucher très-subtil, comme quelques philosophes anciens, notamment Epicure, l'avaient très-bien dit (¹). Descartes n'en a pas moins à revendiquer une très-grande part dans la démonstration de cette vérité. Il a également bien mérité de la science, pour sa théorie de la lumière, qu'il dit être produite par l'ébranlement de la matière subtile dont, suivant lui, l'univers est rempli et qui pénètre tous les corps (²).

L'hypothèse d'une pareille matière remplissant l'espace, n'est pas une idée moderne. Elle remonte au moins à Aristote, qui admettait l'éther ou la quintessence (³). Beaucoup d'anciens philosophes avaient ensuite adopté cette supposition. Parmi les modernes, Copernic l'a reproduite (⁴) avant Euler. Gassendi l'a développée complaisamment (⁵). Newton ne la repoussait pas, comme pourraient le croire ceux qui ne connaissent pas son opinion sur la matière éthérée (⁶).

(¹) V. Lucrèce, *De rerum natur.*, l. IV, v. 218.

(²) *La Dioptrique*, t. V, p. 6 à 9.

(³) *Opera omnia*, t. I, *de Cœlo*, p. 611.

(⁴) V. Gassendi, *Opera omnia*, t, V, *Vita Peubrachii*, p. 517.

(⁵) *Opera omnia*, t. I, *de Cœli et siderum substantiâ*, p. 503 et seq.

(⁶) Newton pense que le fluide répandu dans l'espace, auquel il donne le nom de *spiritus subtilissimus*, non-seulement pénètre tous les corps, mais encore produit chez nous la sensation et les mouvements volontaires (*a*). Leibnitz s'était borné à en faire la cause productrice de l'attraction (*b*). Quant à D'Alembert, il accuse Newton de s'être, à dessein, exprimé d'une manière fort obscure au sujet de l'éther (*c*). A mon sens, il ne mé-

(*a*) *Principia philos. natural.*, p. 484. — (*b*) *Opera omnia*, t. II, p. 20, et *Theoria motus concreti*, p. 34. — (*c*) *Encyclop. méthod.* PHILOSOPHIE, t. III, p. 215 et 216.

Pourtant, il faut avouer que sa théorie de l'émission de la lumière, à laquelle il avait su donner tant de vraisemblance, était fort propre à faire croire qu'il admettait un vide réel et absolu dans les espaces intersidéraux. Aujourd'hui, la question semble décidément jugée en faveur de l'éther ou de la matière subtile de Descartes, par les expériences relatives à l'interférence des rayons lumineux (1), inexplicables dans l'hypothèse de l'émission, et qui, par conséquent, donnent au système des ondulations, basé sur l'hypothèse du plein, tous les caractères de la vérité.

Nous nous contenterons d'indiquer très-rapidement quelques autres travaux de Descartes, notamment son petit *Traité de la musique*, à cause de l'impossibilité où nous sommes d'en apprécier le mérite ; et son livre *sur les engins ou machines*, parce que les progrès récents et vraiment prodigieux de la mécanique ont laissé ce dernier ouvrage aussi loin derrière eux, que les perfectionnements de la musique pourraient bien avoir fait pour l'autre. Mais ces deux opuscules, on ne saurait en douter, portent aussi l'empreinte de la sagacité dont Descartes a constamment été un modèle, quand il s'est renfermé dans le domaine des faits ou de l'expérience proprement dite. En preuve de cette opinion, nous invoquerons le témoignage de Baillet. Il nous apprend que, dans l'intention de porter atteinte à la réputation de Descartes, plusieurs de ses ennemis imprimèrent, après sa mort, le petit écrit qu'il avait composé sur la musique, étant très-jeune. Ils le croyaient, à cause de cela, rempli de défauts. C'était le contraire ; et la publication au moyen de laquelle ils avaient cru nuire à notre philosophe, lui fit, au lieu de cela, beaucoup d'honneur (2).

rite aucunement ce reproche, que Montucla se garde bien de lui adresser, dans l'article où il développe, assez longuement, les opinions du philosophe anglais (*a*).

(1) Pouillet, *Traité de phys. expérim.*, t. II, p. 396.

(2) *Vie de Descartes*, t. I, p. 45 à 49.

(*a*) *Histoire des mathématiques*, t. II, p. 549.

Dans ces travaux assez divers, où Descartes s'est constamment montré homme de pratique et d'expérimentation, il a suivi, il a contribué à fortifier le mouvement des esprits vers les recherches expérimentales, qui avait commencé dès le siècle précédent, et devait encore s'accroître de nos jours. Mais en cela, il n'était ni chef de secte, ni auteur d'une nouvelle philosophie : il combattait avec gloire, sous le drapeau de l'expérience levé bien longtemps avant lui, et ses travaux venaient prendre un rang des plus honorables parmi les autres du même genre.

Comme homme, et dans les détails de la vie privée, il montre la même justesse d'esprit et un parfait bon sens. Véritablement désintéressé, il a su, sans songer à l'accroître, et l'ayant à peine conservée intacte, vivre avec une fortune médiocre que Huet a eu le malheur de tourner en ridicule [1]. S'il eût désiré être riche, c'eût été pour consacrer sa fortune aux recherches scientifiques qu'il poursuivait avec ardeur, sans en attendre aucun avantage pécuniaire, et refusant les sommes considérables dont voulaient l'aider ses amis pour ses travaux d'expérimentation [2]. Tout peu fortuné qu'il était, il y dépensait beaucoup d'argent, et cependant secourait généreusement des ouvriers artistes dans le besoin. Il leur donnait le moyen de se faire connaître, d'acquérir de la fortune, comme il est arrivé à plusieurs de ceux qu'il avait associés à ses travaux, et même à un simple domestique. Désabusé de la fausse gloire, la vie solitaire et retirée avait pour lui un prix inestimable, et il était sincère quand il disait que, pour rien au monde, il ne voudrait renoncer aux doux loisirs qu'il avait su se ménager [3].

Si à toutes ses qualités on ajoute le courage calme dont toute sa vie est un exemple, et qui éclata surtout lorsque, entendant le projet que des matelots formaient de l'assas-

(1) *Nouveau Mém. pour servir à l'hist. du cartésianisme.*

(2) Baillet, *Vie de Descartes*, t. II, p. 461.

(3) *Discours de la méthode*, t. I, p. 212.

siner, il s'élança intrépidement sur eux, l'épée à la main, les terrifia par son audace, et échappa ainsi à une mort imminente [1]; si on prend en considération son esprit porté à l'enthousiasme et à l'exaltation [2], sa piété sincère [3], à une époque encore religieuse, et le ton de conviction qui règne dans ses écrits, on aura la raison de l'influence que Descartes devait nécessairement exercer sur son siècle.

Son système, c'est-à-dire la partie philosophique de ses ouvrages, en raison du singulier amalgame d'assertions répulsives les unes des autres, au milieu desquelles tous les partis, toutes les opinions pouvaient trouver quelque chose à leur convenance, était d'ailleurs parfaitement approprié à une époque de lutte, de discussion, comme celle où l'on entrait. Ce jugement sur le cartésianisme a été appuyé, dans la deuxième section de ce Mémoire [4], sur un assez grand nombre de preuves détaillées, pour que nous n'ayons plus à nous en occuper ici. Mais ce qui suffit pour faire apprécier l'ensemble du système, ne saurait suffire de même à estimer la valeur particulière des écrits où Descartes a eu pour but d'appliquer les principes de sa philosophie. Il nous semble, à cause de cela, indispensable de consacrer un article à part à chacun de ces écrits, au nombre de cinq : *les Principes de la philosophie ; les Passions de l'âme ; le Monde ; l'Homme*, et *le Développement*

(1) Baillet, *Vie de Descartes*, t. I, p. 103.

(2) Une crédulité confiante et aveugle, compagne fidèle de cette exaltation religieuse dont Descartes avait donné plus d'une preuve dans sa vie, contribua sans aucun doute à en avancer le terme. Atteint d'une pneumonie intense, il voulut se traiter en buvant de l'alcool, refusa obstinément pendant plusieurs jours de se laisser saigner, et rendit ainsi mortelle une maladie qu'un traitement sage eût peut-être guérie (*a*).

(3) La piété sincère de Descartes ne l'a cependant pas empêché d'être accusé d'athéisme. Martin Schookius éleva contre lui cette accusation calomnieuse, mais fut condamné judiciairement (*b*).

(4) V. ci-dessus, p. 16 à 59.

(*a*) *Encycl. meth.* PHILOSOPHIE, t. I, p. 721.—(*b*) Bayle, *Dict. hist.*, t. I, p. 280 a.

du fétus. Nous passerons sous silence *la Géométrie et la Dioptrique*, parce que la nature des sujets traités dans ces deux ouvrages n'a point permis à Descartes de s'écarter notablement de la méthode généralement suivie pour de pareilles matières. Il ne s'y est pas également astreint, en traitant d'un ordre de phénomènes, les *Météores*, qui, par suite des découvertes relatives à l'électricité, sont devenus une science toute nouvelle, avec laquelle son livre n'a guère que le titre de commun. Quant au *Discours de la Méthode* et aux *Méditations*, bien que nous ayons presque entièrement pris dans ces deux ouvrages les sujets sur lesquels a, jusqu'à présent, roulé notre examen critique, nous croyons cependant devoir faire encore quelques remarques sur l'un et l'autre écrit.

Le livre de *la Méthode*, dont la publication, en 1637, fut un événement pour le monde philosophique, renferme tout ce que le cartésianisme a d'essentiel. Quiconque l'aura lu avec attention ne trouvera plus rien d'inattendu dans les écrits du même auteur. Nous en prendrons occasion de dire qu'on entend par méthode, soit l'emploi convenablement dirigé des moyens propres à conduire à la découverte de la vérité dans les sciences, soit l'application ou plutôt l'exposé des règles à suivre dans le narré des choses que l'on veut faire connaître. C'est en la considérant sous ces deux points de vue, que Gassendi a traité de la méthode, dans sa philosophie [1]. C'est de la même façon que Descartes l'a comprise aussi lui un instant, lorsqu'il réduisait à quatre les préceptes de logique auxquels il nous dit, dans les termes suivants, avoir trouvé avantageux de se conformer dans sa carrière scientifique :

« Le premier était de ne recevoir jamais aucune chose « pour vraie, que je ne la connusse évidemment telle ; « c'est-à-dire d'éviter soigneusement la précipitation et la « prévention, et de ne comprendre rien de plus en mes « jugements que ce qui se présentait si clairement et si « distinctement à mon esprit, que je n'eusse aucune occa- « sion de rester en doute.

[1] *Opera omnia*, t. I, *Instit. logic.*, *de methodo*, p. 120 et seq.

« La seconde, de diviser chacune des difficultés que « j'examinais, en autant de parcelles qu'il se pourrait, et « qu'il serait requis pour les bien résoudre.

« La troisième, de conduire par ordre mes pensées, en « commençant par les objets les plus simples et les plus « aisés à connaître, pour monter peu à peu, comme par « degré, jusqu'à la connaissance des plus composés, et « supposant même de l'ordre entre ceux qui ne se précè- « dent point naturellement les uns les autres.

« Et la dernière, de faire partout des dénombrements si « entiers, que je fusse assuré de ne rien omettre (1). »

Voilà en réalité tout ce que le *Discours de la méthode* contient sur le sujet dont il porte le nom. Quelques pages plus loin, l'auteur réduit également à quatre les règles ou les préceptes de morale, sur lesquels nous reviendrons plus tard (2) ; puis, dans le reste de son livre, il développe son système de philosophie, s'attachant principalement, et avant tout, à démontrer l'existence de Dieu et de l'âme. Le fond de ce traité ne répond donc en aucune manière à son titre, et ce qu'on trouverait fort excusable s'il s'agissait d'une œuvre purement littéraire, ne l'est pas autant dans un ouvrage philosophique. J'ignore si l'on a remarqué dans Descartes ce tort, dont pour le dire en passant, le coryphée des métaphysiciens modernes n'a pas su se mettre à l'abri; car son traité de l'*Origine des connaissances humaines* parle de tout autre chose que de ce qu'il annonce, si, comme il me semble, on doit s'attendre à trouver dans un livre sur l'origine des connaissances humaines, l'histoire de leurs progrès dès l'instant où elles ont commencé à être quelque chose, et non une dissertation sur les moyens que l'homme possède pour acquérir des connaissances, seule chose dont Condillac s'occupe dans son *Essai* (3).

A l'égard des *Méditations métaphysiques*, ce titre fort

(1) *Discours de la méthode*, t. I, p. 141 et 142.

(2) V. p. 91 et suiv.

(3) *Œuvres complètes*, t. I.

vague permettait à Descartes d'y rattacher à peu près tout ce qu'il voudrait. Dès lors il pouvait très-bien, comme il s'est presque exclusivement borné à le faire, reprendre les sujets qui l'avaient déjà occupé dans le *Discours de la méthode*. Ces réflexions faites, j'en viens aux ouvrages dont j'ai annoncé l'intention de faire un examen détaillé.

ARTICLE I. — Les Principes de la philosophie.

Dans une lettre adressée au conseiller Rivet, ce savant qui, nous dit Baillet, avouait bonnement ne rien comprendre au cartésianisme [1], Gassendi déduit les motifs qui l'ont empêché de rendre publique son opinion sur *les Principes de la philosophie ;* puis, dans l'intimité de la correspondance privée, il porte sur ce livre un jugement que le temps a complétement confirmé. Il discute rapidement le fond de ce traité, destiné, assure-t-il, à mourir avant son auteur, et termine en disant : « Id verò mirere, geometram « eximium potuisse sibi tot insomnia atque chimeras « fingere, et quod est amplius, divendere pro demonstra- « tionibus ratis [2]. » On va voir à quel point cette manière de voir était fondée.

Tout ce qui, dans *les Principes de la philosophie*, doit être considéré comme le développement des principes déjà posés soit dans le *Discours de la méthode,* soit dans les *Méditations*, a été étudié et jugé dans notre deuxième section, de manière à ne plus laisser rien à dire sur le même sujet. Notre tâche doit donc, à présent, se borner à discuter l'opinion assez longuement développée dans les *Principes*, que l'étendue et le monde sont indéfinis, et à examiner l'hypothèse des tourbillons.

L'espace et l'étendue, tout comme la matière, puisque suivant Descartes l'espace est matériel [3] ; et, par conséquent,

(1) *Vie de Descartes*, t. II, p. 263.
(2) *Opera omnia*, t. VI, *Epistolæ*, p. 217.
(3) *Les Principes de la philos.*, t. III, p. 136.

le monde formé par la matière, ne sont, assure notre philosophe, ni finis, ni infinis, mais bien indéfinis (1).

Quoique aussitôt cette opinion émise, tous les esprits un peu philosophiques se soient unanimement récriés contre la subtilité, l'espèce d'escobarderie employée par Descartes dans une question aussi sérieuse, nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer combien il est peu conforme à la raison de supposer comme réelle l'existence d'une chose qui ne serait ni finie, ni infinie. En effet, on n'a pas besoin de réfléchir bien longtemps sur cette matière, pour reconnaître qu'il n'y a que deux suppositions admissibles, le fini ou l'infini. Pour toute preuve de cette assertion, je citerai l'usage si fréquent, en géométrie, des lignes dites *indéfinies*. Très-évidemment ce sont des lignes finies, puisque on en voit les deux bouts, seulement leur longueur n'est pas précisée ; on la laisse indéterminée ou indéfinie. Si le monde est comme ces lignes, c'est une quantité finie, dont la somme nous est inconnue. Si au contraire on ne peut raisonnablement lui assigner de limites, le moyen terme imaginé par Descartes ne peut être sérieusement proposé (2), et il faut de toute nécessité déclarer le monde, ou mieux, l'univers infini.

Les tourbillons, par l'étrangeté de la supposition, par l'assurance avec laquelle l'auteur du système décrivait, comme s'il y eût été, tout ce qui se passait dans chacun

(1) *Les Principes de la philosophie*, t. I., p. 80 et 138.

(2) Descartes dit au sujet des parties d'un grain de sable : « Je ne veux « point déterminer si leur nombre est infini ou non, mais du moins il est « certain qu'à l'égard de notre connaissance il est indéfini, et que nous « pouvons supposer qu'il est de plusieurs millions dans le plus petit grain « de sable qui puisse être aperçu de nos yeux (*a*). »

Va pour plusieurs millions, voire même pour plusieurs milliards ou plusieurs centaines de milliards, leur nombre ne nous sera peut-être jamais précisément connu ; mais si ce nombre, quelque grand qu'on le suppose, n'est pas infini, il est nécessairement fini, et un chiffre peut en exprimer la valeur. Aucun subterfuge ne permet d'échapper à cette conclusion.

(*a*) *Le Monde*, t. IV, p. 225.

d'eux ; indiquait leur formation, leur accroissement, leur état stationnaire, leur décadence et enfin leur destruction, les tourbillons ont été accueillis par le public avec une faveur dont il y a peu d'exemples pour les sujets de cette nature. Ils ont fait en grande partie le succès qu'a obtenu le livre de Fontenelle [1]. La même cause a procuré, pendant quelque temps, des lecteurs à l'ouvrage où Villemot avait tâché d'appliquer le système de Descartes à l'astronomie[2]. Cependant, l'attention même que cette hypothèse avait attirée sur elle devait en accélérer la ruine. Aussi est-ce un des points du cartésianisme qui a été le plus promptement abandonné, comme Thomas est forcé d'en convenir [3]. La raison s'en trouve naturellement dans l'ardeur avec laquelle l'astronomie commençait alors à être cultivée, qui ne pouvait pas laisser durer longtemps un système à chaque instant démenti par les faits. Il serait tout à fait superflu, après sa chute irrévocable, de reproduire en détail les objections, les attaques plus ou moins fondées qui ont amené ce résultat. Qu'il me suffise d'en citer une seule, proposée par Bayle en ces termes : « Les « cartésiens ont négligé d'expliquer comment les tourbillons « pourraient tourner à côté les uns des autres sans laisser « de vide entre eux, ou sans entrer les uns dans les autres [4]. »

On ne s'est pas contenté de combattre le système des tourbillons, on n'a pas même voulu en reconnaître Descartes pour l'inventeur. Huet l'accuse d'avoir emprunté cette hypothèse à Leucippe, sans le citer [5]. Leibnitz lui adresse le même reproche de plagiat, et rapporte l'invention à Jordanus Brunus [6]. On pourrait, avec peut-être plus de fondement encore, l'attribuer à Aristote [7]. Mais quand

(1) *Entretiens sur la pluralité des mondes.*

(2) *Nouvelles explications du mouvement des planètes.*

(3) *Éloge de Descartes*, t. I, p. 38.

(4) *Nouvelles de la rép. des lettres*, t. I, p. 548.

(5) *Censura phil. cartes.*, p. 212.

(6) *Journal de Leipsick*, ann. 1682, p. 187.

(7) *Opera omnia*, t. I, *de Cœlo*, p. 652.

il s'agit d'une erreur, je ne vois pas quel avantage il peut y avoir à la disputer à qui s'en dit l'auteur, et pour ma part, je laisserai volontiers à Descartes l'hypothèse justement oubliée des tourbillons. Cependant, comme elle est vraiment fondamentale dans le livre des *Principes* comme dans celui du *Monde*, il fallait bien en parler avec quelques détails. Je passerai plus rapidement sur le rôle attribué par notre philosophe à la matière cannelée [1], et sur la façon dont elle forme le fer [2] ; sur la nature des changements qui s'opèrent dans les mines [3], sur la forme ronde que prennent les gouttes de liquide sous l'influence de la matière céleste [4]. Pour toutes ces assertions, pour plusieurs autres semblables, il doit suffire de rappeler, car telle est la vérité, qu'aucune d'elles ne saurait soutenir l'épreuve d'une discussion scientifique tant soit peu approfondie.

ARTICLE II. — Les Passions de l'âme.

Descartes manquait d'érudition [5], ce qui est fort excusable chez un inventeur publiant ses propres découvertes, mais ne saurait être aussi facilement toléré chez un philosophe, qui, obligé de planer sur l'ensemble de la science, doit connaître les bons ouvrages, et avoir par conséquent beaucoup lu. Sans cela, il lui est absolument impossible de se porter juge dans des matières sur lesquelles les plus puissants génies se sont déjà exercés, de manière à ne laisser souvent rien de mieux à faire que de suivre, pas à pas, leurs traces. Car si, comme le remarque Cicéron, il n'y a pas d'absurdité qui n'ait été soutenue par quelque phi-

(1) *Les Principes de la phil.*, t. III, p. 256.
(2) *Op. citato*, p. 445.
(3) *Op. citato*, t. III, p. 683.
(4) *Op. citato*, p. 383.
(5) « Cartesium, hominem ingenii boni, doctrinæ permediocris (*a*). »

(*a*) Huet, *Censura phil. cartes.*, p. 221.

losophe ([1]), on peut ajouter, par compensation, qu'il n'y a pas de vérité un peu importante, dont on n'en puisse dire autant : vrai comme faux, *nullum dictum quod non priùs dictum* ([2]). Descartes aurait donc dû accorder davantage à l'érudition, et s'il voulait prendre les livres en dégoût, comme il le fit, au rapport de Baillet, à sa sortie de chez les jésuites ([3]), il fallait réserver ce sentiment, ou même un plus prononcé encore, pour les mauvais écrits.

Les réflexions précédentes sont surtout applicables au traité des *Passions de l'âme*, sujet qui a si fort attiré l'attention des anciens moralistes et des philosophes. Eh bien, Descartes, comme s'il eût ignoré l'existence de tant de travaux, ou ne les eût pas jugés dignes de son attention, croit apparemment s'en être assez occupé quand il a rappelé, dans le *Discours de la méthode*, qu'il y a en réalité bien de la différence entre la manière dont les anciens parlaient des vertus et celle dont ils les mettaient en pratique ([4]). Sa dette ainsi payée à l'antiquité, il paraît oublier, dans le traité des *Passions*, qu'il ait eu des prédécesseurs, et pourtant c'était le cas, ou jamais non, de songer à eux. Par exemple, lorsqu'il assure qu'à part leurs excès, qui sont toujours condamnables, toutes les passions dont l'homme est susceptible ont, au fond, quelque chose de bon et d'utile pour l'individu ([5]), il aurait dû savoir que cette opinion, dont M. Adelon s'est fait de nos jours le défen-

([1]) « Nihil tam absurdi dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosopho (*a*). » Varron traite encore plus rudement, s'il est possible, les philosophes (*b*). L'on ne trouvera assurément rien d'exagéré dans ces imputations, en songeant combien La Bruyère a eu raison de dire : « Après l'esprit de dis« cernement, ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les diamants et « les perles (*c*). »

([2]) Térence.

([3]) *Vie de Descartes*, t. I, p. 34.

([4]) *Discours de la méthode*, t. I, p. 129.

([5]) *Les Passions de l'âme*, t. IV, p. 184 et 209.

(*a*) *De divinatione*, l. II, LVIII, p. 101. — (*b*) V. Huet, *Faiblesse de l'esprit humain*, p. 121. — (*c*) *Les Caractères*, etc., t. II, p. 27.

seur [1], avait été mise en avant par les académiciens [2], et que malgré son évidence, ou plutôt à cause de son évidence, Cicéron l'avait combattue de toutes ses forces [3].

En se prononçant, sur le libre arbitre, absolument comme le fait Epictète [4], en émettant, sur la fatalité [5], des opinions qui appartiennent aux stoïciens ou plutôt à Démocrite [6], et que les pères de l'Eglise, après les moralistes anciens, ont étudiées avec tant de soin [7], Descartes ne paraît pas soupçonner l'existence de tant de travaux, et lance son avis comme il aurait pu le faire s'il se fût agi d'une découverte à lui appartenant. Cependant ce tort, que nous ne pouvons pas nous empêcher de signaler, est racheté par une foule d'aperçus justes, et de remarques de détails, où l'on voit briller le caractère d'honnête homme, et le talent d'observateur pratique, que Descartes possédait au plus haut degré. On en trouve d'irrécusables exemples dans ce qu'il dit sur la manière dont il faut s'y prendre pour maîtriser ses passions [8] ; sur l'état de calme qui naît toujours d'une conduite conforme à la raison [9]; sur la douce joie que procure une bonne action, joie bien préférable au contentement satanique que les méchants cherchent dans l'accomplissement de leurs mauvais desseins [10]; sur les raisons que l'homme le plus éminent a encore d'être modeste [11]; sur les vices qui

(1) *Dict. de méd.*, première édition, t. VIII, p. 478.

(2) « Atqui illi quidem etiam utiliter à naturâ dicebant permotiones istas «animis nostris datas : metum cavendi causâ ; misericordiam, ægritudinem, «clementiæ; ipsamque iracundiam, fortitudinis quasi cotem esse dicebant(*a*).»

(3) Tusculanarum l. IV, p. 167 ad 172.

(4) *Le Manuel d'Epictète et les Commentaires de Simplicius*, t. I, p. 13 et suiv.

(5) *Les Passions de l'âme*, t. IV, p. 158.

(6) V. Cicéron, *de Fato*, XVII, p. 21.

(7) V. Gassendi, *Opera omnia*, t. II, *Fortuna et fatum*, c. II, p. 827 et s.

(8) *Les Passions de l'âme*, t. IV, p. 84.

(9) *Op. citato*, p. 81 et 162.

(10) *Op. citato*, p. 91.

(11) *Op. citato*, p. 167.

(*a*) *Academ.*, l. I, p. 83.

accompagnent toujours l'orgueil, et les bassesses, dont les orgueilleux ne se font jamais faute pour arriver à leurs fins, et pouvoir, ensuite, donner carrière à leur morgue insultante([1]). Il ne parle pas avec moins de sens de la nécessité de mettre un frein à nos désirs, dans les choses qui ne dépendent pas de nous ([2]). Il ne juge pas moins sainement le travers qui porte si souvent les hommes à accorder leur estime à des choses qui ne la méritent en aucune façon, et à la refuser à celles qui en sont vraiment dignes ([3]). Il voit avec raison un vice et non une passion dans l'ingratitude, et dans la pratique des vertus, une heureuse habitude à acquérir ([4]). Il ne veut pas qu'on se laisse émouvoir outre mesure par les injustices dont on peut éprouver les atteintes([5]), et enfin, assure qu'étant bien dirigées, les passions peuvent seules procurer ici-bas le bonheur ([6]).

Dans toutes ces occasions et dans beaucoup d'autres inutiles à indiquer, Descartes se montre observateur perspicace, esprit juste et droit, plein de véracité et de franchise; mais nulle part il ne domine sa matière et ne sait s'en rendre maître. Dans ses mains, le traité *des Passions* devient une sorte de commentaire des quatre règles de morale que, dans le *Discours de la méthode*, l'auteur nous dit avoir prises pour guide de sa conduite. Voici comment Baillet, dont le style ne se distingue pas ordinairement par la concision, résume en quelques lignes, et sans rien omettre d'important, ces préceptes([7]), qui dans l'ouvrage original prennent six grandes pages ([8]). Descartes, nous dit-il, avait adopté les règles de conduite suivantes :

« La première était d'obéir aux lois et aux coutumes

([1]) *Les Passions de l'âme*, t. IV, p. 171.
([2]) *Op. citato*, p. 157.
([3]) *Op. citato*, 169.
([4]) *Op. citato*, p. 174.
([5]) *Op. citato*, p. 200.
([6]) *Op. citato*, p. 184 et 209.
([7]) *Vie de Descartes*, t. I, p. 25.
([8]) *Discours de la méthode*, t. I, p, 146 à 153.

« de son pays, retenant constamment la religion dans « laquelle Dieu l'avait fait naître [1]. La seconde, d'être « ferme et résolu dans ses opinions, et de suivre aussi « constamment les opinions les plus douteuses, lors- « qu'il s'y serait une fois déterminé, que si elles étaient « très-assurées. La troisième, de travailler à se vaincre soi- « même, plutôt que la fortune, et à se persuader que rien « n'est entièrement à notre pouvoir que nos pensées. La « quatrième, de faire choix, s'il se pouvait, de la meilleure « des occupations qui fût parmi les hommes en cette « vie [2], et de se déterminer, sans blâmer les autres, à celle « de cultiver sa raison, et d'avancer dans la connaissance « de la vérité autant qu'il lui serait possible. »

Ces préceptes de morale, qui, suivant la remarque de Huet, ont été ceux de beaucoup de philosophes[3], ne sortent pas du terre à terre des idées communes, et pourraient, sous plus d'un rapport, donner prise à la critique. Il y a loin, d'ailleurs, de ces conseils dictés par une prudence tant soit peu vulgaire, à la hauteur de vue où se plaçait Epicure lorsque, prenant pour base des institutions sociales l'utilité générale, il montrait que toutes les lois politiques, toutes les actions privées des hommes, comme la conduite des peuples, devaient y être subordonnées, pour que la

(1) Lorsque la Pythie était consultée par ceux qui voulaient offrir des sacrifices et faire d'autres actes religieux, elle répondait : « Conformez- « vous aux lois de votre pays (*a*). » « Dans ses libations, dans ses sacrifices « et dans ses offrandes, chacun, dit Épictète, doit suivre la coutume de son « pays (*b*). » Descartes n'a donc rien inventé touchant l'observation des pratiques religieuses, et Voltaire n'a pas eu grand effort d'imagination à faire pour trouver :

J'eusse été, près du Gange, esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux (*c*).

(2) « Choisy la vie la meilleure qui soit, et l'acoustumance te la rendra « plaisante », dit un ancien précepte rapporté par Plutarque (*d*).

(3) *Censura phil. cartesianæ*, p. 223.

(*a*) *Les Moralistes anciens*, p. 26. — (*b*) *Le Manuel*, t. I, p. 202. — (*c*) *Zaïre*, tragédie. — (*d*) *Les Préceptes de santé*, t. XVII, p. 18.

société fût satisfaite. De ce même principe il faisait découler la nécessité de modifier les lois, sans précipitation, à mesure que le progrès social, et les lumières de l'expérience, notre véritable et seul bon guide, en feraient sentir le besoin et l'à-propos [1]. C'est là, comme on voit, le système dont les utilitaires modernes se donnent pour les inventeurs. Descartes ne s'est pas élevé à ce niveau, il s'en faut de beaucoup; néanmoins son livre possède une valeur très-réelle, et surtout bien supérieure, pour tout ce qui est de pure observation pratique et de faits de détails, à l'ouvrage d'Alibert, sur le même sujet [2]. Quant à la partie théorique et explicative du livre, qui seule doit être considérée comme rentrant dans le système cartésien, elle est loin, comme nous allons voir, de mériter les mêmes éloges.

Adoptant comme article de foi l'hypothèse de Galien sur les esprits animaux [3], et supposant en outre, sans la moindre apparence de raison, ou plutôt contre toute raison, que l'âme a son siége dans la glande pinéale [4], Descartes ne trouve plus, moyennant ces deux suppositions, rien d'inexplicable dans l'union de l'âme avec le corps, dans le jeu et le mécanisme intérieur des passions. Par l'intermédiaire de la glande pinéale, l'âme agit sur le corps tandis que les esprits animaux, au moyen de leur cours plus ou moins irrégulier et tumultueux, agissent sur la glande pinéale, laquelle à son tour, suivant qu'elle est entraînée dans un sens ou dans un autre, ou bien reste dans une sorte d'équilibre entre deux forces opposées, donne lieu à des impressions, à des sentiments, à des actions analogues de la part de l'âme. Tout cela, il l'a fait représenter par des figures, comme s'il l'avait vu. Il place en outre la mémoire dans la glande pinéale, et prétend mesurer la force

(1) V. Gassendi, *Opera omnia*, t. V, *De Vitâ et Moribus Epicuri* p. 55.

(2) *Physiologie des passions.*

(3) *De usu partium*, l. VIII, c. XIV.

(4) *Les Passions de l'âme*, t. IV, p. 63.

de l'âme, d'après sa résistance aux impulsions que la glande pinéale tend à lui communiquer. D'après cela, l'âme ellemême n'est le siége d'aucune passion. Toutes, excepté l'admiration qui dépend du cerveau, ont leur point de départ dans les viscères ([1]), opinion qui, pour avoir été reproduite de nos jours par Bichat ([2]), n'en est pas plus vraie. En effet, quiconque est un peu au courant des travaux des physiologistes modernes, sait que toutes les passions, comme tous les phénomènes où le *moi* est particulièrement en jeu, ont leur siége dans l'encéphale.

Pour les organiciens modernes, l'hypothèse de Descartes relative aux passions n'offre donc rien de rationnel, et à vrai dire, les spiritualistes n'en doivent pas être plus contents. Les uns et les autres reconnaîtront sans doute également, qu'il n'y a peut-être aucun des ses nombreux écrits où notre philosophe se soit aussi complétement abandonné aux suggestions de son imagination. Ce grave inconvénient n'est assurément pas compensé par le mérite des faits de détails, qui constituent toute la valeur de son livre. Descartes écrivait à la princesse Elisabeth, qu'en général les hommes habiles dans les mathématiques échouaient quand ils se mêlaient de métaphysique ([3]). Sans s'en douter, il était lui-même un exemple à l'appui de cette observation.

ARTICLE III. — Le monde.

Huet s'est attaché d'une façon toute particulière à signaler les contradictions de Descartes[4] : c'était avec raison, car il y avait là matière à une critique que peu d'écrivains ont aussi justement encourue. Je crois, à cause de cela, inutile d'insister beaucoup sur ce sujet, et pouvoir justifier ma

([1]) *Les Passions de l'âme*, t. IV, p. 117.
([2]) *Recherches physiol. sur la vie et la mort*, p. 50 à 78.
([3]) Tom. III, *Épître*, p. 7, et *Lettres*, t. III, p. 465.
([4]) *Censura phil. cartes.*, p. 35.

remarque par un seul exemple, pris entre beaucoup d'autres.

Après avoir dit dans les *Méditations* que, dès l'instant où nous avons trouvé les sens en défaut, nous ne devons plus croire à leur témoignage([1]), après avoir produit nombre de cas où cela arrive([2]), Descartes commence son livre du *Monde* par une sortie contre les sens([3]); ce qui ne l'a pas empêché de reconnaître, dès la première page de la *Dioptrique*, tout ce dont l'homme est redevable à l'usage bien réglé de ses sens, et ne peut acquérir que par eux([4]). De ces deux assertions tour à tour mises sur le même rang, il ne peut, à cause de leur contradiction manifeste, y en avoir qu'une seule de vraie, c'est celle qui attribue aux sens toute la certitude que nous leur avons reconnue([5]). S'ils ne la possédaient pas réellement, je voudrais bien qu'on me dît par quel moyen nous pourrions parvenir à nous faire, à l'égard des objets extérieurs, les idées exactes que nous en avons, et sans lesquelles notre existence deviendrait impossible.

A part le reproche de contradiction si grave, et on pourrait dire mortel pour un philosophe, quand il est fondé, je dirai peu de chose du *Monde*, par la raison que cet ouvrage, où l'on voit de nouveau mise en jeu la matière homogène formant trois éléments, et où il est dit que le monde est indéfini, de même que les parties d'un grain de sable, lesquelles peuvent être de plusieurs millions([6]),

([1]) *OEuvres compl.*, t. I, p. 237.

([2]) *Les Méditations*, t. I, p. 329. — *Le Monde*, t. IV, p. 218.

([3]) « L'attouchement est celui de nos sens que l'on estime le moins trom-« peur et le plus assuré, de sorte que si je vous montre que l'attouche-« ment même fait concevoir plusieurs idées qui ne ressemblent en aucune « façon aux objets qui les produisent, je ne pense pas que vous deviez « trouver étrange si je dis que la vue peut faire le semblable (*a*). »

([4]) « Toute la conduite de notre vie dépend de nos sens (*b*). »

([5]) V. ci-dessus, p. 25 et 44.

([6]) *Le Monde*, t. IV, p. 225.

(*a*) *Le Monde*, t. IV, p. 217 et 218. — (*b*) *La Dioptrique*, t. V, p. 1.

doit être considéré comme la reproduction des hypothèses déjà appréciées à l'article *matière* et *mouvement*, de la deuxième section de ce Mémoire [1]. Combattre dans les détails une théorie qui l'a été dans son principe, semble chose tout à fait superflue. Je me bornerai à faire remarquer combien il est singulier qu'un auteur qui avait insisté, avec tant de raison, sur la nécessité de faire des expériences en physique [2], ait écrit un ouvrage comme le *Monde*, sans en citer aucune. Il sentait sans doute tout ce qu'il y avait de difficile à les invoquer à l'appui de ses assertions sur les trois éléments, dont le premier, celui du feu, varie de forme à chaque instant, et se fractionne en parties d'une ténuité propre à remplir, sur-le-champ, tous les vides [3]; le second est doué de formes rondes [4], et le troisième, plus grossier, a pour destination de former les planètes [5] : sur la transformation de ces éléments les uns en les autres, et sur la facilité avec laquelle l'espèce de chaos qu'ils avaient d'abord formé a pu, avec ou sans mouvement [6] de ses parties les plus ténues, se débrouiller de lui-même [7].

Après avoir entendu un pareil langage, on voit sans surprise un savant, qui s'est, plus qu'aucun autre de son époque, prononcé contre l'existence du vide, et l'a résolument banni de l'univers, dire, en terminant son livre, que tous les phénomènes concernant la lumière s'accompliraient encore de la même façon et avec les mêmes apparences, quand même l'espace serait vide [8]. En vérité il

(1) V. ci-dessus, p. 50 à 57.

(2) *Discours de la méthode*, t. I, p. 192.

(3) *Les Principes de la phil.*, t. III, p. 215. — *Le Monde*, t. IV, p. 241.

(4) *Le Monde*, t. III, p. 239.

(5) *Op. citato*, p. 239 et 240.

(6) « Dieu faisant que dès le premier instant où les parties de la matière « sont créées, les unes commencent à se mouvoir d'un côté, les autres « d'un autre, les unes plus vite, les autres plus lentement, ou si vous « voulez *point du tout* (a). »

(7) *Le Monde*, t. IV, p. 250.

(8) « Que si l'espace où est le soleil était vide, les parties de son ciel ne

(a) *Le Monde*, t. IV, p. 249.

est impossible de renverser plus complétement soi-même l'édifice que l'on a pris tant de peine à élever ; car Descartes ne fera certainement croire à personne qu'on puisse indifféremment admettre le vide ou le plein, et que chacune de ces deux hypothèses peut également se vérifier dans le système de l'univers. Il faudrait être bien complétement brouillé avec la logique, pour soutenir une proposition qui, en définitive, ne permettrait d'établir aucune différence entre les contraires, et nous conduirait à dire, avec M. Collineau : « Il n'y a pas de démarcation réelle entre le mouve-«ment et le repos » ([1]).

ARTICLE IV. — L'Homme.

Descartes a très-bien vu de quelle importance était, en philosophie, l'étude anatomique de l'homme, et il avait grandement raison lorsqu'il présentait la médecine comme un moyen efficace d'améliorer le sort de l'humanité ([2]). Tous les véritables penseurs s'accordent sur ce point fondamental, tous sont prêts à reconnaître avec M. Dupin, que les lois doivent reposer sur la connaissance des besoins nés de l'organisation de l'homme ([3]). Mais cette organisation, pour la connaître il faut l'étudier expérimentalement, au lieu de vouloir la deviner par des suppositions que rien ne confirme, ou plutôt, qui sont à chaque instant démenties par les faits, comme celles dont nous allons dire quelques mots.

Le physiologiste qui expliquait le rire par une enflure

« laisseraient pas de tendre vers les yeux des regardants en même façon « que lorsqu'elles sont poussées par sa matière (*a*). »

([1]) *Anal. physiol. de l'entend. humain*, p. 3.

([2]) ... « Car même l'esprit dépend si fort du tempérament et de la dis-« position des organes du corps, que s'il est possible de trouver quelque « moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles « qu'ils n'ont été jusqu'ici, je crois que c'est dans la médecine qu'on « doit le chercher (*b*). »

([3]) *Discours aux avocats*. Débats, 2 décembre 1829.

(*a*) *Le Monde*, t. IV, p. 325. — (*b*) *Discours de la Méthode*, p. 193.

subite du poumon[1], et qui déterminait avec tant d'assurance les fonctions de la glande pinéale, n'était pas capable de changer de manière de faire. Il devait combattre de nouveau l'exactitude des impressions fournies par les sens, en citant l'expérience d'après laquelle on croit sentir double la petite boule que l'on fait rouler entre les bouts de deux doigts croisés l'un sur l'autre[2], et donner, comme étant de lui, une explication de ce phénomène, déjà proposée par Aristote[3]. A plus forte raison devait-il continuer, dans son nouvel ouvrage, à discourir sur les fonctions de la fameuse glande pinéale ; sur la manière dont elle peut être poussée par les divers courants des esprits animaux[4]. Il ne lui était pas plus difficile de fixer le lieu du cerveau où s'accomplit la mémoire, celui où réside le sens commun et l'imagination[5], puis de représenter par des figures le cerveau d'un homme endormi, et celui d'un homme éveillé[6].

Gall, dira-t-on, a été plus loin que Descartes en fait de suppositions gratuites, par rapport aux fonctions du cerveau[7]. J'en conviendrai volontiers ; mais une faute n'excuse pas l'autre, et, en anatomie, l'obligation n'en subsiste pas moins de montrer aux yeux tout ce que l'on dit exister de visible. Si Descartes eût bien connu l'impossibilité d'échapper à cette obligation, il aurait vu que la manière

(1) « Je veux croire que le ris peut aussi être produit sans aucune joie, « par le seul mouvement de l'aversion qui envoie du sang de la rate vers « le cœur, où il est raréfié et poussé dans le poumon, lequel il enfle facilement, lorsqu'il le rencontre presque vide, et généralement tout ce qui « peut enfler subitement le poumon en cette façon, cause l'action extérieure du ris (a). »

(2) *L'Homme*, t. IV, p. 382.

(3) *Opera omnia*, t. IV, *Problèm.*, sect. etc., p. 253.

(4) *Les Passions de l'âme*, t. IV, p. 173 et suiv. — *L'Homme*, p. 391.

(5) *L'Homme*, t. IV, p. 395.

(6) *Op. citato*, p. 395.

(7) *Sur les fonctions du système nerveux et sur celles de chacune de ses parties.*

(a) *Les Passions de l'âme*, t. IV, p. 140.

dont il explique la circulation, en faisant jouer à sa guise neuf petites peaux [1], n'était plus soutenable après les admirables travaux d'Harvey [2]. Il n'aurait pas mis autant d'assurance à déterminer, chez l'homme, les fonctions purement machinales et celles qui sont dues à l'action de l'âme [3]. Il se fût bien gardé de dire avoir découvert dans les nerfs, des portes ou soupapes, qu'aucun anatomiste n'y a encore vues, et au moyen desquelles il explique, sans la moindre hésitation, toutes les fonctions du système nerveux [4]. Sur tous ces points, le scalpel de l'anatomiste ne laisse subsister aucune des assertions de Descartes. C'est dire assez combien ce philosophe s'abusait lui-même, quand il terminait l'exposé de son système sur l'homme en assurant être resté, dans ses explications, en deçà des limites tracées aux spéculations par le bon sens, plutôt que de les avoir franchies [5] ; et en donnant, sans façon, à entendre qu'il a pris la nature sur le fait.

(1) *L'Homme*, t. IV, p. 346.

(2) *Exercit. anat. de motu cordis.*

(3) *Discours de la méthode*, t. I, p. 332 et 333.—*Les Passions de l'âme*, t. IV, p. 53. — *L'Homme*, t. IV, p. 422 à 428.

(4) « Ils (les anatomistes) ne pourront non plus douter de ces petites « portes ou valvules que j'ai mises dans les nerfs, au centre de chaque « muscle, s'ils prennent garde que la nature en a formé généralement en « tous les endroits de nos corps par où il entre d'ordinaire quelque ma- « tière qui peut tendre à en ressortir, comme aux entrées du cœur, du fiel, « des plus larges boyaux et aux principales divisions de toutes les veines. Ils « ne sauraient aussi rien imaginer de plus vraisemblable touchant le cerveau, « que de dire qu'il est composé de plusieurs petits filets diversement en- « trelacés, vu que toutes les peaux et toutes les chairs paraissent ainsi « composées de plusieurs fibres ou filets, et qu'on remarque le même en « toutes les plantes; en sorte que c'est un principe commun à tous les corps « qui peuvent croître et se nourrir, par l'union et la jonction des parties « des autres corps (*a*). »

(5) « Enfin, pour le reste des choses que j'ai supposées et qui ne peu- « vent être aperçues par aucun sens, elles sont toutes si simples et si com- « munes et même en si petit nombre, que si vous les comparez avec la

(*a*) *L'Homme*, t. IV, p. 426.

ARTICLE V. — Développement du fœtus.

L'anatomie humaine, quoique déjà fort avancée du temps de Descartes, a néanmoins continué à faire des progrès à ce point, qu'un livre très-bon alors sur cette matière doit, de nos jours, être fort arriéré. C'est surtout par rapport au développement du fœtus qu'une science nouvelle a en quelque sorte été créée. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir rapidement les ouvrages de Beclard, et ceux de MM. Breschet, Velpeau, Coste, etc. [1]. Quiconque les aura simplement feuilletés demeurera convaincu que le livre du *Développement du fœtus*, qui, à l'époque où il parut, n'avait réellement aucune valeur, ne saurait en avoir acquis depuis.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

A part la très-légère transposition qui a consisté à réunir une portion de la seconde partie du programme avec la sixième, et l'anticipation dont il a été parlé dans la note[1] de la page 75, nous avons, pour tout le reste de notre travail, suivi l'ordre indiqué. De cette manière, chacune des questions proposées par l'Académie a reçu sa réponse particulière, définitive, dans celle des sections où elle devait être traitée. Il ne s'agit donc plus ici de revenir sur ces

« diverse composition et le merveilleux artifice qui paraît en la struc- « ture des organes qui sont visibles, vous aurez bien plus sujet de « penser que j'en ai omis plusieurs qui sont en nous que non pas que « j'en aie supposé aucune qui n'y soit point; et sachant que la nature « agit toujours par les moyens qui sont les plus faciles de tous, vous ne « jugerez peut-être pas qu'il soit possible d'en trouver de plus semblables « à ceux dont elle se sert, que ceux qui sont ici proposés (*a*). »

[1] *Embryologie*, diss. inaug., 1820, n° 265.— *Étude anat. physiol. et pathol. de l'œuf de l'espèce humaine*, etc., Mém. de l'Acad. roy. de méd., t. II. — *Embryologie ou ovologie humaine*. — *Embryogénie comparée*, Cours, etc.

(*a*) *L'Homme*, t. IV, p. 427.

jugements partiels, mais bien d'arriver à une conclusion où ils se trouvent tous résumés.

Dans ce moment solennel, je ne puis m'empêcher de faire remarquer combien le rôle de critique est pénible à exercer, combien il est ingrat, surtout quand il porte sur une renommée comme celle de Descartes. Aussi ne fallait-il pas moins, pour me porter à l'entreprendre, que le commandement, en quelque sorte formel, de l'Académie, et la conviction de pouvoir faire une œuvre bonne et utile, sous des formes peu propres en apparence à la faire juger telle. On a dû voir par l'ensemble de notre travail, et l'on verra encore plus nettement par les réflexions suivante ,à quel point notre espoir était fondé.

Pour bien apprécier le mérite des œuvres de Descartes, il est indispensable de se faire une idée exacte du caractère, de la moralité, de la manière d'être de cet homme si remarquable. Peu d'écrivains, en effet, sont plus que lui susceptibles de voir interpréter leurs écrits par ce genre d'études. C'est à cause de cela que, dans le cours de ce travail, nous avons plus d'une fois insisté sur des faits de détails appartenant à la vie privée du philosophe, et que nous ne craignons pas d'y revenir encore une fois.

Plein de noblesse et de générosité, Descartes voulait une gloire loyalement acquise. Ses paroles, à ce sujet, étaient l'expression sincère et vraie de sa pensée. Il croyait pouvoir se livrer plus fructueusement à l'étude dans la retraite et dans la solitude; il s'y confinait dans cette intention, sans arrière-pensée et sans aspirer à attirer l'attention du public, par l'espèce de mystère et l'originalité de sa conduite. Mais ce recueillement, cette séquestration du monde, sans lesquels il est impossible de jamais rien faire de grand, ont pourtant leurs inconvénients. En pareille circonstance, plus d'un solitaire se laisse entraîner à la fougue de son imagination, et perd complétement la vérité de vue. «Les hommes d'étude, dit Mallebranche, sont « plus sujets à se tromper, et se trompent plus grossière-

« ment que les autres hommes [1]. » Voilà ce qui arrivait si souvent à Descartes lorsque, abandonnant la recherche des faits expérimentaux, pour l'investigation desquels la nature l'avait fait, il se livrait aux spéculations philosophiques, qui n'étaient point en rapport avec les qualités de son esprit.

Il avait, de bonne heure, renoncé aux mathématiques qu'il avait cultivées et pouvait cultiver encore avec le plus grand succès. Le calculateur habile qui avait pu justement se vanter d'avoir résolu des problèmes dont Pappus et toute l'antiquité avaient vainement cherché la solution [2], pour qui c'était un véritable jeu de venir en aide à Faulhaber, et de résoudre les problèmes difficiles que lui proposait son rival Pierre Roten [3] ; le grand géomètre prenait, à l'âge de trente-sept ans, les mathématiques en dégoût [4], pour écrire le *Discours de la méthode*, se perdre dans la métaphysique de ses *Méditations*, et en venir à méconnaître la valeur des travaux basés sur la méthode expérimentale, au point de dire, en parlant de ceux de Galilée : « Aussi ne « vois-je dans ses livres rien qui me fasse envie [5]. »

Avec une pareille disposition d'esprit, Descartes dut considérer comme un coup de fortune, d'être tombé sur cette proposition : *Ce que l'on conçoit clairement est vrai.* Peut-on, en effet, imaginer rien de plus satisfaisant, pour quiconque se plaît, par-dessus tout, à vivre en soi, à se nourrir de ses propres idées ? Rien d'étonnant, dès lors, si

(1) *La Recherche de la vérité*, l. II, c. IV, p. 117 et suiv.

(2) *La Géométrie*, t. V, p. 321 et suiv. — V. aussi Baillet, *Vie de Descartes*, t. I, p. 290 et 294.

(3) Baillet, *op. citato*, p. 68 et 70.

(4) « Il s'était dégoûté des mathématiques, nous dit Baillet, parce qu'il ne « leur trouvait pas d'application. En 1638, il y avait plus de quinze ans « qu'il négligeait la géométrie, ou ne s'en occupait qu'à la prière de ses « amis (*a*). » Voilà à quel point Descartes se trompait sur lui-même.

Optat ephippia bos piger, optat arare caballus (*b*).

(5) *Lettres*, t. II, p. 197.

(*a*) *Vie de Descartes*, t. I, p. 112. — (*b*) Horace, *Epist.* XIV, l. II.

ce prétendu principe de logique a occupé tant de place dans la nouvelle philosophie, si, plus que tout autre, il lui a gagné des partisans; car il promettait la possession de la vérité à qui parviendrait à se faire des idées claires d'une chose quelconque. Or, quel est celui d'entre nous, qui ne croie pas toujours avoir de pareilles idées sur les choses dont il entreprend de raisonner? Mais Descartes ouvrait, en même temps, un vaste champ à la liberté de discussion, ou plutôt introduisait dans la polémique une véritable anarchie. Ainsi, de même qu'on a pu reprocher, avec juste raison, à l'aristotélisme, d'accoutumer l'esprit à acquiescer sans preuve [1], on a été encore plus fondé à accuser le cartésianisme de fournir des armes au scepticisme [2]. Car tel devait être inévitablement le terme d'une doctrine suivant laquelle chacun peut à volonté, en invoquant la liberté de discussion dont elle fait profession, soutenir ou combattre une opinion par des raisons, de la valeur desquelles il reste seul juge.

Le fondateur du cartésianisme ne prévoyait pas ce résultat bien éloigné de ses intentions. Ant. Emilius ne s'en doutait pas davantage lorsque, en prononçant l'éloge du célèbre cartésien Renéry, il se laissait aller à dire qu'avant Descartes les véritables principes de la philosophie avaient été méconnus des hommes [3]. Cependant la même cause qui pouvait, en fort peu de temps, faire de nombreux partisans au nouveau philosophe, était également de nature à lui susciter de redoutables adversaires. Dès lors rien d'étonnant si, abandonné par Regius, un de ses premiers et plus illustres élèves, il se crut obligé de le renier avec un certain éclat, pour disciple [4]; si Morus, après avoir embrassé la nouvelle philosophie avec une ardeur sans pa-

(1) Bayle, *Dict. hist.*, t. I, p. 328 et 329.

(2) Bayle, *op. cit.*, t. III, art. PYRRHON, p. 732. B.

(3) Baillet, *Vie de Descartes*, t. II, p. 20.

(4) *Lettres*, t. I, p. 456.

reille, en devint l'adversaire le plus acharné et la combattit avec un succès tel, qu'il put se vanter, non sans raison, d'avoir réduit à rien le livre des *Méditations* ([1]).

Ainsi, le cartésianisme portait son remède avec lui. Le principe de la liberté d'examen dont il se faisait gloire, et que tous les hommes indépendants par caractère ou par position s'empressaient d'adopter, devait lui devenir funeste; car ce même principe ne saurait permettre à l'erreur d'obtenir un triomphe durable. Voilà comment la nouvelle doctrine, toute-puissante quand elle attaquait les absurdités de la vieille scolastique, s'est retrouvée incapable de se soutenir elle-même, et a fourni des armes si propres à la combattre que, comme le dit très-sensément l'*Encyclopédie*, le véritable destructeur du cartésianisme est celui qui l'a fondé ([2]).

En lui donnant pour base les graves erreurs, les propositions inconsistantes dont la réfutation remplit presque toute notre seconde SECTION, il avait, sous l'influence du fatal *posito uno absurdo, multa sequuntur* ([3]), ouvert une source intarissable de fausses conséquences qui devaient finir par frapper les hommes doués de quelque rectitude de jugement. Quand enfin cela a eu lieu, le cartésianisme a été peu à peu abandonné, sans bruit, sans éclat, sans être violemment attaqué par personne, et tout simplement par suite de cette indifférence inévitablement mortelle pour tout ce qui en est l'objet, de telle sorte, qu'on ne citerait pas aujourd'hui un seul cartésien, parmi les hommes scientifiques de quelque valeur.

A la vérité, on pourrait dire qu'aucun système de philosophie ne paraît en mesure de rallier les esprits. Mais quoique fondée en apparence, cette assertion pourrait bien être sans réalité, si ce que je vais dire offre une idée exacte

([1]) V. Rapin, *Réflex. sur la méthaphys.*, nomb. 4; et Baillet, *Vie de Descartes*, t. II, p. 363.

([2]) T. I, art. ECOLE, p. 301, 1re col.

([3]) Aristote, *Opera omnia*, t. I.

de l'état actuel des esprits, par rapport à la philosophie.

Aujourd'hui où l'on aime à se vanter de ne suivre aucun système, on en suit un par cela même, et on le suit avec une remarquable persévérance. Voici comment. Une sorte de mot d'ordre général, une convention observée par tout le monde, dont personne ne s'écarte, et ne conçoit même pas que l'on puisse vouloir s'écarter, oblige à consulter à chaque instant l'expérience, c'est-à-dire à prendre les sens pour juges, pour arbitres des données, des bases sur lesquelles on cherche à élever une œuvre scientifique. Quiconque est un peu au courant des travaux modernes, sait qu'ils sont tous conduits dans cet esprit, auquel M. Bautain, lui-même, a été forcé de céder, au moins dans le titre donné à son livre([1]). Or, quand on admet à ce point l'autorité des sens, il est impossible de ne pas en venir bien vite à reconnaître l'*activité de la matière*, puisque ils ne nous la montrent jamais qu'en action. Dès lors on retombe dans l'épicurisme, qui, comme nous l'avons vu, repose tout entier sur cette proposition ou principe : l'*atome possède une activité, éternellement la même*([2]).

Pourtant le nom d'Epicure ne paraît pas, mais son système se refait, se rétablit pièce à pièce, de telle sorte qu'il n'y aura bientôt plus qu'un nom à écrire, pour couronner l'œuvre([3]). A l'appui de cette manière de voir il me

([1]) M. Bautain, qui a la prétention de donner pour base, à la philosophie, les vérités de la religion chrétienne (*a*), s'écarte plus qu'il ne pense de ce projet, en attachant à son œuvre philosophique le titre de *psychologie* EXPÉRIMENTALE.

([2]) V. ci-dessus, p. 9.

([3]) Ce n'est pas seulement par les ouvrages ouvertement consacrés à la défense de l'épicurisme (*b*) que l'on peut voir où en est cette philosophie, mais encore par la lecture des écrivains qui la combattent (*c*). Par exemple, s'il faut en croire M. Jules Simon, « aujourd'hui le sensualisme « n'existe plus, en France, parmi les écoles philosophiques; il est mort de

(*a*) *Psychologie expérim.*, t. I, Dédicace. — (*b*) *De l'Epicurisme et de ses principales applications*, par J. A. X., membre de l'Académie de médecine, 1830. — (*c*) *De l'Epicurisme considéré dans les sciences physiol.*, 1817.

suffira de mentionner les découvertes de la chimie *atomistique*, qui semblent un commentaire du premier chant de Lucrèce[1], et d'ajouter que toutes les autres sciences parlent le même langage[2].

On pourra trouver hors de propos qu'au sujet du cartésianisme, nous soyons si souvent revenu sur la philosophie d'Epicure. Mais, suivant nous, il était indispensable, pour l'appréciation d'une philosophie moderne, de la comparer au seul système de l'antiquité qui, au lieu d'avoir succombé, comme tous les autres, sous la faux du temps, a repris vie dès l'instant où l'on a commencé à étudier de nouveau la philosophie, et depuis lors a continué à se développer, à grandir, sans éprouver le moindre échec. Ce résultat avait, on pourrait dire, été prévu par tous les es-

« sa propre faiblesse, plutôt que sous les coups de ses ennemis (*a*). » MM. Bautain, Mignet, Rémusat, le *Courrier français*, tiennent absolument le même langage (*b*), auquel nous nous contentons de répondre:

Les gens que vous tuez se portent à merveille.

Quant à M. Barthélemy Saint-Hilaire, il ne se contente pas de si peu. Il proclame, sans rire, la résurrection déjà opérée, en France, du péripatéticisme (*c*). De semblables assertions n'ont rien de surprenant, de la part d'hommes placés en dehors des études de physique et d'histoire naturelle. Tout entiers à leurs spéculations et dans une parfaite ignorance des faits qui prouvent combien elles sont vaines, ils prennent, de la meilleure foi du monde, leurs croyances, leurs espérances pour des réalités. Ainsi, les juifs attendent encore le Messie, et les chrétiens croient, avec autant de raison, qu'il est arrivé depuis longtemps.

(1) *De rerum naturâ.*

(2) M. de Blainville se montre partisan déclaré et fort éclairé du système d'Epicure (*d*), et M. de Rémusat, à qui son spiritualisme n'empêche pas de bien apprécier la tendance scientifique de notre époque, reconnaît qu'elle est toute au système des atomes (*e*). M. Lafaist dit positivement qu'elle ne peut mieux faire (*f*).

(*a*) *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1842, p. 433. — (*b*) *Psychologie expérim.*, t. 1er, Introduction, p. XVII. — *Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1842, p. 707 à 708. — *Essai de Philosophie*, t. I, p. 483.—26 avril 1842, Analyse de l'*Essai*, de M. de Rémusat. — (*c*) *Revue des Deux Mondes*, mars 1838. — (*d*) *Cours de Physiol. générale*, etc., t. I, Introduction, p. 67 et suiv. — (*e*) *Essai de Phil.*, t. II, p. 195 et 344. — (*f*) *Diss. sur la Phil. atomistique*, p. 116.

prits méditatifs : par Burnet, qui, tout en combattant la philosophie d'Epicure, ne pouvait s'empêcher de reconnaître combien elle avait été utile aux savants, en les forçant de mettre plus d'exactitude dans leur manière de raisonner [1]; et avant cela par saint Augustin, qui aurait, disait-il, complétement adopté ce système, s'il n'eût été opposé au dogme de la résurrection [2].

De nos jours, où ce motif de répulsion a beaucoup perdu de sa valeur, personne cependant ne prend à tâche de propager l'épicurisme, personne ne relève avec éclat un drapeau sous lequel tous les hommes adonnés à la culture des sciences expérimentales viennent se ranger, à bas bruit. L'instinct d'observation qui domine notre époque semble avoir éteint, parmi les savants, l'esprit d'ardente polémique des siècles passés. Au lieu de continuer de stériles combats, chacun est prêt d'adopter cette pensée tout épicurienne de La Bruyère : « Il faut chercher seulement « à penser et à parler juste, sans vouloir amener les autres « à notre goût et à notre sentiment ; c'est une trop grande « entreprise [3]. » Et néanmoins, si l'on parvient jamais à s'entendre ici-bas, on le devra surtout à l'adoption, à la pratique de ce précepte en vertu duquel chacun de nous cherchant sérieusement, pour soi, à découvrir la vérité,

[1] *Archœolog. phil.*, l. I, c. XII, p. 378. — La philosophie d'Epicure, si opposée à l'orgueilleuse bouffissure des stoïciens qui a séduit beaucoup de gens bien intentionnés, est, comme le dit avec tant de raison Gassendi, vraiment *humaine*, c'est-à-dire adaptée à la faiblesse de notre nature (*a*), et par-dessus tout, raisonnable. Ce qui un jour assurera son triomphe, est jusqu'à présent, ce qui le retarde. L'homme ne se rend à la raison que quand il ne peut plus faire autrement.

[2] « Et disputabam cum amicis Alypio et Nebridio, de finibus bonorum « et malorum : Epicurum accepturum fuisse palmam in animo meo, nisi « ego credidissem post mortem restare animæ vitam, et fructus meritorum, « quod Epicurus credere noluit (*b*). »

[3] *Les caractères ou les mœurs de ce siècle*, t. I, p. 1.

(*a*) *Op. omnia*, t. V, *De vità et mor. Epicuri*, p. 192. — (*b*) *Confes.*, l. VI, c. XVI, p. 144.

devra trouver, dans sa découverte, la base d'une indissoluble communion d'idées. Déjà cette manière de voir a répandu, sur une foule de points autrefois vainement discutés dans les écoles, une lumière si vive, que personne ne songe à élever le moindre doute à leur égard. Ainsi progresse nécessairement la vérité scientifique, qu'à présent presque tout le monde s'accorde à reconnaître, avec le pieux Baillet, comme pouvant seule ici-bas faire le bonheur de l'homme(1).

De tout temps cette opinion a plus ou moins préoccupé les esprits. C'est elle qui, aux beaux jours du cartésianisme, enflammait d'un ardent prosélytisme les partisans de la nouvelle philosophie, paralysait les efforts de l'autorité pour la combattre, et retenait les mauvais vouloirs de l'Université (2). De nos jours, où elle est si vivace, on ne saurait donc voir, sans un indicible étonnement, l'Académie de Berlin proscrire la philosophie de Hégel (3), comme si les décisions d'un corps quelconque pouvaient modifier, en quoi que ce soit, les faits scientifiques. En France, heureusement, tout le monde sent que cette prétention, en présence de laquelle il ne saurait y avoir de philosophie, n'est réalisable par aucune autorité humaine, et on laisse la science libre dans son allure.

Descartes, plus qu'aucun autre philosophe moderne, a contribué à développer cette disposition des esprits, d'abord par ses découvertes importantes, et chaque jour mieux appréciées, en physique, ensuite par le mouvement révolutionnaire qu'il a conduit avec tant d'énergie et tant de succès. A tous ces titres, son nom vivra à jamais glorieux, tant que durera la science, tant qu'elle aura de la valeur

(1) *Vie de Descartes*, t. I, *Préface*.

(2) L'Université avait dressé un projet de requête au parlement pour demander la condamnation de la philosophie de Descartes. La publication de l'*Arrêt burlesque* lui fit changer de dessein (*a*).

(3) *Courrier français*, 24 decembre 1839.

(*a*) *OEuvres de Boileau*, t. II, p. 76 et 218, et *Encyclop. méthod.*, art. CARTÉSIANISME, p. 729.

parmi les hommes. Mais dès à présent, le cartésianisme est bien mort. C'est un brillant météore qui, après avoir jeté un vif éclat, s'est éteint pour toujours [1]. Pouvait-il en être autrement d'un système QUI N'A PAS UNE SEULE VÉ-

[1] Huet termine son livre en disant au prince à qui il l'avait dédié : « Sed nunc desino; nec enim expectes, opinor, a me, GENEROSISSIME DUX, « ut cæteras disciplinæ hujus propositiones persequar et elidam : erutis « enim radicibus, accisoque trunco, corruere cum cacumine ramos ne- « cesse est (*a*). »

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de comparer cet arrêt, alors prophétique, si bien confirmé de nos jours, non avec les éloges aussi prolixes qu'exagérés, inscrits par M. Chanut sur le tombeau élevé en Suède par ses soins, à Descartes (*b*) ; mais seulement avec la moins longue des deux épitaphes, l'épitaphe française qui se lisait, à Sainte-Geneviève-du-Mont, sur le tombeau où les restes mortels de notre philosophe avaient été déposés. La voici :

Descartes, dont tu vois ici la sépulture,
A dessillé les yeux des aveugles mortels,
Et, gardant le respect que l'on doit aux autels,
Leur a du *monde entier démontré la structure*.

Son nom par mille écrits se rendit glorieux ;
Son esprit, mesurant et la terre et les cieux,
En pénétra l'abîme et perça les nuages.
Cependant, comme un autre, il cède aux lois du sort,
Lui qui vivrait autant que ses divins ouvrages
Si le sage pouvait s'affranchir de la mort.

Les Grecs ne nous avaient rien laissé à dire en écrivant sur le mausolée d'Anaxagore :

Ἐνθάδε, πλεῖστον ἀληθείας ἐπὶ τέρμα περήσας
Οὐρανίου κόσμου κεῖται Ἀναξαγόρας (*c*).

Hic situs ille est cui rerum patuere recessus,
Atque arcana poli, magnus Anaxagoras.

Le temps a marché depuis l'époque où ces fastueuses paroles ont été gravées sur le marbre, et ç'a été pour montrer qu'à la place d'éloges, donnés sans doute de bonne foi, il faut écrire cette pensée si souvent applicable aux choses de ce monde : *O vanité des vanités !*

(*a*) *Censura phil. cartes.*, p. 224. — (*b*) Baillet, *Vie de Descartes*, t. II, à la fin. — (*c*) Diogenes Laertius, l. II, N° 15.

RITÉ A LUI APPARTENANT POUR COMPENSER LES ERREURS DONT IL SE COMPOSE [1]?

POST-SCRIPTUM. Condillac, l'*Encyclopédie*, un article scientifique du *Courrier français*, et surtout une lecture attentive du volumineux ouvrage de Baillet, m'avaient fait penser qu'il eût été inutile d'aller chercher ailleurs une appréciation exacte de Descartes, considéré comme géomètre : c'était une erreur de ma part. L'excellente *Histoire des mathématiques*, par Montucla, que je regrette de n'avoir pas lue plus tôt, m'a prouvé que le génie *analytique* de notre philosophe avait été mal connu par les auteurs les plus disposés à lui rendre justice, par Baillet lui-même, qui, à la vérité, n'était pas mathématicien. Cependant, si cette lecture, un peu tardive, nous a mis à même de connaître à fond toute la valeur de Descartes comme mathématicien, elle a plutôt complété et étendu que changé notre opinion à cet égard ([2]), sans avoir du reste

(1) En parlant du jugement qui termine ce Mémoire, M. Damiron dit de moi : « La conclusion de cet auteur n'est pas exempte d'une sorte de « contradiction, savoir, que Descartes, qu'il admire comme géomètre éminent, comme habile expérimentateur, comme ingénieux auteur de découvertes importantes, comme esprit plein de force et de rigueur systématique, n'a pas cependant produit une seule vérité, pour compenser « les erreurs de sa philosophie (*a*). »

Ma conclusion n'est pas, il s'en faut de beaucoup, celle que m'attribue M. Damiron. D'un autre côté, si j'ai proclamé, en toute occasion, les découvertes scientifiques de Descartes, je lui ai toujours dénié l'esprit philosophique. J'ai donc pu, sans contradiction d'aucune sorte, le dire grand géomètre et mauvais philosophe ; reconnaître les vérités de détails dont il a enrichi la science, et assurer que le cartésianisme n'en renferme d'aucune espèce. Dans cette persuasion, j'ai offert, l'an dernier, un prix de trois mille francs à celui qui découvrirait, dans la philosophie de Descartes, la vérité que j'y ai vainement cherchée. Je suis encore tout disposé à renouveler cette manière de défi, si quelqu'un veut sérieusement l'accepter. M. Damiron n'est pas exclu du concours.

(2) V. ci-dessus, p. 76 et 77.

(*a*) *Moniteur Universel*, 26 juillet 1841, p. 1881, 1re col.

modifié en rien notre manière d'envisager le cartésianisme ([1]). Malgré cela, le soin extrême avec lequel Montucla a jugé Descartes, les détails techniques, les longs calculs, les figures qu'il a consacrés à l'appréciation de ses travaux mathématiques, ont conduit à un résultat qui me semble devoir être sommairement rappelé ici.

« Aujourd'hui, nous dit cet historien, juge si compé-«tent, Descartes tire de la géométrie la partie la plus solide «et la moins contestée de sa gloire. Il a enrichi la théorie «d'Harriot d'une très-belle découverte....., c'est la règle «pour déterminer, par la seule inspection des figures, le «nombre de racines positives et négatives d'une équation. «Mais celle de ses découvertes qui tient le premier rang, est «l'application qu'il fit de l'algèbre à la géométrie des cour-«bes; nous disons à la géométrie des courbes, car on a vu «que l'application de l'algèbre à la résolution des problèmes «ordinaires est beaucoup plus ancienne ([2]). »

Montucla ne se borne pas à mentionner les deux découvertes ci-dessus; il s'arrête avec une attention, une impartialité des plus louables sur toutes les autres, et n'en omet aucune, même quand elles sont d'une importance secondaire, comme la nouvelle notation des exposants. Il se garde bien, surtout, d'oublier le fameux problème de Pappus, que Descartes a eu, le premier, la gloire de résoudre complétement. Il fait sentir tout ce qu'a de valeur le procédé trouvé par ce géomètre, pour conduire les tangentes aux différentes courbes, et, chemin faisant, il le défend contre les attaques envenimées et calomnieuses de

([1]) « L'œuvre de Descartes n'est pas une école, c'est une ère en philo-« sophie. »

Avouer que Descartes ne fait pas école, c'est reconnaître, comme nous l'avons prouvé, que le cartésianisme n'est *rien*. Ce doit être là une bien grande vérité, puisque un homme dans les idées de M. Jules Simon, est forcé de se rendre à son évidence et de la proclamer ([a]).

([2]) *Hist. des mathématiques*, t. II, p. 85 à 86.

([a]) *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1842, p. 425.

Wallis et de Roberval ; de Wallis surtout, qui lui dénie avec acharnement chacune de ses découvertes, qu'il attribue toutes à d'autres, le comparant, sous ce rapport, à Améric Vespuce, usurpant les titres de gloire de Christophe Colomb. Sur tous ces points, Descartes obtient de Montucla la plus éclatante réhabilitation. Il faut donc croire que dans sa dispute avec de Fermat, il n'avait pas raison, car le même auteur termine une longue discussion à ce sujet, en disant : « Nous n'hésitons pas à donner ici le tort tout « entier à Descartes. Il est évident, en ce qui concerne sa « règle *de maximis et minimis*. En effet, Descartes prétendait que la règle de de Fermat était mauvaise, parce « qu'elle ne réussissait pas dans un cas, où il en faisait une « fausse application (1). »

Après cet examen si consciencieux et si détaillé de toutes les parties de la *Géométrie* de Descartes, Montucla envisage ce livre dans son esprit et sous le rapport de l'influence qu'il a scientifiquement exercée. Il nous le montre froidement reçu par les vieux géomètres, dont il bouleversait les idées routinières, mais accueilli avec enthousiasme par les jeunes, et, grâce à leurs suffrages justement conquis, devenant l'œuvre des modernes qui a le plus contribué aux progrès des mathématiques. De cet ensemble de faits si simplement racontés, si évidemment prouvés, on doit conclure que Descartes est assurément un des plus grands géomètres qui aient existé. Mais pour cela, sa philosophie n'en est pas meilleure (2). C'est comme Platon, dont on s'obstine à

(1) *Hist. des Mathém.*, t. II, p. 115.

(2) « L'ignorance préconise encore quelquefois Descartes, et même cette « espèce d'amour-propre qu'on appelle national, s'est efforcé de soutenir « sa philosophie. »

Après avoir rapporté l'arrêt écrasant lancé par le patriarche de Ferney contre le cartésianisme (a), M. Libri rappelle que cette philosophie a cependant retrouvé, de nos jours, d'éloquents apologistes ; mais il voit là « une

(a) *Dict. philosophique.*

faire un philosophe, quand on devrait se contenter de le mettre à la tête des géomètres de l'antiquité, qui ne sauraient avoir un plus illustre chef.

« réaction qui lui paraît excessive, et par conséquent peu durable (*a*). » Sa prédiction ne tardera pas à être accomplie, ou plutôt elle l'est déjà, de l'aveu de M. Francisque Bouillier, un des lauréats pour le prix sur le cartésianisme. Voici en effet comment cet auteur termine son long in-8° consacré à l'examen critique de la philosophie de Descartes. « Comme système « de philosophie, le *cartésianisme est mort*, mais il a laissé dans la « science des traces profondes de son passage, car c'est de lui que la philo- « sophie française du dix-neuvième siècle tient sa méthode et quelques-uns « de ses principaux résultats. Le cartésianisme est mort, mais son esprit « vit en nous, il est l'esprit même de la science, de la philosophie et de « la civilisation des temps modernes (*b*). »

Trouver qu'un système mort vit encore par son esprit, est un de ces tours de force dont l'éclectisme seul est capable. C'est ne le céder en rien à Roland, disant de sa fameuse jument : « Elle est morte à la vérité, mais « je ne lui connais pas d'autre défaut (*c*). »

(*a*) *Revue des Deux Mondes*, septembre 1842, p. 742. — (*b*) *Hist. et Crit. de la révol. Cartésienne*, p. 442 et 443. — (*c*) L'Arioste, *Roland furieux*, t. II, c. xxx, p. 426.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE.

PROGRAMME

INTRODUCTION.

SECTION PREMIÈRE. — *Etat de la philosophie avant Descartes.*

nombre de propriétés. — Note. — Conséquences relativement à la création. — Note. — Ce système ne rend pas athée. — En quoi consiste l'athéisme. — Note. — Qu'est l'intelligence de l'homme, dans le système d'Épicure. — Quelle idée on s'y forme de Dieu. — Newton à ce sujet. — Note. — Où conduit la philosophie sous le rapport religieux. — Avenir assuré de l'épicurisme, fondé sur la physique. — Note. — Il donne la solution de toutes les grandes questions sociales. — Devait être mis en comparaison avec le cartésianisme. P. 2 à 16.

SECTION DEUXIÈME. — *Du cartésianisme considéré en lui-même.*

Cette section est en réponse à la seconde partie du programme. — Le cartésianisme est un système faux. — Là est la cause de sa chute. — Explication de ses succès passagers. — Dégoût général inspiré par la scolastique. — Descartes se présente à la fois comme novateur et comme conservateur. — Sa tournure d'esprit et son caractère. — Comment il s'assure l'appui des hommes religieux. — Goûté également par les expérimentateurs. — Ton de conviction de ses écrits. — Son système tombe dès qu'on l'étudie. — Comment cette étude déjà faite par Huet, peut être reprise de nos jours. — Obligation d'être concis sur un pareil sujet. — Juger Descartes d'après ses œuvres et non d'après ses partisans. — Il le veut ainsi. — Injustice à faire autrement, démontrée par l'exemple d'Aristote et de Broussais. — Le cartésianisme est tout entier dans le *Discours de la Méthode.* — Autres ouvrages où Descartes en a achevé le développement. — Exposé sommaire de ce système. — Le doute établi en commençant. — Chassé ensuite par *je pense, donc je suis.* — Tout ce que l'on conçoit clairement est vrai. — L'existence de Dieu ainsi prouvée. — Existence de la matière dès lors prouvée. — Conséquences qui en découlent. — Deux principes, l'esprit et la matière. — Propriétés de la matière, suivant Descartes. — Comment elles lui servent à expliquer l'univers, les animaux, leurs fonctions, etc. — Dieu a pu réaliser toutes ces suppositions. — Elles sont donc vraies. — Le cartésianisme tombe, si ces hypothèses sont fausses. — Les examiner sous les sept titres suivants : 1° *le doute*; 2° *je pense, donc je suis*; 3° *l'âme*; 4° *l'automatisme*; 5° *la clarté des conceptions*; 6° *Dieu*; 7° *la matière et le mouvement.* P. 16 à 23.

ARTICLE PREMIER. — *Du doute.*

Motifs du doute des sceptiques, mal appréciés par Descartes. — Pourquoi ils persistent à douter. — Note. — Descartes devait commencer par combattre le doute, ou le maintenir, après l'avoir admis. — Un fou seul peut se refuser à croire au témoignage de ses sens. — Note sur cette assertion. — Les sens ne devraient pas être crus s'ils pouvaient tromper, comme le suppose Descartes. — Ne trompent jamais. — D'où viennent les

erreurs qu'on leur attribue. — Descartes n'a jamais pu douter au point où il le dit. — Le doute ne saurait être la base de la science. — Pyrrhon lui-même n'était pas complétement sceptique. — La philosophie étant essentiellement affirmative, ne peut commencer par le doute. P. 23 à 27.

ARTICLE II. — *Je pense, donc je suis.*

Descartes trouve dans ce fait le moyen de sortir du doute. — Quelle est la portée véritable de cette pensée. — N'est pas primordiale. — Note à ce sujet. — L'observation seule de la pensée ne peut en faire connaître la cause productrice. — Note à ce sujet. — Ne prouve ni l'existence de l'âme ni ses qualités. — Note sur l'âme. — Conséquence de la dépendance où l'âme est du corps. — *Je pense, donc je suis* ne prouve pas mieux l'existence que l'observation de beaucoup d'autres phénomènes de conscience. — Note à l'appui. P. 27 à 30.

ARTICLE III. — *De l'âme.*

Société chrétienne établie sur la croyance en l'immortalité de l'âme. — Cette croyance, bien affaiblie de nos jours, sans qu'on y ait perdu. — Il y aurait avantage à éclaircir cette question. — Descartes s'en impose l'obligation. — De quel prix serait la vérité à cet égard. — Note. — Dieu et l'âme, supports du cartésianisme. — Opinions diverses sur l'immortalité de l'âme. — Note. — Descartes s'attache à prouver cette immortalité, et assure y être parvenu. — Sa preuve est une pétition de principe. — Deux notes à l'appui. — Sa définition de la pensée tombe dans l'*organicisme*. — Les animaux ont ou n'ont pas d'âme, suivant que l'homme en a une ou non. — Note à l'appui. — Même conséquence à tirer de l'étude du langage. — Les animaux en ont un. — Preuves de cette vérité. — Toutes les fonctions de l'homme s'expliquent sans l'intervention d'aucun principe étranger au corps. — Ame, double emploi. P. 30 à 37.

ARTICLE IV. — *De l'automatisme.*

Descartes paraît avoir conçu ce système, sans connaître Peirera. — Opinion des stoïciens et de Sénèque sur l'insensibilité des animaux. — Buffon justement critiqué par Condillac. — Automatisme adopté d'abord avec enthousiasme, puis bientôt après rejeté. — Toutes les fonctions des animaux, purement mécaniques suivant Descartes. — Il en est de même des fonctions de l'homme, analogues aux leurs. — Viscères, siége des passions, l'admiration exceptée. — Fonctions dépendant de l'union de l'âme avec le corps. — La volonté seule appartient à l'âme. — L'automatisme tend, en définitive, à rapprocher l'homme des animaux. — Entre eux et lui il n'y a que des différences de degrés. — Aucune différence spé-

sécabilité, sans s'en apercevoir. — Note à ce sujet. — Autre contradiction de Descartes sur la fragilité de la matière. — Morus se moque avec raison de toutes ces rêveries. — Erreurs de Descartes sur les propriétés de la matière. — Note sur ceux qui nient son existence. — Récapitulation des points sur lesquels repose le cartésianisme. — Ce qu'est devenu ce système de philosophie. — Seconde partie du programme à peu près résolue par là. P. 50 à 59.

Section troisième. — *Sectateurs de Descartes.*

Indication des sujets traités dans cette section. — Le cartésianisme doit être ici apprécié par les opinions de ses partisans. — Beaucoup donnés comme cartésiens, qui réellement ne le sont pas. — Descartes abandonné dès le début par un de ses meilleurs élèves, Leroy. — Fait prophétique de l'avenir du cartésianisme. — Note. — Nombre de cartésiens rejettent l'automatisme. — Diffèrent d'opinion avec le maître, sur les propriétés de la matière. — Par opposé, accord invariable des épicuriens entre eux — Efforts infructueux de quelque cartésiens pour maintenir l'union entre eux. P. 59 à 62.

Clerselier. Son dévouement au cartésianisme. — Soutient qu'accorder l'étendue à Dieu, c'est le faire matériel. P. 62.

Rohault a écrit un livre de physique, dans l'esprit de Descartes. — Depuis ses travaux et ceux de Clerselier, il n'y a rien eu de remarquable dans le sens du cartésianisme. P. 62 à 63.

Clauberg, auteur d'une logique, loué par Bayle. — Elle est, suivant Baillet, la véritable logique de Descartes. P. 63.

Régis avait voué une sorte de culte à Descartes. — Sa maladresse à défendre son maître. — Egaré par un zèle aveugle. — On ne doit pas faire autant de cartésiens de tous ceux qui ont combattu la scolastique. — La philosophie ne commence pas à Descartes, comme l'assure Emilius. — Auteurs donnés comme cartésiens, qui ne le sont pas. P. 63 à 65.

Spinosa. Erreur de ceux qui en font un cartésien. — Combien il était opposé à Descartes. — Preuves à l'appui. P. 65 à 66.

Leibnitz s'acharne à dénigrer Descartes. — N'est pas cartésien parce qu'il admet deux principes. — Nie toute possibilité d'union de l'âme avec le corps. — Son Système de l'harmonie préétablie. — Que sont ses monades. — Reste malgré lui épicurien. — Note à ce sujet. — Au-dessous d'Epicure, par sa manie d'explication — Est resté scolastique en croyant ne plus l'être. — Note à l'appui. P. 66 à 70.

Mallebranche. A quel point il est cartésien. — Ne croit pas, comme Descartes, l'existence de l'âme plus facile à prouver que celle du corps. — Autres points de dissentiment entre lui et Descartes. — Note à l'appui.

— N'a pas défini la vérité, dans un livre consacré à sa recherche. — C'est le dernier ouvrage de quelque valeur écrit dans le sens du spiritualisme P. 70 à 71.

Kant cherche encore plus que Descartes à s'appuyer sur la révélation. — Admet faussement des sciences *à priori* et des sciences *à posteriori*. — Note. — Cette méprise montre le peu de justesse de son esprit. — Entortillage d'idées de la philosophie allemande. — Pauvreté de l'école écossaise. — L'école allemande est en crise. — Note. P. 72 à 73.

Locke ne se prononce pas comme Descartes sur le nombre des principes. — Ne refuse pas la pensée à la matière. — Ne peut être considéré comme cartésien. P. 33. — Bayle est le sceptique par excellence. — Sextus Empiricus l'est moins. — Combien opposé à Descartes, affirmatif à l'excès. — Newton. Son estime pour Gassendi. — A porté le coup de grâce au cartésianisme. — Voilà comment ces grands hommes se sont rattachés à l'école de Descartes. P. 73 à 75.

Section quatrième. — *Applications du cartésianisme.*

Parties du programme auxquelles cette section répond. — Comment le cartésianisme a été progressivement en se perdant. — Petit nombre et insignifiance des ouvrages écrits dans son esprit. — On trouve dans Descartes presque toutes les applications de son système. — Cette circonstance fait qu'elles sont faciles à apprécier. — Descartes, mauvais philosophe et bon expérimentateur. — Il est, malgré cela, célèbre surtout par sa philosophie.—Ses véritables titres de gloire, généralement méconnus. — Ce qu'il a fait par rapport à l'application de l'algèbre à la géométrie. — D'autres parties de ces deux sciences cultivées par lui avec succès. — Ses découvertes en optique. — Lui sont sans doute contestées à tort. — Leur importance. — Sa théorie de la vision à peu près parfaite. — Suppose à l'œil des imperfections qu'il n'a pas. — Se trompe en disant qu'on ne voit qu'un seul point à la fois. — Les expériences sont contraires à son opinion. — La vue n'est qu'un toucher délicat. — Importance de sa théorie sur la lumière. — L'espace est rempli d'un fluide très-subtil. — Nombre de philosophes l'ont dit. — La théorie des ondulations remplace celle de l'émission de la lumière. — Mérite du traité de Descartes sur la musique. — Même jugement s'applique à son petit écrit sur les engins. — Sagacité dont Descartes fait preuve dans ses divers travaux. — Leur importance scientifique. — Sa valeur comme homme privé. — Son désintéressement. — Usage qu'il aurait fait de la richesse. — Protége de simples ouvriers. — Accorde son patronage à tous ceux qui l'approchent. — Cherche le bonheur dans la vie studieuse et retirée. — Son courage. — Son esprit tendant à l'exaltation. — Sa piété sincère. — Tout cela con-

tribuant à sa célébrité. — Mélange du faux avec le vrai, autre cause du succès de ses ouvrages. — Toutes les opinions trouvent à y puiser. — Aborder les détails d'un système jugé dans son ensemble. — Indication des livres où ils se trouvent. — Nouvelles réflexions sur le Discours de la méthode et les Méditations. — Sensation que produit le Discours. — Il renferme le cartésianisme tout entier. — Ce qu'on doit entendre par méthode. — Quatre règles de logique adoptées par Descartes. — C'est la seule chose en rapport avec le titre de son livre. — A quelle fin cette remarque. — Elle s'applique aussi à Condillac. — Vague du titre de Méditations. — Il permet de parler de tout ce que l'on veut. — Certains ouvrages de Descartes à examiner à part. P. 75 à 85.

ARTICLE PREMIER. — *Les Principes de la philosophie.*

Comment Gassendi juge ce traité. — Est le développement des principes posés dans la Méthode et les Méditations. — A déjà été jugé dans son ensemble. — Deux points restent à examiner. — Le monde et l'espace sont indéfinis, suivant Descartes. — Ridicule de cette escobarderie. — Combien est facile à combattre. — Note à ce sujet. — Les tourbillons attirent l'attention par leur étrangeté. — Assurance avec laquelle l'auteur en parle. — Fontenelle fait un livre sur ce système. — Villemot aussi. — Prompt abandon des tourbillons. — Les progrès de l'astronomie l'ont rendu inévitable. — Mot de Bayle sur les tourbillons. — Invention de ce système disputé à Descartes. — Cela est fort insignifiant. — Matière cannelée formant le fer. — Changements qui s'opèrent dans les mines. P. 85 à 88.

ARTICLE II. — *Les Passions de l'âme.*

Descartes manquait de l'érudition indispensable à un philosophe. — Ce qui en est résulté. — A eu tort de prendre les livres en dégoût. — Son ouvrage le prouve. — Donne comme de lui ce qui est fort ancien. — Parle du libre arbitre à la façon d'Epictète. — Remarquable justesse de ses observations de détails. — Nombreuses citations à l'appui. — Les passions seules peuvent procurer le bonheur. — Les quatre règles de morale de Descartes se retrouvent pour le fond, dans le traité des Passions. — Réflexions sur la valeur de ces règles. — Hypothèse des esprits animaux servant aux explications de Descartes. — Rend raison de l'union de l'âme avec le corps. — Rôle de la glande pinéale. — Figures à l'appui. — Siége des passions dans les viscères, l'admiration exceptée. — L'encéphale y prend une part méconnue par Descartes. — Ce tort, faiblement compensé par l'intérêt des faits de détail. — Les mathématiciens, mauvais philosophes, suivant Descartes. P. 88 à 94.

ARTICLE III. — *Le Monde.*

Nombreuses contradictions de Descartes déjà relevées par Huet. — N'en citer qu'une à cause de cela. — *Le Monde* ne fait guère que répéter les hypothèses réfutées précédemment. — Il est inutile de combattre, dans les détails, ce qui l'a été dans les principes. — Quelques mots sur les trois éléments. — Comment Descartes les fait jouer. — Tout cela, dit-il, aurait aussi bien lieu dans le vide que dans le plein. — Citations à l'appui. P. 94 à 97.

ARTICLE IV. — *L'Homme.*

Importance de l'anatomie bien appréciée par Descartes. — Les véritables penseurs sont de son avis. — Dépendance où l'esprit est du corps. — Note à l'appui. — Il faut étudier l'anatomie et non avoir, comme Descartes, la prétention de la deviner. — Erreurs dans lesquelles il est tombé à cause de cela. — Manière dont il explique le rire. — Note. — Accuse encore les sens d'erreur. — Problème déjà résolu par Aristote. — Fonctions de la glande pinéale. — Lieux du cerveau où se trouvent la mémoire, l'imagination, etc. — Gall va encore plus loin. — Comment Descartes explique la circulation. — Fonctions machinales et fonctions de l'âme. — Valvules des nerfs, etc. — Descartes prétend avoir été sobre de suppositions, et avoir à peu près deviné la nature.—Notes. P. 97 à 99.

ARTICLE V. — *Développement du fœtus.*

Progrès récent de l'anatomie sur ce sujet. —Le livre de Descartes sans valeur, même à l'époque de son apparition. — Quelques ouvrages modernes cités pour preuve. P. 100.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION.

Manière dont il a été répondu aux questions du programme. — Combien le rôle de critique est pénible. — Comment il a été tempéré. — Eloge du caractère de Descartes. — Il renonce de bonne heure aux mathématiques pour la philosophie.— Il méconnait le mérite des travaux de Galilée. — A dû se complaire dans sa manière d'envisager la clarté des conceptions. — Où l'a conduit l'adoption de ce principe. — Le cartésianisme accusé avec raison de porter au scepticisme. — Descartes n'avait pas soupçonné cette tendance. — Attaqué par deux de ses meilleurs élèves. — Le principe de libre examen devient fatal au cartésianisme. — Conséquences des erreurs renfermées dans ce système. — Aucun système de philosophie ne domine actuellement. — Notre époque se vante de n'être attachée à aucun système. — Elle suit cependant la méthode expérimen-

FIN DE LA TABLE.